LA TABLE RONDE

AOUT-SEPTEMBRE 1949

SOMMAIRE



CHRONIQUES

LECTURES

NOTRE RAISON D'ÊTRE

Je ne m'exprime point ici au nom de *La Table Ronde :* nous ne sommes pas une école et personne chez nous n'est maître ni disciple. Mais après dix-huit mois d'existence, notre revue a atteint un tournant, et je m'interroge à son propos : a-t-elle une raison d'être? Correspond-t-elle à une nécessité? Je voudrais m'efforcer de dégager notre « ligne générale » telle qu'elle m'apparaît. Et d'abord en avons-nous une?

Lorsque nous avons commencé de rédiger *La Table Ronde,* notre ambition n'était pas démesurée. Il ne s'agissait pas de changer le monde. De quoi, en somme, s'agissait-il? D'abord de réussir sur un plan très modeste ce qui avait été manqué ailleurs : le regroupement des écrivains français dignes de ce nom et que les sinistres conjonctures de la plus récente Histoire avaient séparés. Il me semble que dans une certaine mesure nous y avons déjà réussi sans trop irriter les passions. Les quelques loups qui ont hurlé n'étaient pas eux-mêmes très convaincus. Ils sentent comme nous que l'esprit souffle où il veut, que Vercors ne saurait suffire à tout, qu'il n'appartient à personne d'appauvrir le patrimoine littéraire français ni de le frustrer des noms et des œuvres qui le constituent. Aucun de nous n'a renié ce qu'à une époque il a cru être vrai. Nous n'avons exigé de personne qu'il batte sa coulpe. Certaines rencontres au sommaire de *La Table Ronde* ne se prolongent d'ailleurs pas dans la vie et ne signifient pas que dans l'ordre des idées ou de la politique les adversaires d'hier se soient réconciliés. Mais aucun de ceux qui écrivent ici ne se juge



créature si admirable qu'il ne puisse se commettre sur la couverture d'une revue avec les écrivains dont naguère il lui est arrivé de désapprouver la conduite.

Ainsi *La Table Ronde*, dans une France plus divisée qu'elle ne fut jamais, propose aux esprits de bonne foi un terrain de rencontre où, d'un commun accord, chacun met bas les armes — du moins celles de ses armes que la haine politique avait empoisonnées. Nous recréons des possibilités d'échanges et de dialogues. Atteindrons-nous à reconstituer une rose des vents comme celle que fut, jusqu'en 1940, *La Nouvelle Revue française* et où s'exprimaient les représentants qualifiés de toutes les générations littéraires? Nous n'en sommes pas assurés. La France de 1949 n'est pas seulement divisée contre elle-même, depuis l'immense malheur de l'occupation ennemie ; les philosophies, comme les partis politiques, ont aujourd'hui des porte-parole pleins de superbe : chacun prétend officier pour son propre compte et exige d'avoir son Église — je veux dire : sa revue particulière. Au départ, nous avions rêvé ici d'une rencontre de trois générations : Malraux et Camus eussent été les délégués des hommes de leur âge ; ils parurent d'abord y consentir ; mais il nous fallut bientôt déchanter. Nous avons versé un pleur lorsque, dès le second numéro, Sisyphe nous faussa compagnie pour aller rouler tout seul son petit rocher personnel. Et puis nous nous sommes fait une raison : une revue se définit, elle prend sa vraie figure grâce à ceux qu'elle éloigne ou qui la redoutent. La plupart des jeunes « importants » de la Presse que nous avions d'abord sollicités, dès le premier contact et avant même qu'ils eussent ouvert la bouche, je compris que nos sublimes ne s'amalgameraient pas. En revanche certains parmi les meilleurs écrivains de leur génération, qui d'eux-mêmes devaient venir à nous, et donner son sens à *La Table Ronde*, c'était à ceux-là précisément que nous n'avions pas songé.

Qu'ont-ils trouvé à *La Table Ronde?* D'abord, à l'abri des philosophes professionnels, un lieu sûr où la valeur du langage ne serait pas mise en discussion. Cela est d'importance,



il me semble. Je crois que la stérilité de la littérature d'imagination, dans la France d'aujourd'hui, vient de ce que le langage a perdu aux yeux de beaucoup sa valeur d'instrument, d'outil, et que le mot y est devenu une fin en soi. Ce n'est pas que nous sous-estimions l'intérêt des recherches d'un Maurice Blanchot par exemple. Nous croyons seulement que c'est servir la littérature que de proposer aux jeunes écrivains de collaborer à une revue où la question du langage ne sera pas posée.

Certes nous n'ignorons pas que le vrai style consiste à n'en pas avoir et que c'est par l'invisibilité que chez les meilleurs, il témoigne de son existence. Mais des renards à la queue coupée, parce qu'ils ne sont pas des écrivains, ont voulu persuader les jeunes Français que le style ne se porte plus. Nous sommes ici des esprits simples. Nous avons une tendance (peut-être coupable si nous sommes chrétiens) à croire ce que nous enseignait Gide il y a bien des années, dans la préface de *L'Immoraliste :* « En art, il n'y a pas de problème dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution. » Ce Gide de 1902 écrivait encore : « Au demeurant, je n'ai cherché de rien prouver, mais de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture. » En vérité, Dieu sait, le diable sait, qu'avec *L'Immoraliste* il avait voulu nous prouver quelque chose ! Mais bien peindre, bien éclairer sa peinture, nous n'avons rien de mieux comme entrée de jeu à proposer aux jeunes écrivains pour échapper à cette terreur qui règne dans les lettres. Qu'ils ne croient pas ceux qui leur prêchent que la littérature n'a d'autre raison d'exister, que son engagement au service du syndicalisme révolutionnaire, de l'émancipation des noirs, de l'éducation des sexes et de choses du même ordre. Elle a une mission certes « dans les siècles et dans les cieux », qui est de rendre témoignage à l'homme :

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité...

Et ce témoignage se doit d'être désintéressé, gratuit. Pour aucun artiste né cela ne souffre discussion. Et vous vous dénoncez vous-mêmes comme étrangers à la famille, vous qui prétendez nous enrôler.

Nous ne croyons pas non plus à une recette dont il ne faudrait pas s'écarter pour écrire un roman. Cette crise du roman français dont on nous rebat les oreilles, elle sera résolue le jour où les jeunes écrivains qui ont du talent arriveront à se débarrasser de cette idée que Joyce, que Kafka, que Faulkner détiennent les tables de la Loi qui fixe la technique romanesque. Un catéchisme a cours touchant la manière dont il faut introduire le temps dans le roman, les droits et les devoirs du romancier à l'égard de ses personnages, la liberté qu'il doit leur concéder, et ce qu'il est censé savoir d'eux, et ce qu'il lui est enjoint d'en ignorer. Toute une génération d'écrivains a dû subir les effets stérilisants de ce protocole arbitraire imposé par des philosophes « qui ont volé l'outil ».

Chaque romancier doit réinventer sa technique, voilà le vrai. Chaque œuvre romanesque digne de ce nom constitue une planète, petite ou grande, qui secrète ses lois particulières comme elle produit sa flore et sa faune. La technique de Faulkner est sans aucun doute la meilleure des techniques possible pour peindre l'univers faulknerien. Le cauchemar de Kafka a créé les mythes qui le rendent communicable. Benjamin Constant, Stendhal, Eugène Fromentin, Jacques Rivière, Radiguet, ont usé d'autres moyens, ont pris d'autres libertés, se sont imposés d'autres obstacles : du problème technique, comme de tous les autres, l'œuvre d'art, qu'elle s'appelle *Adolphe*, *Lucien Leuwen*, *Dominique* ou *Le Diable au corps*, ou *A la recherche du Temps perdu*, demeure la suffisante solution.

Qu'on ne nous croie pas surtout ennemis de la philosophie. Mais nous voudrions être ici des philosophes sans le savoir, des philosophes qui ne portent pas enseigne. Montaigne et Pascal, et tous nos sermonnaires, et tous nos moralistes, nous ont appris qu'on peut aller loin dans la connaissance de

l'homme en usant du langage des honnêtes gens. Nous voudrions qu'on pût lire notre revue sans avoir à consulter le vocabulaire de Lalande. Dans cet ordre-là, je crois que *La Table Ronde* a une vocation particulière : c'est d'aborder tous les sujets même les plus difficiles, de rendre intelligibles les choses obscures sans jargonner, sans trahir le langage dont nous sommes les héritiers et les gardiens, et par sa seule présence, de prouver à d'autres revues qu'elles sont techniques et qu'elles ressortissent à une spécialité.

Ce n'est pas que les spectres de déments manœuvrés, autour de Saint-Germain-des-Prés, par les épigones du pseudo-surréalisme nous impressionnent au point de nous réduire à de vieilles recettes, de nous assujettir aux formes d'un passé mort. Nous sommes nés, nous vivons, nous nous mouvons dans une atmosphère que Freud, Proust, le Surréalisme, les philosophies existentielles ont modifiée depuis le temps de notre jeunesse. Qu'elle en ait été empoisonnée ou enrichie, il ne dépend d'aucun auteur vivant de ne pas la respirer. Il ne s'agit pour eux de rien nier ni de rien rejeter par système. Ce qu'ils rejettent, ce sont les mots d'ordre, les interdits, c'est ce qu'ils n'ont pas assimilé, ce qui n'est pas en eux devenu chair et sang.

La sensation physique d'une imposture que nous ressentons devant une toile de Dubuffet, ou en écoutant les cris inarticulés que la démence arrachait au malheureux Artaud et que de graves critiques accompagnent de notes et de commentaires, c'est cela qui nous a rendus méfiants à l'égard de la poésie et qui nous a retenus de publier des poèmes. A notre première réunion, j'avais proposé qu'on inscrivît sur la couverture de la revue : « MM. les poètes sont priés de s'abstenir. » Seul, l'amour de la poésie m'inspirait cette boutade. Plus personne aujourd'hui ne saurait porter un jugement valable dans l'ordre poétique, voilà le vrai. Toutes les muses sont à Sainte-Anne ; elles hurlent derrière des grilles. Les mots livrés à eux-mêmes se groupent au hasard et un obscur marmonnement recouvre le chant éternel. Nous avons atteint cette sai-

son prédite par Rimbaud : « Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot. » Il faut attendre que ce rire s'épuise de lui-même, qu'il s'exténue. Qu'est-ce que la poésie? Je ne connais aucune définition qui me satisfasse mieux que celle de Thierry Maulnier : « La mission propre de la poésie est d'offrir au plus solide du langage et au plus mystérieux du monde, le lieu d'une miraculeuse coïncidence. »

Le plus solide du langage, cela pour nous a un sens précis. Quand donc nous publierons un poème, nous connaîtrons les raisons de notre choix, nous pourrons les donner. « Nous »... Qui cela « nous »? Je prétendais en commençant que je n'étais le porte-parole de personne. Je tiens à le redire en finissant. Je me suis laissé aller à écrire « nous »... alors que ces pages peut-être expriment une solitude et qu'elles sont nées du besoin de retenir autour de moi les restes d'un monde décomposé.

La Table Ronde existe pourtant : un sommaire qui regroupe les générations, qui rapproche les noms des écrivains qu'avait séparés l'Histoire, des chroniques vivantes où toute une jeunesse manifeste qu'elle se moque des interdits du pseudo-surréalisme, cela suffit à nous persuader que nous forgeons ici un anneau de la chaîne rompue par la catastrophe de 40, et que sur un plan modeste, nous recréons pour les lettres françaises quelques-unes des conditions nécessaires à leur permanence et à leur continuité.

FRANÇOIS MAURIAC.

AVONS-NOUS ENCORE UN RÔLE A JOUER ?

Les leçons de modestie ne sont jamais inutiles. C'est une bonne leçon de modestie que les écrivains d'aujourd'hui, quel que soit leur rang, quel que soit l'éclat de leur renommée, peuvent prendre auprès des jeunes gens. Écoutons les jeunes gens répondre aux enquêteurs qui s'intéressent à leur état d'âme : « Les écrivains? Ce n'est pas à eux que nous demanderons le moyen de donner à notre vie un sens acceptable... L'influence qu'ont eue sur nos aînés Barrès, ou Gide, nous paraît presque inconcevable... Nous avons à gagner trop durement notre vie, ou à la défendre contre des menaces trop lourdes et trop matérielles pour la compliquer avec ces « problèmes » dont nos devanciers des époques heureuses essayaient de remplir leurs heures inoccupées... Le temps n'est plus aux tourments littéraires, aux subtiles coquetteries de ces gens qui prétendaient, de façon assez comique, jeter le trouble dans une génération entière en la passionnant pour leurs minutieuses allées et venues dans le paysage chéri de leur *moi*... Nous cherchons naturellement à nous faire une opinion sur ce qui « paraît » et il nous arrive de prendre plaisir à une histoire racontée par un romancier habile : mais nous savons bien que ce ne sont pas là les affaires sérieuses... Nous nous défions particulièrement des doctrinaires de la philosophie sociale et de la politique, dont les impeccables raisonnements n'ont d'autre effet sur le sort réel du monde que d'envoyer à quelque poteau d'exécution les naïfs qui s'y laissent prendre... » En d'autres termes : « Nos devanciers ont perdu beaucoup

de temps avec les littérateurs. Ne comptez pas sur nous pour être à notre tour des dupes. »

Singulier résultat de l'offensive lancée depuis deux cents ans par les écrivains pour se substituer aux chefs des religions et des royaumes dans le gouvernement des sociétés et dans celui des esprits. Pendant des siècles, l'homme qui faisait profession de noircir du papier avec sa prose ou avec ses vers n'avait guère eu d'autre ambition que de divertir une cour, de donner un plaisir délicat à des gens capables de l'apprécier, de défendre par une argumentation brillante ce qu'il considérait être la vérité. Descartes lui-même, si orgueilleuse, si prométhéenne que fut son entreprise de renouvellement des principes de toute connaissance, ne s'y mettait pas lui-même en scène : il ne se proposait pas *lui-même*, à ses lecteurs, comme objet d'attention, de respect, d'inquiétude, d'épouvante et d'admiration. C'est seulement à l'époque préromantique, puis à travers tout le XIX[e] siècle et la première moitié du XX[e], que l'écrivain a pris l'habitude de considérer son *cas personnel* comme prodigieusement intéressant pour lui-même et pour les autres. Quand Rousseau écrit ses *Confessions*, il lui paraît évident que tout ce qui le concerne est important pour tout le monde. Quand Hugo combat Napoléon III, c'est à lui, Hugo, qu'il pense, et qu'il veut que nous pensions. Quand Zola défend Dreyfus, il n'écrit pas : « Dreyfus est innocent », il écrit : « J'accuse. » Je — Moi. Ce n'est pas sur le condamné, c'est sur son audacieuse prise de position en faveur du condamné qu'inconsciemment peut-être, il braque le feu du projecteur. Étrange résultat de la longue offensive entreprise par les écrivains pour se donner de l'importance en prenant la place des religions défaillantes, en se faisant les juges des États, les conducteurs des peuples, les inventeurs de morales nouvelles, les prophètes des révolutions, les apôtres de la subversion des valeurs, les guides de la jeunesse et la conscience de l'histoire : les générations nouvelles les renvoient à leurs amusements en leur faisant entendre un peu rudement qu'on n'a guère le temps de s'occuper d'eux

dans un monde aux prises avec les affaires sérieuses : et si l'on en fusille quelques-uns par-ci par-là, ce n'est pas pour leur donner la gloire du martyre, mais pour leur rappeler qu'il vaut mieux pour eux ne pas se mêler des affaires des grandes personnes.

Non que nous soyons considérés comme tout à fait inutiles. Des écrivains, il en faut. Une nation qui veut faire figure dans le monde doit en avoir quelques-uns à présenter, comme elle doit avoir de bons coureurs cyclistes, de bons danseurs ou comédiens, de bons joueurs de tennis ou lanceurs de poids, — comme un gros industriel de province doit avoir une voiture de luxe, quelques tableaux de maître et une maîtresse représentative, — pour tenir son rang. Les écrivains, en existant et en produisant des œuvres, ont pour fonction de démontrer : premièrement, que la nation à laquelle ils ont l'honneur d'appartenir n'étouffe pas les activités intellectuelles ; deuxièmement, que ladite nation est supérieure aux autres par sa culture, et par conséquent par le génie naturel de ses habitants et la qualité de ses institutions ; toutes supériorités qui, comme on sait, lui donnent le droit d'étendre de gré ou de force aux régions voisines les bienfaits spirituels dont témoignent des poèmes si remarquables et des romans de si bonne venue. Rassurez-vous donc, mes confrères gens de lettres : si la jeunesse a de plus en plus tendance à juger que votre « moi », que vous contemplez avec tant d'insistance, n'intéresse que vous, que vos doctrines sont rigoureusement inutilisables dans l'existence, et que la vie n'a pas besoin de vous pour avoir un sens, ou pour n'en pas avoir, l'État, lui, vous réserve et continuera de vous réserver une place dans ses expositions de propagande parmi les produits intéressants de la nouvelle culture prolétarienne ou de l'élevage national.

Naturellement, les bons procédés s'échangent : le comportement des régimes autoritaires nous rappelle que si une place honorée est prévue pour les écrivains dans l'aristocratie des nouveaux régimes, s'ils peuvent faire partie de la minorité privilégiée qui a droit à des vestons bien coupés, à des appar-

tements confortables, à des décorations et à des mines florissantes, ils ne sauraient raisonnablement prétendre à de si grands avantages en écrivant ce qui leur passe par la tête. Non contents de témoigner par leur existence du respect du régime pour les plus précieux produits de la civilisation humaine, ils doivent aussi rendre quelques services : détailler lyriquement les vertus du grand chef, chanter l'assèchement des marais du nord-ouest, l'introduction des oléagineux dans les provinces centrales, exalter l'héroïsme constructif des ouvriers de l'usine de boulons qui a dépassé les normes, montrer que le pacte germano-soviétique est tout à fait conforme à la doctrine (germanique ou soviétique), et bannir de la littérature les recherches de « l'art dégénéré » et du « formalisme », et d'une façon générale chasser le pessimisme et le malaise existentiel du cœur des citoyens par de sains divertissements littéraires, dans lesquels apparaîtra, avec une régularité convaincante, l'image de l'Homme nouveau, plus fort, plus intelligent, plus beau, plus héroïque, plus travailleur et naturellement plus heureux, infiniment plus heureux, que tous les hommes qu'on a vus jusqu'alors et que tous les hommes que l'on voit ailleurs. Ce sont peut-être là, pour l'activité littéraire, des limites un peu étroites. Elles obligent l'écrivain à une discipline sérieuse et à un certain effacement, pour le punir, peut-être, des tendances visiblement anarchiques et de la complaisance pour soi-même qu'il a manifestées depuis trop longtemps. Il avait acquis aussi un fâcheux penchant à l'irrespect des valeurs établies, à la mise en question des vérités reçues, et pour tout dire à l'immoralisme. Le voilà près d'être astreint à un service public rigoureux, qui lui sera une sorte de pénitence, bonne pour l'âme. Il tressera des lauriers au Travail, à la Famille et à la Patrie, et si le Travail, la Famille et la Patrie sont prolétariens, on sait qu'ils méritent des lauriers particulièrement feuillus.

Est-ce acheter trop cher une incontestable prospérité matérielle, une sécurité provisoire (la sécurité dépendant inévitablement des changements possibles du personnel politique

ou des consignes politiques) et surtout cette efficacité, cette possibilité d'action positive sur les pensées, les mœurs et les événements politiques, qui est le rêve caressé par presque tout écrivain? Sans doute, il y a quelque chose d'un peu humiliant pour un philosophe dans la formalité qui consiste à soumettre la dialectique dont il est si fier aux corrections et annotations d'un fonctionnaire de la propagande, pour un poète à prendre la dictée d'une muse-bureaucrate, pour un romancier à refondre son ouvrage sur les représentations d'un commissaire de police à qui sa syntaxe ne plaît pas. Mais il n'est pas dit que nous ayons le choix. Se révolter? La révolte n'a de sens que si elle est exemplaire, que si quelqu'un sait quelque part que l'on s'est révolté. Écrire ce que la censure ne laissera pas paraître, affronter la prison pour être forcé de se désavouer soi-même en public le jour du jugement et pour crier son infamie plus haut que les juges eux-mêmes et pour apporter ainsi, en fin de compte, à la société qu'on aurait tenté de braver l'hommage d'une pénitence totale et d'une soumission servile, ce ne sont pas des perspectives d'héroïsme très exaltantes. Alors, à quoi bon? Les ouvriers qui posent des rails ne se sentent pas humiliés parce qu'ils n'ont pas le droit de faire faire à la ligne un détour lorsque le paysage leur déplaît, ni les militaires parce qu'on leur impose l'uniforme, ni les comptables parce qu'ils ne peuvent écrire sur leur registre leur confession psychanalytique. Les écrivains n'auraient qu'à se mettre dans la tête, une bonne fois, que comme les gens des autres métiers, ils sont là pour faire ce qu'on leur dit.

S'il fallait déjà, il y a cent ans, aux écrivains une grande naïveté pour supposer que, par la seule force de la pensée qui rayonnait d'eux, ils pouvaient changer le cours du monde, cette naïveté éclate aujourd'hui. Nous savons bien que ce qui commande notre avenir, ce n'est pas ce que Malraux, Sartre, Graham Greene ou Faulkner pensent de la condition humaine, mais le prix de l'once d'or aux États-Unis, le cours de la livre, le nouveau type de bombardier conçu par les ingénieurs

russes, les crédits mis à la disposition des laboratoires américains, le rapport des prix et des salaires, la surproduction du blé. Un secrétaire de syndicat lorsqu'il lance un ordre de grève crée autour de lui des remous infiniment plus puissants que Paul Claudel avec un drame ou Aragon avec un hymne. La volonté de Jean-Paul Sartre d' « engager » l'écrivain dans l'histoire de son époque et de lui faire produire des œuvres qui modifient réellement le destin de ses contemporains témoigne d'un louable sentiment de responsabilité et aussi d'une opinion très orgueilleuse, et quelque peu candide, du rôle de la littérature. Mais Jean-Paul Sartre lui-même, en dénombrant les effectifs du parti qu'il a fondé, doit mesurer toute la distance qui sépare l'influence littéraire de l'influence réelle. Autour de Sartre, il y a une énorme assemblée de lecteurs et de spectateurs, intéressés ou convaincus. Mais il n'y a qu'un parti-fantôme. Un public n'est pas une armée. Les masses humaines s'agglomèrent ou se désagrègent dans la lutte politique, dans les révolutions, dans les guerres, sous de tous autres effets que l'effet des idées. L'aviateur, dont le nom est déjà presque oublié, qui en un geste d'un quart de seconde, abaissa un levier pour libérer la bombe d'Hiroshima, dut avoir alors le sentiment d'une effrayante plénitude de puissance, la certitude qu'un événement décisif, qui arrivait par lui, fermait une époque et ouvrait une époque dans l'histoire de tous les hommes — quel est l'écrivain qui a pu jamais éprouver, en écrivant le dernier mot d'un livre, un sentiment semblable? Hier Nietzsche peut-être, et sans doute avait-il tort. Avant-hier Descartes peut-être, et sans doute avait-il raison. Mais aujourd'hui. Ce n'est pas l'homme de lettres qui, « engagé » bon gré mal gré dans son époque, en détermine les transformations, ou du moins les transformations qu'il détermine sont presque négligeables. Ce n'est pas l'écrivain, ce n'est même pas le conquérant. Les conquérants et leurs guerres sont des épiphénomènes. Ce n'est pas l'ouvrier révolutionnaire, ni le chef révolutionnaire : les luttes sociales sont des épiphénomènes. Depuis que le monde est entré dans le mou-

vement continuellement accéléré de ses métamorphoses par l'aventure technique, le véritable maître du jeu, celui dont chaque geste est pour tous les hommes lourd de conséquences illimitées et inéluctables, celui qui fait l'histoire, — sans savoir du reste quelle histoire il fait, — c'est l'homme de science. Un pas en avant dans la connaissance de la structure de l'atome est d'un poids infiniment plus grand, quant à ce qu'il adviendra des hommes, que l'influence exercée sur quelques dizaines de milliers de personnes très intelligentes par l'œuvre de Baudelaire, de Proust ou de Dostoïevsky. Ainsi va le monde. Gens de lettres, mes confrères, vous n'avez pas très bonne mine dans la société moderne, avec votre dernier livre sous le bras : si l'on fait encore volontiers appel à vous, ce n'est pas pour que vous conduisiez la foule à l'assaut des tyrans, pour que vous donniez des règles de vie, pour que vous preniez à votre charge la fonction des dieux morts, tombée en déshérence. C'est pour que vous aidiez à passer le temps ceux qui ont du temps à perdre. Il y a quelque chose d'assez comique, d'assez cruellement comique, à vous voir tenter de vous *engager* dans vos livres, par souci de vos devoirs envers des lecteurs qui n'ont, eux, aucune envie et aucun besoin de s'engager envers vous, et qui passent deux heures avec vos ouvrages comme ils passent deux heures au cinéma. Rien ne peut faire que notre civilisation ne soit pas scientifique, — gouvernée par la science à tel point que la politique, alors même qu'elle met les hommes de science à son service, n'est guère plus occupée qu'à résoudre les problèmes nés du progrès scientifique, ou du moins à tenter de le faire, — et la littérature n'y est qu'une activité presque parasitaire, et reléguée au second plan.

Faut-il rappeler que non contente de réduire la littérature à sa fonction de divertissement, la science vient la concurrencer dans cette fonction de divertissement elle-même? Le premier venu des parleurs de la radio se fait entendre en un instant de plus d'auditeurs que l'écrivain le plus renommé n'aura conquis de lecteurs en vingt ans. Les revues techniques

font la distraction de l'homme d'affaires et de l'ingénieur plutôt que les revues littéraires. Le cinéma prend aux romans leurs sujets : et s'il se montre bon prince en assurant en retour une publicité importante aux livres dont il tire sa matière, — telle œuvre de Gide a décuplé son tirage depuis qu'elle s'est trouvée illustrée dans une version cinématographique par Mme Michèle Morgan, — il ne fait que mieux affirmer par là sa victoire sur la malheureuse littérature. On n'a pas encore confié à un *rewriter* le soin de tirer un récit romancé du film de *La Symphonie pastorale*, mais on l'a fait pour *Anna Karénine* et pour la *Fabiola* du pauvre cardinal Wiseman. Ce sont là des signes. Le rayonnement de l'œuvre cinématographique, si médiocre soit-elle, est tel qu'il éclipse aussitôt celui de l'œuvre écrite, si admirable soit-elle, et que c'est le film qui prend la figure de la création originale, de la source, à partir de laquelle se créent les sous-produits. Nous allons vers l'époque où le public achètera le roman dont la version cinématographique lui aura plu, comme s'il en était le « livret », ou le résumé aide-mémoire. Les écrivains s'indignent (ils sentent le danger) contre la littérature prédigérée, livrée au public en fascicules hebdomadaires. Il leur faut pourtant bien convenir que cette littérature répond à un besoin, à une demande du public, et que la rapidité, l'étendue de son succès en sont la preuve. Si scandaleuse que puisse paraître la formule, elle est dans l'esprit du temps, et c'est en fin de compte le public qui en est responsable. C'est le public qui veut avaler les romans en comprimés. C'est le public, écrivains mes confrères, qui estime que trois ou quatre heures pour un de vos livres, c'est plus qu'on ne peut raisonnablement vous donner, une fois qu'on a travaillé, mangé, dormi, passé la soirée au cinéma, lu les journaux, assisté à une épreuve sportive ou passé le dimanche à la campagne. Le temps dont on disposait pour vous s'est rétréci. Vous avez encore la grande chance qu'on veuille bien de vous en comprimés. On pourrait ne plus vouloir de vous du tout.

Puisque la littérature n'est plus la forge de l'avenir, le labo-

ratoire de l'homme nouveau, le moteur de l'histoire en marche, mais seulement une activité de luxe, il est inévitable que son importance dans la société décroisse, comme l'importance du luxe en général (qu'on m'entende bien : le luxe ne décroît pas seulement pour les « classes privilégiées », il décroît pour tout le monde : les paysans d'il y a quelques siècles étaient probablement plus misérables que ceux d'aujourd'hui, mais il y avait pour eux un luxe, luxe de meubles sculptés, luxe de riches costumes locaux, luxe de fêtes, qui n'existe plus). Que l'on songe aux monuments égyptiens, à ceux de Rome, à Versailles, au prodigieux effort architectural des cités italiennes ou flamandes du Moyen-Age, et du XVIe siècle, à ces merveilles presque monstrueuses de *dépense inutile* que constituaient les cathédrales pour les grosses bourgades du XIIIe siècle, à l'immense floraison de couvents, d'abbayes, de châteaux, de vitraux, de tapisseries, de tableaux de maîtres, de statues qui couvrit l'Europe et dont les vestiges, qui nous restent, constituent encore un trésor sans commune mesure avec ce que nous pouvons produire ou espérer produire aujourd'hui : nous aurons là la preuve que des sociétés dont le travail producteur, effectué sans machines, était d'un rendement infiniment moins grand que le nôtre, consacraient à des investissements purement somptuaires des ressources infiniment plus grandes que nous ne pouvons le faire aujourd'hui. Or, au même titre que l'architecture, ou la peinture, ou les arts de la décoration, la littérature fait partie des productions non productives, qui sont proposées à l'homme, non comme des moyens d'élever le niveau matériel de leur existence, mais comme des moyens d'embellir cette existence, d'en occuper les loisirs, de lui donner un sens et d'aider à la supporter. Le mouvement de l'histoire donne tort à la littérature, comme à l'architecture, à la sculpture, à l'art des tapissiers, des ébénistes ou des dentellières : et le littérateur sent, au fond de lui-même, que l'histoire lui donne tort. De là ces tentatives de justification devant la société : il adhère aux partis politiques ou fonde des partis politiques, il prend

les armes en temps de guerre, il se fait serviteur de la révolution, ou défenseur de la culture, ou champion des traditions nationales, il soutient, guide, inspire ses contemporains dans leur effort vers la liberté. Il cherche à se rendre utile, le pauvre homme. Cela lui semble le seul moyen de survivre. S'il n'est pas utile, il est condamné, car l'époque n'est pas tendre pour les inutiles. Il est condamné non pas seulement devant la société, composée d'une foule de gens qui exercent des professions utiles, mais devant lui-même. Il se sent lui-même coupable d'être inutile. Il voudrait se justifier alors qu'il est rigoureusement injustifiable : car son activité n'appartient pas à celle qui ont à se justifier devant la société, mais à celles par quoi la société se justifie. Ce sont les activités utiles qui ont besoin d'une justification : la justification de leur utilité. Il serait absurde pour le paysan de produire du blé si le blé n'était pas comestible, pour l'ingénieur de dresser les plans d'une machine si cette machine ne nous donnait aucune commodité. La société elle-même serait absurde, si elle consistait à produire des choses utiles pour des hommes qui produiraient à leur tour des choses utiles. La justification de la société est dans le fait que son circuit n'est pas fermé, qu'elle produit des choses qui ne sont pas susceptibles d'une utilisation matérielle, qui existent inconditionnellement, pour elles-mêmes et pour le plaisir qu'elles donnent. Toutes les grandes civilisations passées ont eu plus ou moins clairement conscience de ce qu'elles avaient à justifier, devant les siècles, à venir l'énorme consommation qu'elles avaient faite de travail humain et de vies humaines par quelque chose qui leur survécût, qu'elles pussent laisser derrière elles, à leurs successeurs, comme un héritage non consommé, inaliénable et inutilisable, comme une pure dépense et comme une pure création : la littérature a sa part dans ce règne de l'inutile qui dans toute société véritablement civilisée se superpose au règne de l'utile et donne au règne de l'utile sa seule justification. Elle aussi, elle fait partie du luxe des hommes, et si tout l'effort des hommes, depuis le

commencement de leur histoire, ne tend pas à donner aux hommes quelque luxe, à quoi sert-il?

L'homme est quelque chose qui doit être surmonté, disait Nietzsche. L'homme est quelque chose qui doit être nourri, logé, habillé convenablement, disent les économistes. Tout cela est vrai. L'homme est aussi quelque chose qui doit être manifesté. S'il ne vit pas pour se manifester, pourquoi vit-il? Pour vivre? Il ne semble pas que ce soit une raison suffisante. La littérature n'est sans doute rien autre, en fin de compte, qu'une des méthodes assez nombreuses par lesquelles l'homme cherche à se manifester. Elle n'a pas à être justifiée. Elle justifie. Les hommes se justifient par des livres, des arabesques sur des vases, des pyramides, des cathédrales.

Je plaide pour l'inutilité parce qu'il faut bien qu'il y ait, en fin de compte, quelque chose d'inutile à quoi ce qui est utile est soumis : et que ce quelque chose d'inutile ait sa valeur d'inutilité, *hic et nunc*, pour chacun de nous. Sans quoi nous-mêmes nous serions tous des dupes.

THIERRY MAULNIER.

ABSTRACTEURS DE QUINTESSENCE

Qui considère, avec compétence, les œuvres diverses, auxquelles le confus génie de notre temps dispense ses soins, ne peut manquer d'être surpris par l'évidence de leurs qualités baroques.

La religion des Français d'aujourd'hui répugne et renonce à élucider les doctrines qu'elle divulgue. Elle ne travaille plus à dissimuler les scandales de l'Évangile. Elle s'attache à en rendre les paradoxes insolubles et déconcertantes les absurdités. Avec une charitable perversité, loin de consoler provisoirement celui que tourmente la grâce, elle précipite sa ruine rédemptrice en multipliant ses motifs d'angoisse. Elle donne à son existence un goût de cendre et d'absinthe. Elle provoque en lui la nostalgie d'échapper à la funèbre nécessité d'opter, pour s'alanguir dans la quiétude illusoire de croire qu'un Dieu a choisi pour lui. Elle l'accoutume, même lorsqu'il s'abandonne, à poursuivre un continuel colloque avec le Diable. Arrachant celui-ci aux contrées abstraites, où le confinait prudemment le siècle des lumières, elle lui consent une personnalité capricieuse et intelligible, qui en fait un interlocuteur de choix. Il s'ensuit que la dévotion chrétienne perd à la fois sa sécheresse et sa fadeur, pour se complaire dans des états instables, insolites, extrêmes, qu'attestent les fétiches et les fantoches d'un art religieux, conscient de sa mauvaise conscience et de ses mauvais procédés.

La poésie des Français d'aujourd'hui se conforme aux prin-

cipes d'une scabreuse logique des antilogies. Moins libertine qu'on ne le suppose, elle accepte les procédés des orateurs et des rhétoriqueurs. Elle ne s'en sert que pour parodier les gestes émouvants de l'innocence. Elle emprunte aux psychiâtres et aux occultistes leurs moyens d'information. Mais la candeur, l'intégrité toute verbales qu'elle prétend ainsi restituer sont peu récréatives. Elles participent d'une connaissance tragique de l'univers. Elles en divulguent une image menaçante et menacée, cernée de phosphorescences et de ténèbres, riche d'enseignements et de charmes douteux, mais privée de douceur.

La philosophie des Français d'aujourd'hui ne s'assigne plus pour but de régler les conflits qui divisent l'homme et les hommes, mais de les exaspérer pour assurer leur permanence. Par ses maléfices mensongers, les plus simples questions demeurent sans réponse. L'homme n'a plus que des contacts irritants avec ce qui l'entoure. Se retire-t-il dans son for intérieur, il ne s'y livre pas à ce que l'insipide Anatole France nommait : *les silencieuses orgies de la méditation* et ne jouit pas de la suspension volontaire de sa liberté. Mais, souffrant de se savoir condamné aux travaux forcés de celle-ci, il prépare gratuitement de vains plans de campagne et se convulse dans les spasmes de l'impuissance intellectuelle.

La politique des Français d'aujourd'hui n'est plus l'art, sans cesse amélioré, d'accorder ensemble des citoyens méfiants, mais une technique habile à infliger les voluptés alternées du sadisme et du masochisme à une foule d'électeurs stupéfiés. Ceux-ci se vendent corps et biens, soit à un chef obtus qui célèbre sa propre apothéose, soit à un parti dirigé par un conciliabule de supérieurs inconnus. Ils se laissent tondre et brimer par ces autorités mystificatrices. Ils jouissent de leur abjection au point que leurs yeux se fixent, que leurs narines palpitent, que leurs lèvres se mouillent, que leur corps se crispe. Ils n'ignorent point au reste que cet asservissement érotique les rend dignes des féroces récompenses dont leurs capitaines les gratifient. Qu'un membre d'une

faction rivale, qu'un de leurs camarades prévenu du forfait d'hérésie tombe sous leur férule, ils manient cette dernière avec une telle virtuosité qu'ils amènent — oh ! très lentement — le malheureux sur lequel ils exercent leurs talents à se renier lui-même. Ce qui est, comme chacun sait, la fin dernière de la politique.

La mode française d'aujourd'hui ne se propose plus de manifester la suavité du corps féminin ou de corriger ses proportions, mais de surcharger celui-ci d'un bouillonnement textile, d'en faire le noyau charnel d'un coquillage d'étoffes, partagé en lobes connexes, timbré d'armoiries, de phénix, de dragons et de chiffres. Ainsi vêtue la femme devient le sommaire de toutes les créatures et la mascarade de toutes les âmes. Tantôt elle finit en queue de poisson, tantôt elle se nimbe d'un plumage instrumental. Elle se promène et se mire dans des lieux à sa ressemblance. Les murs de ses logis sont envahis par des coraux violâtres comme des muqueuses, qui serrent entre leurs rameaux des débris de statues, des dagues oxydées et des éponges. Le plateau de ses tables, baigné d'une nappe de verre limoneux, supporte un florilège de bibelots convulsés : chandeliers sur la spire desquels tremblent des larmes d'or, cannes de cristal qui recèlent dans leur tube quelques gouttes de liqueur opaline, tabatières à miniatures obscènes... Elle tricote, en outre, avec des aiguilles d'aventurine une laine d'ortie qui fait éclore sur ses mains les fleurs humides de l'eczéma.

Les fêtes des Français d'aujourd'hui ne traduisent plus l'idéal d'une civilisation de l'honnête entretien qui déteste l'ivrognerie et chante la louange du café. Nos compatriotes, incapables de communiquer par la parole, tendent entre eux, à l'occasion de divertissements collectifs, les liens diaprés de la fumée et de l'alcool. Les mélanges toxiques qu'ils ingurgitent leur permettent d'accéder à cet état quasi démentiel qu'un fameux baron balte nommait *la folie blanche*. Ils en font le vivier des poissons de leur vice. Que d'écailles roses et mordorées, à peine perçues à travers les volutes d'un brouil-

lard séminal ! Que d'enroulements propres à prolonger des plaisirs plus perfides que le trépas et à révéler ces arcanes sexuels que la frigidité fatiguée des modernes devine sans y consentir !

Sur cette civilisation baroque, dont on vient d'énumérer les malicieux prestiges, les revues françaises actuelles portent rarement un témoignage valable. L'une perpétue le stérile regret d'un âge littéraire disparu. L'autre, pour ne pas effaroucher les benêts distingués qui la lisent, n'insère que des essais de pure convention sur des objets si peu réels qu'ils n'ont plus de nom dans notre langue. Celle-ci, fondée par les jeunes vieillards de notre démocratie républicaine, rend compte des événements les plus fantaisistes sur un ton doctrinaire à crever de rire et d'ennui. Celle-là ne choisit dans les nébuleuses de notre vie quotidienne que ce qui contribue à prouver les thèses de sa philosophie totalitaire. Cette dernière, enfin, jalouse d'indiquer sa route à l'avant-garde du progrès littéraire, se défait mensuellement avant d'avoir été.

Nulle d'entre elles, en somme, quels que soient ses mérites, ne remplit la tâche que les circonstances présentes de notre culture requièrent instamment des critiques. Elles exigent d'eux, en effet, qu'ils préparent un avenir dont il leur est possible d'imaginer déjà la figure. Déjà point l'aube d'une renaissance classique, d'une de ces périodes constellées de l'histoire de notre peuple où la conscience et l'inconscient, l'apollinien et le dionysiaque, le raisonnable et le baroque, développant des forces égales et de sens contraire, se stabilisent, s'équilibrent, se respectent réciproquement.

Se respectent? Voire... Jouets d'un délire pédant, certains théoriciens n'ont-ils pas, sur la fin du XVIIe siècle, privé les écrivains, gent timide, de mille valeurs, dont ils eussent tiré un grand profit esthétique et pathétique, étant assez sûrs de leur raison pour les comprendre sans y aliéner leur franchise et pour les contenir sans les exténuer? Si Racine avait osé tenir pour siennes les inventions baroques des deux

régences et du règne de Louis XIII, aurait-il altéré pour autant sa mélodie propre et sa cruelle morale? Non certes ; mais puisant sans remords tantôt dans un trésor d'idées claires, tantôt dans une réserve d'obscurs emblèmes, il aurait connu les bienfaits d'une parfaite compensation et la gloire d'une réussite classique sans pareille.

Aux critiques d'aujourd'hui d'empêcher que les meneurs de jeu du futur classicisme ne soient, comme Racine et ses émules, abusés par les leçons d'un féroce rationalisme. Pour permettre à ces maîtres de disposer d'une quantité suffisante d'éléments baroques et d'éprouver la sérénité d'un juste tempérament de la lumière par la nuit, que nos critiques se mettent sans répugnance à l'école de Rabelais ! Qu'ils se réputent eux-mêmes : *abstracteurs de quintessence!* Qu'ils conservent un esprit non prévenu, apte à contempler les choses sous l'aspect d'une certaine perpétuité ! Qu'ils extraient de tout ce qui torture et réjouit la France contemporaine (ces religions, ces poésies, ces politiques, ces modes, ces fêtes) une essence vitale et figurative ! Qu'ils la condensent en courts aphorismes et les transmettent aux classiques de demain, pour que ceux-ci évitent les déséquilibres rationalistes et procurent à l'art français son suprême accomplissement !

Cette charge d'alchimistes du baroque actuel, de conservateurs de ses créations typiques, seuls *Les Chevaliers de la Table Ronde*, ces précieux, ces cuistres distingués, ces salonnards, ces réactionnaires me semblent l'avoir prise au sérieux. Aussi leur réservé-je ma confiance, sous bénéfice d'inventaire et jusqu'à plus ample informé.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

PLAT DU JOUR

Le ridicule que se donne en général la jeunesse est d'accorder du crédit à la morale fermée ou à la révolte, également fermée, que lui débitent les aînés. Elle voit ceux-ci à travers un prisme, comme, paraît-il, les chevaux voient l'homme. Si son père sort le soir, un lycéen croit que c'est vraiment pour assister au grotesque banquet confraternel des électriciens. Le lycéen croit qu'il est le seul à mentir, d'où son mépris pour l'adulte et aussi cette crainte glorieuse qu'il éprouve d'être un monstre. Il n'est guère de petit garçon qui ne se soit délivré un brevet de monstruosité pour de simples mauvaises habitudes dont il n'oserait penser que son père, à son âge, ait bénéficié.

Aussi les adolescents, lorsqu'ils écrivent, sont-ils enclins à faire voler les vitres. Serrés dans l'alvéole, comprimés par des cloisons imaginaires, ils ont tout naturellement recours à l'éclat. Dans une époque d'une incroyable licence, Gide entreprit de libérer ce qu'il appelait les instincts d'une oppression qu'il croyait générale et qui n'était que la vertu, plus ou moins simulée, d'une famille gourmée. Mais c'est le propre de la mégalomanie littéraire de confondre les impératifs d'une maman avec ceux d'une société et de penser tout bonnement que l'on bouleverse un temps en se coupant la barbe et en prenant un bain de pieds, comme c'est le cas de l'Immoraliste ; que sa calèche frôle sans s'y briser les deux bornes d'un pont et voici la preuve pour Pascal de l'existence d'un Dieu.

La jeunesse suit qui la monte contre sa famille, contre la société désuète que cette famille est censée représenter, qui dramatise le régime cellulaire de la maison, qui accable les goûts ridicules et odieux du père. Ne cherchez pas ailleurs le succès d'un Martin du Gard ni l'enthousiasme de tous ces petits Nathanaël qui, à travers le monde, achetèrent *Les Nourritures* avec l'argent que leur donnaient leurs parents.



Or au contraire ce qui étonne le mieux dans la jeunesse d'aujourd'hui, c'est son indulgence. Elle n'a vraiment pas de haine pour la génération qui la précède. Elle ne se révolte pas contre elle ; elle s'en amuse. Elle veut bien s'en divertir même avec une pointe de tendresse. Autrefois, les parents citaient des mots d'enfants. Maintenant, les enfants citent avec le même émerveillement, des mots de parents, qu'ils attribuent à Cléo de Mérode ou à Catulle Mendès. La gloire que connaît 1900, jusqu'en les caves de Saint-Germain-des-Prés, est un phénomène nouveau : il ne fût pas venu à la jeunesse de 1900 l'inspiration de se ravir à l'évocation de l'Exposition de 1867.

Le mélange d'émotion et d'ironie qui ébouriffe la jeunesse actuelle devant l'hirondelle des faubourgs, le canotier Voltaire, le profil de la De Dion-Bouton modifiée Bérard, cette gentillesse moqueuse et affectueuse avec laquelle elle traite les engouements de ses parents, témoignent d'abord de cette absence d'hostilité de la nouvelle génération pour l'ancienne et aussi de son goût de ne plus admirer qu'à la puissance 2.

Absence d'hostilité : on ne hait que les parents glorieux ou entêtés ; ces dernières années, les adultes ont beaucoup trop enfantillé devant les enfants pour que ceux-ci puissent aujourd'hui les considérer avec un sérieux suffisant. Chaque temps a les héros qu'il mérite. Il paraît, si j'en juge par des lettres et des témoignages émanant des personnalités les plus hautes du régime, que la Sainte-Geneviève 44 qu'un destin protecteur avait réservée à Paris s'appelait Joanovici.

On ne hait pas une époque dont les saints ressemblent à des clowns. Les parents se sont déculottés devant leurs enfants. Après avoir été sûrs d'eux-mêmes, ils se sont mis à balbutier. Partagées en deux ou trois clans, les autorités se sont mutuellement décortiquées. Ce fut un jeu de massacre où les joueurs comme les figurines portaient les mêmes képis étoilés, les mêmes bicornes préfectoraux, les mêmes épées académiques, avec les mêmes rigoles pour l'écoulement de l'insulte. Jean Vigo n'eut pas osé rêver une pareille fête. Mais il est des fêtes qui désarment. On pouvait haïr Cavaignac, mais non ces divisionnaires bien conservés qui racontent complaisamment devant un prétoire en joie comment on choisit un mot de passe, comment on l'oublie ensuite, comment on le prend à la lettre enfin, ce qui les amène, ou peu s'en faut, à répondre : « Vous en êtes un autre » à l'officier de liaison haletant qui, au bout du téléphone, vient de leur chuchoter : « Cambronne. » Trop de personnages consulaires ont solennellement proclamé qu'ils avaient dit ça, oui, mais sans y croire, que d'ailleurs, depuis leur plus tendre jeunesse, ils étaient célèbres pour leur peu d'intelligence, qu'ils n'étaient au courant de rien, qu'ils n'avaient pas essayé de comprendre, que tout effort eût été bien inutile, puisqu'à la tête d'une division, d'une préfecture ou d'un ministère, on se borne à exécuter les ordres comme le facteur à porter ses lettres. Toutes explications fournies à de hauts magistrats dont le regard était d'autant plus vengeur qu'ils ne se pardonnaient pas d'avoir prêté serment au régime que ces accusés venaient représenter devant eux. Quand toute une génération se donne la peine de jouer *La Farce du barbouillé* pour amuser les enfants, il ne faut pas s'étonner que les enfants s'amusent.

Admiration à la puissance 2 : il ne faut pas s'étonner non plus que les enfants se méfient. Le succès du double jeu leur a ouvert des horizons. Le double jeu est devenu le leur. A qui les accuserait d'admirer les horreurs de 1900, ils n'auraient pas de mal à montrer la part de réserve que

comportent les engouements d'aujourd'hui et qu'il ne s'agit pas de vénérer tout uniment les poèmes de Jean Aicard comme on le faisait naguère, pour ceux de Baudelaire, mais de goûter, dans leurs strophes, ce que l'auteur n'a point voulu y mettre. Il n'est plus une seule jeune troupe qui, pour nous faire sourire, ne tienne à notre disposition des histoires écrites pour faire pleurer la génération précédente.

Comme on fabrique de fausses tabatières 1830, certains écrivains opèrent directement dans le genre 1900. Je ne pense pas spécialement à Prévert, mais le fait est que l'autre soir, dans une boîte où l'on s'est spécialisé dans la vieille romance, une dame égarée murmurait : « Ce Prévert, quel talent fou » en écoutant chanter *L'Enterrement de la belle-mère.*

La même ambiguïté pèse sur le culte que cette jeunesse amie de 1900, professe en des sanctuaires appelés « clubs » pour les débuts du cinéma. Ce n'est pas directement qu'ils idolâtraient « l'arroseur arrosé », et s'ils sont épris des premiers Westerns c'est parce que, comme pour Jean Aicard, ils s'amusent ferme là où le metteur en scène a souhaité les faire frissonner.

Parce que la sensibilité s'en mêle, leur amour du jazz est moins balancé. Mais la recherche têtue qui les oriente vers la Nouvelle-Orléans décèle cette même passion pour la caricature involontaire. Jusque dans leur vêture, ils manifestent avec éclat que leur intention n'est pas d'innover, mais de porter au carré un poncif sans malice, un cliché abandonné, d'insuffler une vertu subversive à un nœud papillonin offensif comme en usèrent Cocteau avec les expressions toutes faites et les étalagistes du faubourg Saint-Honoré avec les draisiennes et les ombrelles.



Toutes les semaines, les hebdomadaires littéraires découvrent un *retour à celui-ci*, ou une *renaissance* de ceci. Ils ne tiquent pas devant la vraie naissance de la civilisation cino-jazz.

L'inculture suppose l'existence de la culture ; le paysan le moins poli, ne serait-ce que par Victor Hugo, garde des points de contact avec l'agrégé. La culture cino-jazz, elle, donne le vertige parce qu'elle est vraiment une culture et qu'elle ne repose sur aucun des trésors contrôlés par la culture.

Elle est vraiment une culture. Il y a culture lorsqu'il y a intérêt pour le passé, recherche gratuite des influences qui y ont joué, connaissance de ses dates. Or si l'agrégé frémit dès que l'on situe *Le Cid* en 1676, le cino-jazz n'admettra pas une erreur d'un an sur la date de sortie du *Chien andalou*. Si le manuel universitaire fait peu de cas des écrivains apparus depuis trente ans, le cino-jazz éprouve la même méfiance pour ce qui est nouveau : il lui faut les circonstances particulières dans lesquelles *Jour de fête* a été réalisé pour qu'il consente à assister à un film de l'avenue des Champs-Élysées. Bien qu'il ne fut pas toujours né à l'époque où mourut *le muet*, il en porte éternellement le deuil, comme les marins anglais celui de Nelson.

Elle ne repose sur aucun trésor contrôlé. Quand l'agrégé examine l'influence de Gongora sur la préciosité il se sert de valeurs homologuées. Quand le cino-jazz avec autant de gravité, et beaucoup plus de passion, débat de l'influence de Méliès dans *La Petite marchande d'allumettes*, il opère sur des valeurs non encore cotées à la Bourse officielle. Jusqu'ici les mouvements littéraires dits « avancés » se bornaient à réfuter 99 pour 100 des trésors et à affermir leur culture sur le dernier centième. Les romantiques avaient gardé le Moyen-Age et l'histoire sainte. Tous comptes faits, les mêmes noms étaient prononcés à la terrasse des bistrots de combat et dans les salles de collège. En France, tout au moins, plus on veut apparaître subversif, plus on exhibe de lettres patentes.

Si le cino-jazz manque à cette tradition c'est qu'il n'a pas eu à faire table rase. La table où il avait décidé de se nourrir était rase. Le jazz et le cinéma n'avaient pas de passé. S'ils en ont un aujourd'hui ce n'est que grâce à l'extrême jeunesse de leurs fidèles. Ce passé remonte aux ouvrières sautillantes

jaillissant des usines Lumière, aux tavernes de la Nouvelle-Orléans, aux caf-conc' de la porte Saint-Denis. Il a sa préhistoire, une guerre de Troie très psychique, la guerre dite de Sécession.

Si des auteurs *classés* survivent sur la nouvelle table c'est souvent par *hasard* : Cervantès parce que Don Quichotte a fourni le prétexte d'un grand film. Ainsi des racontars de conteurs ambulants sont venus jusqu'à nous parce qu'un tragique grec daigna les utiliser.

C'est aussi pour cause de *malédiction*. Les efforts des pionniers du cinéma étaient tout naturellement maudits par les exigences financières qu'ils durent supporter. Doublement maudits par la victoire finale du cinéma commercial. *Idem* pour le jazz qui malgré ses grandes victimes ne fit que se dégrader et se commercialiser. D'où un tropisme cino-jazz vers Rimbaud et Lautréamont.

Pour cause de *climat :* si Sartre a droit de cité, bien qu'il soit à contre courant du cino-jazz, que son œuvre soit celle d'un rhéteur amoureux de la scolastique qui aurait paru dépassé à Descartes, que ses références remontent machinalement à la philosophie grecque, c'est qu'il cite aussi des noms du genre de Jaspers ou de Kierkegaard qui flattent l'oreille, évoquant avec une « présence irrésistible » les deux grands types un peu saouls qui ont cassé le phono à la dernière surprise-party. De même, à propos d'un embarras de voiture ou d'une queue dans une poste, il est si pratique de se faire comprendre par un « c'était très Kafka ».

Pour cause de *bon voisinage :* le cino-jazz ignore peut-être que Cocteau baisa la main de la comtesse de Noailles, mais sait qu'il tapa sur l'épaule de Charlot. Il s'apprête toujours à donner un tour de manivelle quelque part et le cino-jazz amoureux du *Sang d'un Poète* lui pardonne d'autant mieux *Ruy Blas* que Cocteau lui donne l'impression d'être encore plus jeune que lui et de carotter splendidement les grandes personnes en leur vendant de la salade à seule fin de tirer une bordée.

Pour cause de *parenté :* sans l'avoir voulu, je pense, Marcel Aymé a usé d'effets à la Méliès et à la René Clair, accélérant, ralentissant, retournant le temps, passant au travers des murailles, et restituant aussi, peut-être sans l'approuver mais du moins en l'éprouvant, cette nouvelle sensibilité qui imprègne la culture cino-jazz et que seul Anouilh avait rendue et même prévue dans ses rouges chambres d'hôtel, ses buffets infernaux, ses luxueux salons-prisons.

On m'objectera que la culture cino-jazz n'est pas la première en circuit fermé. Naguère Berl ne donnait-il pas le nom de culture à l'ensemble des textes et références concernant la pêche au saumon? Il y aurait en ce cas autant de cultures que de spécialités.

Mais la pêche au saumon ne se relie à rien d'universel, ne propose pas une manière de considérer sa propre existence, de se mesurer ni de sentir. Ce qui caractérise le cino-jazz c'est d'y avoir atteint.



Radiguet a écrit que les seules modes belles étaient celles qui avaient été nécessitées. Si l'on danse aujourd'hui dans les caves j'aime à croire que c'est simplement parce que durant quatre ans la danse fut prohibée. Ainsi la liturgie catholique porte-t-elle encore l'empreinte de catacombes.

La jeunesse cino-jazz porte l'empreinte d'un temps où tout fut également interdit. Il était interdit comme toujours de voler mais aussi de prendre un train pour aller de Paris à Marseille ; interdit de commettre des faux en écriture mais aussi de se promener dans les rues après onze heures du soir ou d'user trop d'électricité. De temps en temps on renversait les tabous. Des hommes respectables décrivent le pillage des bureaux de tabac avec la gravité dont use Mérimée pour peindre l'enlèvement de la Redoute. La jeunesse dut en tenir en compte : elle mit tous ces interdits dans le même panier et se comporta vis-à-vis d'eux comme un explorateur

prudent vis-à-vis des tabous d'une tribu très primitive. Les règles de la morale lui parurent aussi factices que le règlement des cartes d'alimentation.

La jeunesse cino-jazz n'a pas de morale à sa disposition. Des hebdomadaires, ayant eux pignon sur rue, s'en sont émus sans d'ailleurs se demander pourquoi. La jeunesse ne rend aux adultes que ce qu'ils lui ont prêtés. Et l'on ne rend pas la fausse monnaie. Dans son amoralité elle forme une nouvelle morale de liberté et d'égalité sexuelles, morale sommaire. Mais on doit lui pardonner d'être sommaire si l'on veut bien se rappeler qu'elle n'a pas eu comme celle du *Bœuf sur le toit* à chercher ses vertiges dans les stupéfiants ou les sortilèges, mais à les chasser en traversant tout Paris à une heure indue, en quête d'un camembert merveilleux ou d'une plaque de chocolat parachutée qui pour parvenir jusqu'à elle, avait vécu l'histoire d'un diamant maudit ou de ces épices que le Moyen-Age demandait à l'Orient pour un poids égal de sueur.

JACQUES LAURENT.

VINGT ANS EN 45

Il y a quelques années, l'idée de parler au nom de ma génération m'aurait paru inconvenante. Je n'étais pas mûr pour la jeunesse. Mais cette époque de la vie, je m'en suis aperçu, vous est imposée par les autres. Ils vous montrent du doigt, ils expliquent, ils réclament. Ces signes infaillibles, en 1945, me prouvèrent que j'avais vingt ans. Plusieurs garçons autour de moi se trouvaient déjà dans cette intéressante situation. Nous nous sommes regardés. Un grand concours de monde se pressait autour de nous. La jeunesse était un âge assez couru. Vichy avait laissé derrière soi quantité de culottes courtes. Les nouveaux généraux, les ministres, montraient leurs jambes et leur conscience. Il fallut distinguer.

Les uns étaient rentrés dans la bataille pour des raisons solides. Dans les vieilles années de l'avant-guerre, ils avaient précisé leur idée de la France. Leurs principes les ont conduits au meilleur et au pire. Un Dieu toujours leur pardonnait, car ils savaient ce qu'ils faisaient. D'autres se sont jetés dans la mêlée, autant pour se remuer le sang et fâcher leur famille, que par désir de fonder l'histoire. Pour ceux-ci, les doctrines n'ont pas compté, ni les exemples ; ils avaient des souvenirs et nulle mémoire. Ils étaient neufs, cette nouveauté même ne déplaisait pas aux mâchoires sanglantes qui s'ouvraient à l'horizon. La mort récompense les imprudents.

Nous sommes arrivés tard dans cette affaire. Vingt ans et les fumées d'Hiroshima pour nous apprendre que le monde n'était ni sérieux, ni durable, vingt ans sous cet uniforme facile des

nouvelles Divisions françaises — le mot n'était pas mal non plus, divisions, divisions, jusqu'au cœur de l'ordre.

Un temps s'est écoulé depuis. Chargées de cadavres, quelques années sont passées parmi nos rires et notre dégoût. Fâchés contre ce pays, mécontents de sa fausse gloire, une belle carrière de révolte s'ouvrait devant nous. A peine avions-nous fait un pas dans cette voie, nous reculions avec horreur : il y avait une académie de la révolution, un conseil supérieur du désordre et la poussière déjà collait sur une flaque de sang, précieusement conservée comme emblème national. Il fallait trouver autre chose.

Il est vraisemblable qu'à treize ans l'histoire s'empare des cœurs mieux encore qu'à vingt-cinq. On tient entre ses mains les pages glacées des manuels où la vie de nos ancêtres défile au pas militaire. Un massacre, une défaite, un *Te Deum* y sont des événements purs, des leçons apprises et répétées. En même temps, vient l'indifférence.

C'est bien cette indifférence que nous avons retrouvée pour finir. Nos amis sont morts. Nos espoirs vite reniés. Ceux qui rêvaient à l'ordre nouveau connaissent la fraternité des ruines, le déchirement des nations pauvres et les seuls Européens du siècle dans la personne des cadavres sur les décombres. Nous autres, moins imaginatifs, nous n'avions que la France. Nous demeurons au milieu de cet entr'acte avec un visage fermé. Nous comprenons mal la fidélité de nos aînés : qu'ils vivent pour des camarades qu'ils ont aimés, cela est juste, mais qu'ils vivent aussi pour leurs vieux drapeaux, couverts d'honneur, couverts de honte et sans raison pour personne, quelle faiblesse ! Les lumières de juin 40 et de l'été 44 se confondent à présent, le désespoir et le bonheur font une égale balance, mais nous rejetons cet équilibre honteux. Vichy, le Gaullisme, la Collaboration sont rendus à l'histoire. Notre regard a pris cinq siècles de recul : Armagnac ou Bourguignon, l'indignation est toujours de trop. Notre colère enfin se modèle sur la raison. Cette raison patiente, après tant de cris et d'affirmations, nous délivre d'une époque coupable. Maintenant le visage du vieux

Maréchal se confond avec ceux de l'Affaire Dreyfus. Plus loin, il y eut peut-être Émile Ollivier, père de la IIIe République, comme Paul Reynaud fut le père honteux de Vichy. Ni victoire, ni défaite : la situation de 45 nous laisse libres. J'entends bien qu'on viendra déterrer les cadavres sous nos yeux pour nous dire qu'il faut continuer, que cette voie seule est glorieuse. Mais à défaut d'humanité — c'est le fond qui manque le plus — vient la fatigue. Il en était de même à la fin des guerres de religion. On organisait des expéditions, on répétait que les massacres sont bons pour la santé, qu'ils aident à la circulation du sang dans un pays. Mais le cœur n'y était plus et il est défendu de s'ennuyer dans l'exercice de la passion. (Qu'on ne s'y trompe pas. La patience nous ennuiera tout autant. Alors, ce sont les règles du jeu.)

On ne se sépare pas d'une histoire sans un vif désir d'en construire une autre. Nous avons repoussé nos frères aînés. Nous les avons trahis ou plutôt nous ne les avons pas laissés nous trahir : mais cela, nous ne pourrons le dire qu'un peu plus tard. Et voilà qu'il va se passer quelque chose, le nom de jeunesse ne nous a pas été donné pour rien. « Un grand principe de violence commandait à nos mœurs... » (*Anabase*, VIII.)

Quelle malchance ! Les enfants du siècle ont mis du temps à se révéler. On les attendait impatiemment. Ils sont utiles, plus encore qu'ils ne peuvent l'imaginer. Car ils vieilliront et le siècle avec eux vieillira. Les premiers romantiques étaient entrés dans la vie comme de bons jeunes gens ; soucieux d'être à la mode, ils défendaient le trône et l'autel. Trente ans plus tard, ils sont montés sur les barricades. Soucieux d'être à la mode... Au contraire, nous commençons par des déclarations incendiaires, Nous maudissons l'humanité. Avec beaucoup d'éloquence, nous parlons des charmes de la folie, du silence. Nous insultons les patries : c'est le bon moyen pour qu'elles nous entretiennent un jour. Mais auparavant, il faudra les refaire.

Nous avons connu le romantisme de nos pères. Nous l'avons aimé. Nous avons changé de route. Un Malraux, un Mauriac,

un Drieu ont le visage que nous attendions d'eux. Leur tourment est le nôtre, leur expérience nous grandit de vingt ans. Ils se sont plaints de la terre mieux que nous ne le ferons jamais. Nous héritons de la fatigue des voyages, du désespoir après l'action, mais l'action déjà n'était inventée que pour sortir du désespoir. Il est étonnant, il est bien qu'un Bernanos, un Giono, un Céline se soient ressemblés dans la nuit. Ils n'auront pas cru à la raison qui ressemblait pour eux à la raison de leurs parents. Ils n'auront pas formé d'écoles. (En vain sera-t-il question du surréalisme. Nous n'y trouvons ni Michaux, ni Perse, il s'avance vers nous avec un beau visage bien dépeigné, des mains vides : c'est un mouvement littéraire fantôme.) N'empêche : les garçons de 1925 nous font encore plaisir à distance. En comparaison, notre génération semble chargée de tous les péchés du monde. Elle indigne par sa légèreté. Après tant de ruines, on réclame des constructeurs. On nous presse de questions. On nous reproche l'érotisme — mais déjà, comment prononcer ce mot sans rire? Tous nos romans débutent d'une façon si scandaleuse qu'elle sent l'eau de rose. L'érotisme moderne s'imagine sérieux et pur. On s'y livre avec une conscience appliquée. Désespérément, on recherche une nature qui fuit à mesure qu'on l'approche. Ah, la nature est capricieuse ! Mais s'il s'agit uniquement des corps, autant revenir à Rabelais. Dieu merci, la France ne manque pas de gros garçons ! Et si tout à coup nous attachions trop d'importance à ce que nous faisons, si nous nous conduisions par mégarde en êtres sensibles, alors nous serions des petits civilisés comme il y en eut beaucoup et peut-être pourrions-nous employer un mot excentrique, inavouable, comme le nom de l'amour... Il sera reconnu que lady Chatterley était une ignorante, on l'enverra à l'école de Théagène et Chariclée.

Quant à l'abjection, il est juste de reconnaître que beaucoup d'entre nous s'y sont amusés. C'était une sorte de tragique à la portée de chacun. Assez vite, ce parti pris est devenu la fadeur même et nous avons eu le parfait citoyen, célibataire,

agrégé, aidant sa compagne à avorter le dimanche et pensant à la race noire les jours de semaine. Cette réplique des héros d'Octave Feuillet regagnera le même musée ; bientôt elle ne hantera plus que les bibliothèques de gare et les consciences de quelques professeurs soucieux et tristes. La preuve en est fournie par la carence des disciples. Pourtant, on s'est donné du mal. Partout on les a cherchés, on leur a tout proposé, mais ils ne sont pas venus et les Maîtres de la nouvelle religion seront bientôt réduits à publier cette annonce dans les journaux : « On demande bon jeune homme, goûts compliqués, sérieux, pas catholique, mal de sa personne, pour destinée aventureuse, genre Rimbaud ou Jean-Paul Sartre. » Il est possible qu'à Verviers ou à Lausanne, cet appel trouve un écho. A Paris, ce n'est plus pareil. C'est un certain besoin de bonheur qui me paraît marquer Blondin ou Jacques Laurent — le goût de la pureté chez Michel Braspart ou Louis-René des Forêts. Quant à Pierre Boutang, il est beaucoup plus menacé par l'intelligence que par la démence. Je sais qu'il s'agit là d'assez vieux personnages ; tous, ils voisinent la trentaine. Leurs cadets auront peut-être moins de talents. Mais ils reprendront à leur tour la devise de Montherlant : « Pour l'honneur et pour mon plaisir. »

J'ai parlé de religion. On ose à peine noter ce trait tant il s'exprime médiocrement. Des groupes se forment, des mots d'ordre sont lancés. Le malheur de ces sectes vient de leur incertitude. Les pontifes marmonnent quelques hypothèses, mais leurs fidèles se jettent dessus pour en faire des vérités. Cette recherche de disciplines, après une époque aussi brouillonne, est un signe important. Elle joue sur l'indifférence générale de la jeunesse en matière de politique. A vingt ans, dans les années 40, le voyage de l'anarchie à l'ordre se fait très vite.

Je ne connais pas les maîtres qui guideront nos peintres (sinon Malraux), notre clergé (sinon Jouhandeau), nos financiers (sinon Claudel). Au moins puis-je parler des écrivains. La littérature française, entre les deux guerres, n'aura pas

manqué de prestiges. Nous aurons connu plusieurs Byron : circonstance notable, ils ne boitaient pas, ils n'avaient pas de sœur, l'esthétique et la morale étaient sauves. Plus vive pourtant sera l'influence de deux écrivains célèbres et modestes : je veux parler de Marcel Proust et de Marcel Aymé. L'un représente la tradition sinueuse de notre passé, l'autre est dans la lignée voltairienne. Aucun des deux, remarquons-le, n'a prétendu à diriger notre vie. La sensibilité, l'ironie, l'usage de l'intelligence (qui est encore le goût de la vérité) suffisent à notre bonheur. On ignore trop souvent que Proust n'avait guère touché ses cadets. On n'en trouvera trace, ni chez Malraux (il se peut qu'il le déteste), ni chez Montherlant (sans doute ne l'a-t-il pas lu), ni chez Mauriac (beaucoup plus proche de Barrès). Ce sont les jeunes gens d'aujourd'hui qui le lisent avec la plus grande passion. Quant à Marcel Aymé, il fut longtemps considéré comme un auteur peu sérieux qui faisait rire les honnêtes gens contre leur gré. Cette époque est révolue, les honnêtes gens ne rient plus du tout et j'ai entendu dire, l'autre jour, dans un salon, que *Travelingue* était d'un « primitivisme bouleversant ». Au reste, il ne s'agit pas de juger, nous ne sommes pas dans une composition de Littérature française où l'élève Jouhandeau concourrait aux côtés de l'élève Proust. Nous sommes parmi quelques miroirs où la jeunesse d'aujourd'hui tente de se reconnaître, puis de se ressembler un peu mieux.

Ce retour à la civilisation peut inquiéter. Les amateurs de vaudevilles, qui sont presque tous les hommes, préfèrent assurément les parents sérieux et les enfants insolents. Hélas, les parents ne sont plus sérieux. Nous aurons cette consolation de leur mener la vie dure d'une façon différente, en nous adossant aux tables de la Loi pour condamner leurs erreurs. Nous ne nous presserons pas de leur dire que les tables de la Loi n'existaient plus et que nous les avons remplacées, en un tour de main, d'abord par notre mépris, ensuite par notre raison.

N'empêche ! nous répondons bien mal aux reproches qui nous étaient faits. On nous accusait de démence, on nous trou-

vera bientôt beaucoup trop raisonnables. On viendra nous dire « Un peu de jeunesse, que diable ! Si vous nous aviez vus ! À votre âge, nous étions indomptables. » Tant pis pour tout le monde. Nous sommes au milieu du siècle. Nous trouvons qu'il a mis un trop long temps à découvrir que l'ordre, cette chose difficile et calomniée, était beau et que le goût de la vérité était une passion avouable. Ce besoin que nous avons soudain d'une nourriture plus forte peut passer indifféremment pour le témoignage d'un bon appétit ou d'un cœur avide. Mais nous voici dans un domaine où l'excès sera le bienvenu. Nos adversaires sont d'une espèce si médiocre qu'ils sont tout prêts à se rendre : ils n'ont pas d'autre destin sur la terre. Un pas encore et nous serons les maîtres.

ROGER NIMIER.

CAHIER INTIME

Je me suis condamné à souffrir, pour être de mon pays, de mon temps, de mon peuple. Il n'était pas dans ma nature de me lier, si peu que ce soit, aux affaires publiques. Conquérant en chambre, plus tôt et plus aisément dans les étoiles que dans les intrigues de l'ambition et des partis : politiques, littéraires que m'importe au fond? Je ne les méprise même pas. Je n'en fais rien ; mais il est en eux de me faire offense et, si je m'y prête, ils me blessent. J'aurais pu, avec un peu de bonheur et de quoi vivre, n'avoir pas une seule pensée, pas un regard pour l'engeance de l'accident. Que me fallait-il? du pain frais, du bon vin et le silence. Je me chargeais de la musique. Aimer un objet de beauté, la créer partout, ou y tendre, la chercher avec passion, y avoir égard uniquement, ne vivre que pour elle, c'eût été une raison et mon destin. O belle vie, et chaque jour vie neuve et que l'oubli de la laideur renouvelle. Car vivre dans la laideur n'est qu'une agonie : un combat dont la mégère est le prix, et non Chimène. Ils m'ont rendu si malheureux, que j'ai été pris dans la bataille et repris aussi souvent que j'avais pu m'y dérober. On ne se soustrait pas assez à la laideur par la fuite : elle nous poursuit. L'oubli seul est efficace, dans un monde supérieur de grâce et de lumière. Et je me suis condamné à la souffrance, par ce qu'ils m'ont trop condamné à souffrir.



Je me hais si étrangement : d'où me vient cette humeur? Peut-être a-t-elle été en moi dès l'origine. Et la passion d'ex-

celler, une fureur de la perfection m'a-t-elle conduit à la haine de moi-même, si dure et si peu naturelle. L'amour de la perfection est une tentation terrible, si l'on ne met pas toute la perfection en Dieu. La perfection est dangereuse, si elle est une fin de l'amour de soi. Là, d'ailleurs, l'amour de la perfection n'est qu'un goût insatiable et le désir cruel de s'accomplir.

Rien dans ma vie ni dans mes œuvres n'a satisfait, de bien loin, ce sens de la perfection. Un tel appétit se fait toujours plus impitoyable en raison de l'échec qui l'irrite. Il n'a été que la forme la plus nocive, peut-être, de la *libido dominandi :* Et comme elle a toujours été déçue, toujours combattue, quels ravages ses retraites ont dû faire : retraites de Russie dans la glace, ou retraites dans le désert le plus brûlant.



Enfant ou tout jeune homme, j'avais l'instinct de m'aimer, sans doute, tout comme un autre ; mais il aurait fallu qu'on m'aimât. Je voulais être préféré. L'amour que je rencontrai ne fut jamais celui que je voulais, celui dont le désir pouvait me rendre aussi bien coupable que plus innocent, et infidèle à toute pureté, criminel même si la sainteté me paraissait impossible. Pour ne rester pas à mi-chemin, j'étais capable d'aller au fond de tous les abîmes. Mais certes en ne m'aimant pas.

A la longue, j'aurais pu me complaire, çà et là, en moi-même, si l'on m'y eût aidé. O que cette complaisance d'autrui eût purifié la mienne. Comme je me fusse oublié dans la mémoire des autres, quel n'eût pas été mon souci de m'effacer s'ils m'avaient comblé : j'y aurais été aussi vite et aussi vif que le feu.



Il faut une source infinie et infiniment pure à cet amour. Ou il est la duperie de l'étoile filante qui tombe dans le vide.

*

On ne s'aime pas, si l'on ne se préfère.

Que je suis fidèle à ce que j'aime, et que je suis infidèle à moi-même.

*

Quelle folle constance à tout ce qui fait souffrir. Si du moins on ne haïssait pas la souffrance, si on lui savait quelque prix.

Mais qui moins que moi?

On a honte de la douleur comme d'une impureté fatale.

*

Je ne reconnais pas vos lois, puisque vous ne reconnaissez pas la mienne, qui est celle de ma conscience. Je ne vous permets pas de penser pour elle, de sentir, d'agir et d'être enfin pour moi. Si vous n'admettez pas ma conscience, je n'admets pas la vôtre.

*

Respect humain, souvent manque de respect pour soi-même. Si je ramasse un morceau de pain tombé sous la nappe, je n'ose pas le baiser devant témoin, comme dans mon enfance. On craint le jugement des autres et leur raillerie. On n'a pas le courage de braver leur opinion, si mince ou si fausse fût-elle.

Il est vrai que le respect humain oblige parfois : on y cède, pour n'être pas en spectacle, pour ne pas s'offrir à l'étonnement d'autrui.

Horreur de l'ostentation, et de l'apparence même : elle est légitime.

*

Me voici dans la nuit noire et la profonde clarté de l'insomnie. J'ai éteint la lampe. Je parle à mon destin et en même temps je le cherche. Les tortures de cette époque infâme et des lois qui en naissent me déchirent. Je les porte comme une vermine qui brûle. A mon esprit, elles sont un cilice. Souvent, je m'évanouis de douleur et de colère. Je devrais pardonner? Non, je ne pardonne pas. Je cherche mon

destin. Je sais trop que si je ne vais pas à Dieu, je ne trouverai rien. Mais y vais-je? le puis-je? ou faut-il qu'Il vienne à moi?

Je demande, j'implore, je prie. Que je m'humilie, ce qui est si facile ; que je m'anéantisse, ce qui l'est à peine moins, je demande toujours et j'en ai honte. Se donner à l'Éternel, est-ce lui demander sans cesse et qu'Il donne? Je suis son mendiant. Telle est ma misère.

Dieu est, et lui seul. Mais pour que la connaissance le possède, il faut que le cœur de l'homme le crée et l'engendre à l'esprit. Création pour création.

La sainteté est l'ordre de ce mouvement. Nulle part, on ne le voit mieux que dans le curé d'Ars : je m'attache avec prédilection à cet exemple si admirable et si simple. Là, tout est réuni, la vocation dès la naissance, la vision mystique, l'indomptable patience, l'inépuisable courage, la charité parfaite, qui est le sens même de la perfection : tous les dons du médium, comme on dit dans le siècle, tous les prodiges révélés par la métapsychique. Mais le médium, ici, n'est pas seulement le moyen : il est la cause et la fin.

Le miracle est l'ordre permanent de cette âme créatrice : elle voit ce qu'elle crée, elle croit totalement à ce qu'elle s'est rendu visible. Et elle y fait croire. Le médium matériel n'est qu'un véhicule, un agent, une courroie de transmission : il s'use, il se fausse, on le rajuste et bientôt en vain. Le saint est son propre médium qui, sur-le-champ, se passe du moyen indispensable à la vision des mortels ordinaires. Le saint est un médium en Dieu.

Et l'on voit Dieu quand on mérite de le voir, ai-je dit un jour. A mon sens, le salut éternel est là. Ou la mort éternelle : selon qu'on est digne de l'un ou de l'autre. Quelle douleur et quelle joie égales, dans les deux cas. Tantôt une folle inégalité dans la justice absolue anime l'âme et tantôt elle fait peur.

Car vivre éternellement et mourir à toute éternité, le chiffre est le même ; mais le signe est contraire : plus à celui-ci, et moins à celui-là. *O altitudo*, dit terriblement saint Paul, l'apôtre des apôtres.



Tout m'est tremplin : tout me lance à la poursuite d'un poème, d'une œuvre ou d'un rêve. Tel est mon seul espace et mon temps. De là, que je n'ai point de lieu ni de place nulle part, et que je nie le temps du seul fait que j'existe et ne sens pas l'existence. Il m'eût fallu mille et mille ans de vie. Rassasié de jours, dit la *Bible* des vieux patriarches, ces saints géants. Insatiable de jours, d'ans et de siècles, dirais-je à l'inverse de ces hommes de Dieu, mages chenus.

Ciel austral, ciel boréal, inversion des saisons.



Je n'écris pas aux gens selon ce que je suis, mais selon ce qu'ils attendent que je sois : ou même selon eux, plutôt que selon moi.

Dans la correspondance ou l'entretien, ne pas être soi avec les uns et les autres : s'informer à ce qu'ils veulent de moi, mon ombre ou mon spectre.

Beau jeu, plein du secret jaloux de n'être pas révélé. En politique, jeu suprême, à la condition de les plier à ce qu'on veut, en leur donnant l'illusion qu'on se plie à ce qu'ils souhaitent.



On ne me donnera pas le remords de mes contradictions. On ne m'en fera même pas rougir. Ici et là, je suis moi-même ; avec la même innocence, avec la même bonne foi.

Je ne suis pas chargé d'accorder ce que je pense et ce que je suis, ce soir, avec ce que je fus hier matin. Je vais sur la voie du Paraclet : il ne s'agit plus du tenon et de la mortaise.

J'ai toutes les superstitions : c'est que j'attends toujours le miracle. Il est à deux pôles : le prodige du bien, le prodige du mal ; le miracle qui sauve, le miracle qui tue. Dieu qui se révèle, ou l'enfer du néant. Oui et non : au fléau de la balance, la passion qui doute. Tel je suis, ayant les deux natures. Et

d'autant plus, que ma raison nie l'une, et que mon sentiment le plus puissant ne fait pas cas de l'autre. La science est un écran où je veux tout inscrire et mon total est ailleurs, derrière l'écran. Je vis chez l'ennemi, que je cherche et admire ; mais tout mon être profond est ailleurs.



« L'homme ne peut pas vivre sans délectation, » selon l'Écriture. Il s'en fait une de tout et, sinon de sa misère, de son propre néant. Pour périr tout entier, il se fait tout corps, et se confond tout entier dans la chair.

Et moi aussi, j'envie cette folle fortune, et l'heureuse perdition de ce destin. L'indolence d'une molle évasion est un berceau solitaire à l'insomnie : on s'écarte de soi, on se laisse. Cet opium a son ivresse.

O honte , d'avoir sommeil et de se mettre au lit. Je hais le sommeil sans rêves. Je ne veux que l'ivresse. Je ne veux pas dormir.



J'ai horreur de toute symétrie : elle est un mensonge sur la vie que l'esprit règle. Cette horreur de la symétrie est pour beaucoup dans ma solitude : elle bannit du monde celui qui l'éprouve : il ne fait plus partie des genres, des classes, où chacun est rangé ou se range.



Je me vante de haïr : c'est à moi-même que je donne le change. Je ne hais point. L'horreur me visite et me hante. Le dégoût étouffe la haine sous les cendres.



Je suis au-dessus de toute humiliation, mais non pas de celle que je m'inflige : n'en est-ce pas une sans pardon de trop souffrir? de penser à quitter la partie?



Renoncer à la lutte, l'idée seule, le soupçon humilie un profond courage. Tout, plutôt que de céder à ce qu'on méprise. Et plus l'objet du mépris a de force, plus il faut tenir ferme au combat : le profond courage va souvent alors avec le profond silence. Le courage se retranche dans l'armure du silence : plus d'une fois, on est pris à étouffer dans son armure.



Ma nature implique une telle indifférence à l'argent, que je n'en ai même pas le dédain. A peine, si j'en ai le mépris, à la réflexion, si j'en vois l'usage qu'en fait le monde. Ceux que l'argent corrompt sont légion comme ceux qu'il avilit, mais ils étaient nés corrompus, et l'âme basse. Il en est de l'argent comme de la science : moyens innocents pour des fins qui peuvent ne pas l'être. L'idole est à l'image des idolâtres.

Que feriez-vous d'une fortune immense, me dit-on? s'agît-il de cent millions, j'en aurais l'emploi. Rien ne m'embarrasserait moins, car je ne ferais pas d'économies.

L'argent n'est lourd qu'aux avares et aux lâches qui l'entassent, et qui le portent sur eux, dans leur besace, moins entre les deux épaules, qu'entre le cœur et l'esprit.



Spirituelle ou physique, la beauté a toujours été tout pour moi. La bonté est faite des deux, comme la grandeur. Je n'a jamais vu un grand esprit ni un grand cœur qui n'eût l'*aura* de la beauté. Si ce n'est des traits admirables, où paraît quelque reflet de la grâce ou de la puissance intérieure, à défaut d'un beau visage, je reconnais l'objet de ma prédilection à un beau regard, ou un beau sourire, ou au charme de la voix. Je me donne ou me refuse là-dessus. Et j'ose en faire l'aveu, don ou refus à moi-même. Quand je me juge, à tort ou à raison, en état de laideur, je me sens devenir cruel, et sans pitié. Je me déteste. J'aspire à ne plus être.

Une journée, si elle commence par des nouvelles hideuses, si l'aurore en est souillée de bassesse et de haine, m'est toute obscurcie ; cette fumée de laideur vient de ma vie privée comme du monde, et l'un ou l'autre de ces souffles me dessèche. Le soir, ce vent empoisonne mon sommeil et ma nuit. De là, le martyre subi dans mon exil, chaque jour, en toute occasion, presque à chaque heure. L'infamie de cette guerre, l'ignominie des lois, le règne de l'injustice sans mesure, de la haine, du mépris, ce triomphe du mal, le mensonge roi uni à la violence, l'entreprise universelle de l'intérêt personnel le plus sordide, sous le masque de la race et de la patrie...

Comment pourrais-je, là-dessus, avoir le moindre égard aux préjugés du rang, du sang, et de la famille? A l'étalon de la beauté, que vaut cette chaîne de tous les mensonges? J'en dirai ce que Fustel de Coulanges a écrit de la patrie, avec ce courage et cette vue lucide qu'il porte en tout : « La patrie est ce qu'on aime. » Ma famille, mon sang, mon rang, mon ordre : ce que j'admire, ce que j'aime pour sa grandeur, pour la beauté que j'y trouve, et l'excellence que j'y sens. Un parent, qui ne séduit ni mes yeux, ni mon esprit, ni mon goût, m'est aussi étranger qu'un inconnu ; et s'il me répugne, s'il n'a ni beauté, ni âme, ni vertu originale d'esprit ou de cœur, loin de me reconnaître en lui, je le fuis : peut-être pour ne pas le haïr.



Tout ce que je hais et que je nie en moi, tout ce que j'y exècre et dont je veux me libérer, est de mon corps : ma peau, mon teint, ma fièvre, mes membres, mon âge, cette forme enfin est le mensonge de la nature. Quoi, ne pouvoir se dissiper soi-même comme un souffle, une vapeur au plus impalpable rayon de la lumière? Nature si puissante et si juste, partout où n'est pas la conscience.

Et l'Esprit, enchaîné par le démon, assiste muet dans son cachot, à ce conclave d'esclaves qui proclament sans cesse sa déchéance.



Je me compare pour me connaître.

Avec quel zèle j'ai toujours voulu me connaître, avec quelle bonne foi. Et d'abord j'accordais tout à tous, pour ne me donner aucune chance d'être celui qu'on préfère.

Vieille taupe, ma conscience aveugle au soleil, et si clairvoyante dans la profondeur, tu ne dors jamais, tu es toujours là qui creuses et trottes sous la terre. Chacun de tes pas m'appelle et je l'entends. Il n'y a pas de sommeil pour nous, vieille taupe. Ton chemin, comme ton travail, va jusqu'au centre des ténèbres. Je me perds à te suivre, je le feins parfois ; mais je me donne le change et à ma fatigue, quand je suis trop las.



En dépit de la violence qu'on me prête et de l'absurde orgueil, je suis infiniment plus tendre que violent. Et la fable de mon orgueil, la plus sotte de toutes : le mensonge des lâches.

J'admire qu'il y ait un lâche en tout ennemi juré.

Et il n'y a pas d'orgueil sans une racine de violence. Le moins superbe est le moins violent.



Je me compare. Ma dureté est une couche de glace sur un fleuve de feu. Que sont trois, dix ou cent pouces de glace sur le brasier au cœur de la terre?

Pour l'humilité, la mienne me ferait honte si je l'estimais : je n'ai connu personne qui fût plus humble : je ne m'aime en rien, et de rien ne me sais gré.

Ni humble ni modeste, comme on dit des pauvres à la porte des églises et des violettes cachées sous la feuille, à l'orée du printemps. Je suis absent, voilà ma nature. Quelle humilité s'égale à l'absence? La modestie est humilité à l'égard de soi-même ; l'humilité, modestie avec les autres, mais toutes deux, toujours présence. Je suis né dans l'absence ; et né absent, j'ai vécu absent.

★

Faut-il que je m'excuse? Je me rappelle mille et mille et mille fois mille instants, dès la petite enfance, où je me dis, comme un dormeur s'éveille : « Suis-je ici? et pour quoi? » Ou encore : « Où suis-je? et pour quoi? est-ce moi? et pour quoi? » On parle de hauteur et il s'agit d'absence.

★

La profonde sympathie que j'ai pour l'individu, à la mesure de l'horreur que la masse m'inspire. Presque toujours je suis contre la masse, si elle s'oppose à l'individu. Sa puissance me révolte et me dégoûte. Rien n'est si lâche que la masse : les nazis, tout un peuple, soixante millions d'hommes contre une statue.

★

J'ai fui toute foule.

J'ai préféré le silence du désert et la glace des pôles à l'ignoble effusion du bruit.

Folie.

★

Quelle odeur monte de toutes ces myriades d'hommes, quelle nausée.

Seigneur, que suis-je devenu, un jour, j'avais dix-neuf ans, quand j'ouvris un sac où, six mois auparavant, j'avais amassé tout un champ de pétales de roses : je les recueillais en mai, à mesure qu'elles s'effeuillaient languissantes, et qu'elles mouraient pareilles à une rosée du crépuscule. Or, en décembre, j'ouvre le sac et je trouve un grouillis immonde, innombrable de vers noirs. J'ai découvert la masse, la puissance de la plèbe et des mouches. J'ai vomi. J'ai revu cent fois cette vermine en rêve.

★

Personne jamais qui se soit si peu aimé que moi. Tel est mon vice et mon supplice, ma farce infernale et ma tragédie.

L'excellence que je réclame aux autres, combien plus je l'exige de moi, et même l'impossible, l'inutile perfection. Et toujours plus cruellement, plus en vain.

Qui omet ce trait de ma nature, ne peut rien comprendre à ma vie, ni à ce que j'ai fait, ni à rien de ce que j'ai voulu faire.

— Mais, font-ils, que nous importe? Nous ne tenons pas à vous comprendre.



Aux portraits peints, je finis par préférer les dessins. Je parle pour mon compte, et non pour les peintres : ils ont, eux, besoin de la palette : la couleur ne leur tient elle pas lieu de pensée? Ils pensent couleur, comme les musiciens pensent harmonie et sonorité : bref, ils sentent, et la sensation est leur intelligence.

Plus concis les dessins, plus ils me parlent. Le dessin le plus bref va le plus loin : la concision du dessin réduit. Rien ne reste que l'essentiel.

Je donne de plus en plus dans mon vice, qui est l'ellipse. Je suis elliptique comme ils sont éloquents. Développer me met aux travaux forcés. Je fuis ce bagne. L'ennui d'expliquer est tel qu'il me dégoûte d'écrire : il m'en donnerait la honte. Que j'admire Fermat : je l'envie.

Je ne donne pas cette méthode pour bonne, mais pour mienne. Mon cher Montaigne suit la contraire : il développe en tous sens et, dirait-on, avant d'avoir bien fixé son sujet pour lui-même. Vif et divers Montaigne, si sage et qui connaît si bien sa route quand il semble errer le plus, si sérieux dans l'amusement : chez lui, l'arbre est défini par toutes les feuilles, toutes les brindilles et tout ce qu'il y voit, des plus hautes branches et de l'écorce à la racine.

Ma façon est beaucoup plus dramatique, et tragique essentiellement : je ne dis rien qui ne soit une réponse à un interlocuteur qui n'a rien dit. Un dialogue fait des seules répliques.



Ils croient peut-être me réduire au silence. Vous n'y arriverez pas. Le mépris même que j'ai de vous ne me fera pas taire.

Je les cloue pour l'éternité à ma croix : de là, c'est mon sang qui retombe sur leur tête.

Je vis en croix. Qu'ils pourrissent, ensanglantés de mon sang. Car c'est par eux que je le verse.



Je ne me prends pas pour Jésus, qui est votre plus bas et plus constant blasphème. Je ne me prends pas pour Jésus ; mais vous le direz : car vous mentez toujours. Je ne me flatte pas d'être le sauveur. Bon à vous, qui vous vantez de tous vos crimes, et qui renouvelez la curée : elle fait vos délices.

Mais, hyènes, sachez-le : il est un Jésus dans chaque juste qui souffre de l'injustice. Cette douleur s'appelle Passion.



J'étouffe.

L'air manque à mon âme. L'angoisse fait le vide. L'air manque à mon esprit dans une âme en proie à l'horreur de la violence et de la haine.

Jamais on n'a tant haï.

La haine est la reine du monde, si tôt qu'on la déchaîne.

Tous ceux qui ont le pouvoir aujourd'hui, à tous les degrés, en tous pays, ne règnent que pour haïr et par la haine. Ils le nient et s'en défendent : parce que la haine est le grand mensonge.

Ils mentent pour mieux haïr, et ils haïssent à la mesure où ils mentent.

L'intérêt de leurs mensonges est l'intérêt de leur haine ; et c'est toute leur politique.



Je ne maudis pas le monde et la vie, mais ceux qui me les font maudire.

Plus que l'horreur de vivre, ils m'ont donné l'horreur de moi-même : et plus encore le dégoût de l'idée et de l'image qu'ils osent se faire de moi. O cruel climat, sombre firmament d'un dégoût qui amasse tant de colère. Et ces nuées n'éclatent pas. A soi seul, on ne peut pas faire l'orage qui balaie tout.

Il n'y a ni pardon ni excuse à un tel crime : empoisonner la vie à sa source d'amour et de joie, pour la jeter dans la fange du mensonge. On ne peut pas souiller une grande vie, on ne saurait l'avilir : mais le crime est d'y prétendre. Ce crime règne aujourd'hui.



Je vais mourir. Il faut beaucoup de douceur et beaucoup de silence à qui meurt. De la musique, et non des cris à la fin de la tragédie.

Si la douceur manque, au moins, que ne fasse pas défaut la paix et quelque avance de sommeil. La solitude calme l'insomnie.

Éloigne-toi. Laisse-moi seul. Oublie que tu m'as aimé et que tu m'aimes.

Épargne-moi ce feu glacé des regards où la peine le cède au fiel, où j'ai si souvent prévu la sueur de mon agonie.

Ne laisse pas tomber sur mon âme cette pluie de cendres, les éternels reproches de toute une vie. Ne me charge pas de ce bagage où pèse peut-être la damnation. Éloigne-toi, je te supplie.

ANDRÉ SUARÈS.

UNE LITTÉRATURE D'ENFANTS SAGES

Valery Larbaud a placé « sous l'invocation de saint Jérôme », son œuvre de traducteur, idée qui peut sembler étrange si l'on considère les contresens dont (aux dires des philologues) serait bourrée la Vulgate. On voit bien que la littérature française est, depuis le XVIIe siècle, le fait de mécréants puisqu'elle ne s'est pas encore, à ma connaissance, choisi de répondant céleste. Je ne parle pas de la critique, pour qui le patronage (laïque) de Sainte-Beuve ne saurait être qu'une mauvaise plaisanterie, malgré les airs de chanoine que prenait volontiers l'auteur de *Volupté* — tout comme malgré le Père La Canaye (ou à cause de lui), celui de Saint-Évremond.

L'œuvre littéraire est le plus souvent considérée par ses usagers comme un bien de consommation facile, de l'ordre disons du verre d'eau ou de la cigarette ; souvent même comme un produit à la conservation théoriquement illimitée (genre boîte de sardines bien faite) susceptible d'être gardé indéfiniment à portée de la main, sur les rayons d'une bibliothèque habilement composée, sous reliure de la Pléïade, jusqu'au jour où le possesseur se décidera à l'ouvrir. Là commence sa vraie histoire et le moment où peut-être elle sera digne d'un patron. Pour les livres réputés difficiles, ou obscurs, je n'en saurais imaginer de meilleur que ce saint Irénée qui, paraît-il, s'écria en son angoisse devant les lions rugissants qui s'apprêtaient à le dévorer et que figurent sans doute pour Faulkner ou pour Mallarmé, les redoutables lecteurs de *Sanc-*

tuaire ou de *Quelconque une solitude...* : « Je suis le froment du Seigneur. Il faut que je sois broyé sous la dent de ces terribles animaux... » et succomba effectivement, tout entier transsubstantié en ses bourreaux.

L'hagiographie ne dit pas ce que pensèrent les lions, ni quels découronnements molaires ou gastrites aiguës résultèrent pour eux de la manducation et ingestion d'une nourriture à ce point coriace. Ils ne semblent point toutefois (différents en cela des humains) l'avoir accueillie par des clameurs dépréciatives ou des ricanements dérisifs. Leur exemple, en tous cas, est à donner en pâture au lecteur moyen qui trop souvent se refuse à faire l'effort de mâchoires indispensable pour s'assimiler une œuvre rebelle, comme aussi leur pâture, saint Irénée, mérite d'être donné en exemple (et même un peu plus) à l'écrivain qui se plaint d'être insuffisamment compris, sans avoir mesuré l'holocauste effrayant qui serait le sien s'il trouvait le public qu'il réclame et la volatilisation qui en résulterait pour son œuvre.

Mais il est des miracles plus doux. Le pain et le vin ne sont pas seulement, dans les pays latins, les substances rituelles, mais aussi les nourritures terrestres fondamentales. Au froment du Seigneur répond le Vin, c'est-à-dire le sang du Christ, comme à l'écrivain le lecteur. Si saint Irénée est le patron des auteurs difficiles qui, aliment récalcitrant, ne se laissent pas volontiers broyer sous la dent de leur consommateur et assimiler par eux, le public, lui (et à l'occasion le critique) peut invoquer un intercesseur plus populaire, dont le miracle s'accomplit de nos jours encore à Naples, solennellement. J'ai nommé saint Janvier, dont le sang caillé dans une fiasque sainte se liquéfie tous les ans à la date anniversaire de son martyre, sous la pression de l'enthousiasme des fidèles. Ainsi de l'œuvre littéraire qui, bien loin d'être un sens figé dans une forme immuable, doit être perpétuellement rendue fluide et vivante par l'effort de celui qui croit en elle et tâche, la réchauffant de son ardeur, de la faire vraiment sienne. Il n'en est pas autrement sans doute des paraboles, et de l'en-

seignement de l'Évangile, comme de toute vérité une fois exprimée, fixée, quelle soit profane ou sacrée...



Si la littérature a comme mission de permettre à l'individu de sortir effectivement de ses diverses réclusions (celle de sa classe sociale, de son caractère, de son tempérament, de sa vie personnelle, de son métier, etc.), pour recréer une communauté humaine sans cesse menacée, il faut admettre qu'entre les deux guerres elle a singulièrement perdu conscience de cette fonction et qu'elle a accepté, d'un cœur résigné, de « maintenir » comme définitives toutes les formes de réclusion dont elle aurait dû libérer — entre autres l'hégémonie littéraire de la classe bourgeoise, et les superstitions de la « tradition » ou de la « culture » conçue comme un bien reçu en héritage, à conserver précieusement, à laisser fructifier tout doucettement (et les intérêts composés de ce bien seraient assez bien figurés par les écrits de ces conservateurs de musée que furent Barrès et France, pour ne citer qu'eux) mais qu'il ne saurait être aucunement question de *liquider*, fût-ce pour préparer une rejuvénescence salutaire. Il n'est sans doute pas bon qu'on fasse aux grands écrivains des funérailles nationales — même quand il s'agit de Hugo. Non tant que la littérature représente nécessairement la « part maudite » d'une civilisation (encore que l'écrivain, comme le prêtre ou le bourreau, participe sans doute de l'ambivalence du sacré) — sinon au sens récemment donné à ce mot par Georges Bataille ; mais parce que, très empiriquement, elle ne semble jamais avoir beaucoup profité de ses alliances, de ses compromis, de ses pactes avec les puissances temporelles. Une œuvre n'a rien à gagner à devenir une institution — même si son auteur, lui, y gagne l'Académie ou le grand Cordon, voire, comme en Angleterre, la pairie. Il n'y a guère en France, avant 1914, qu'un écrivain qui ait assumé courageusement cette tâche de liquider les fausses valeurs, ou celles qui étaient désormais

périmées et partant devenues toxiques, comme tout ce qui est mort, pour les organismes vivants : c'est Péguy, qui était normalien et savait le grec, mais dont la mère rempaillait des chaises à Orléans. Et il l'a assumée, non parce qu'il lisait Eschyle dans le texte ou était sorti du peuple, mais parce qu'il avait appris (dans Descartes, entre autres) que pour être ou faire quelque chose il faut se jeter courageusement en avant, que ce courage est donné à tous ceux qui veulent le revendiquer, et que pour construire il faut commencer par détruire ce qui se survit.

Ce qui est en cause ici est une certaine attitude envers la littérature, nuisible en elle-même, quels que soient le groupe social ou l'être qui l'adoptent. Si le reproche de passivité s'adresse moins au peuple ou à l'aristocratie qu'à la bourgeoisie, c'est que celle-ci, en France, entre les deux guerres, s'est trouvée *en fait* chargée du soin des valeurs littéraires et artistiques, et qu'elle a porté dans sa gérance l'esprit qui régnait déjà dans le reste de son administration. Cette classe mouvante, mal définie et malaisément définissable, même économiquement, reconnaissable surtout à son attachement pour toutes les formes de propriété, se caractérise par sa plasticité, sa capacité quasi indéfinie de s'adapter aux circonstances. Elle a su composer avec la culture comme elle l'avait fait avec la religion. Préoccupée de ne rien laisser perdre de ce qui venait en ses mains, de tout ce qui pouvait avoir une valeur, elle a entrepris de conserver et de transmettre le patrimoine littéraire : par exemple, en faisant apprendre à ses fils, bon gré mal gré, un peu de latin et de grec — tout comme elle les faisait baptiser — en les envoyant le jeudi voir jouer Corneille et Molière à la Comédie-Française — tout comme on va à la messe de minuit, en gardant à Racine ou à Pascal (qu'elle ne lisait guère) le même respect fétichiste qu'aux cérémonies du culte catholique (qu'elle ne pratique pas). En même temps, elle demeurait complaisante, et même ouverte, aux nouveautés, pourvu que celles-ci ne fussent point trop choquantes ; accueillait Musset, Verlaine, France, Barrès,

tolérait Flaubert et Stendhal, voire Proust et Baudelaire.

Le drame a commencé lorsque cette capacité d'accueil et d'adaptation, longtemps bénéfique aux œuvres de l'esprit, s'est révélée ruineuse : à partir du moment où elle n'est plus manifestée que sous son aspect plastique et passif, où elle est employée, non plus à édifier des constructions nouvelles, à entreprendre, mais au contraire à neutraliser ce qui pouvait surgir de subversif, dans le domaine littéraire comme dans celui de l'équipement industriel, des idéologies, des structures sociales. Ayant trop bien appris à canaliser dans un sens conformiste, à détourner à son profit toutes les nouveautés, la bourgeoisie est devenue comme un vaste chantier où des spécialistes s'employaient à désamorcer toutes les bombes, quelles qu'elles soient. L'illustre Gaudissard une fois enrichi s'est fait rentier, et rentier de la culture, de la poésie, du roman, comme de tout le reste. Il a cru pouvoir vivre du revenu de son capital, il n'a plus songé à fonder de nouvelles affaires, à créer, à agir.

Mais une entreprise qui ne s'étend plus périclite. Les revenus des placements les plus sûrs fondent comme neige au soleil lorsqu'on cesse de les augmenter. Une culture ne peut pas plus vivre passivement sur sa lancée qu'un organisme ne peut le faire sur ses réserves alimentaires. S'il est une tâche indispensable à remplir à l'égard du passé comme à celui du présent, c'est bien cette perpétuelle remise à jour, remise à neuf, des valeurs artistiques. Une tradition périclite si on ne fait que la *maintenir*, sans l'accroître, l'enrichir, la renouveler. Même les hérétiques sont nécessaires à l'entretien de l'orthodoxie qu'ils menacent : *oportet haereses esse*. Les chefs-d'œuvre ont froid, dans les Musées, si nul œil sincère, naïf, ardent, ne les y vient réchauffer, décaper la patine du Temps fût-ce par le vitriol de la haine — comme ont froid au Panthéon les grands hommes qu'on y a enfermés pour s'assurer à tout jamais de leur innocuité, ainsi qu'en Angleterre on aiguille sur la Chambre des Lords un député turbulent. Murés dans leurs sarcophages ils n'y peuvent faire société : ainsi d'une

certaine conception, vénérante jusqu'à l'idolâtrie, de la lecture, de la critique. Baudelaire sait percevoir en Balzac le visionnaire, et Rimbaud, à son tour, sacrera prince des voyants le poète de *Correspondances*. Telle est sans doute la vraie façon d'écrire l'histoire. Le génie, si longtemps considéré comme un *explicande*, se définit beaucoup plus encore comme un *explicateur*. Déjà Vigny disait fièrement des gentilshommes ses ancêtres dans *L'Esprit Pur* :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre
Si j'écris leur histoire ils descendront de moi.

En art, les petits-neveux les moins conformistes justifient les grands-pères, et même ils les ressuscitent parfois contre le gré des critiques les plus respectables. Ainsi (pour sortir un peu du domaine littéraire), Albert Schweizer déclare au début de son livre sur Bach que celui-ci est un pur aboutissement dont rien ne sort. Mais on entend un son de cloche tout différent si on lit par exemple Maurice Emmanuel (1) ou simplement si l'on réfléchit tant soit peu. Je ne parle même pas de son influence expresse sur tel ou tel compositeur, Mozart par exemple, à partir du moment où (nous dit son biographe Rochlitz) étant tombé par hasard sur un motet de Bach, il recourt au contrepoint dans telle ou telle de ses œuvres l'ouverture de *La Flûte Enchantée* ou le dernier mouvement de la symphonie *Jupiter*. Mais, en un sens beaucoup plus large, quoique facile à préciser historiquement, du rôle qu'il a joué dans l'écrasement de la tonalité par la modalité, de sa simplification systématique de l'échelle sonore, qui fait qu'on peut sans exagérer en faire un précurseur de la gamme hexaphonique de Debussy, puis de l'atonalité schœnbergienne, étant donné qu'il a été le premier compositeur à ériger en principe l'égalité des intervalles qui seul rend possible l'échelle

(1) Ces exemples, et l'argumentation qui s'appuie sur eux, sont empruntés au grand œuvre de l'historien anglais contemporain Arnold Toynbee, *A study of history Oxford University Press*, si détaillé que nous ne pouvons qu'en résumer (en les adaptant à notre dessein) une des thèses principales.

des six, puis des douze tons. Les innovations de Debussy ou de Schœnberg ont pu sembler rompre avec la tradition, elles y ramènent pourtant, elles procèdent d'elle, mais en enrichissant la signification de l'œuvre de Bach.

On pourrait multiplier les exemples : montrer par exemple que l'actuelle « peinture abstraite » nous a enseigné à percevoir les tableaux les plus figuratifs en apparence comme un pur jeu de formes et de couleurs, ou marquer combien la critique d'art d'un Malraux se trouve avoir enrichi telle sculpture sumérienne d'un sens nouveau, ou, qui sait?, restitué à l'acanthe des Grecs sa vraie signification qui était celle d'une divinisation — c'est-à-dire d'une humanisation de la Nature. L'important est l'attitude commune qui fait le fond de ces diverses réflexions sur le passé artistique, et qui consiste à le traiter avec ni plus (ni moins) de respect que s'il était présent et vivant, bref à être en face de lui comme on est à l'égard d'une œuvre contemporaine ; alerte, agressif, conquérant, vigilant, iconoclaste, cherchant à la réduire ou à s'en nourrir.

Ainsi l'on évitera peut-être le danger le plus grave qui menace une civilisation mûrissante, et qu'Arnold Toynbee (entre autres) a bien mis en évidence dans sa philosophie de l'histoire : l'idolâtrie de soi. Une société « arrivée », sûre d'elle, se rend un culte à elle-même. Assise sur ses trésors, elle perd à la fois toute humeur conquérante et tout désir de progrès et de perfectionnement. Mais ce comportement de stagnation satisfaisante a une signification plus grave. Avec le fétichisme du passé, ce n'est pas seulement soi qu'une nation, qu'une « culture » au sens des ethnologues, préfère au reste du monde ; en voulant arrêter le temps elle ne se borne pas à opter pour son passé contre son avenir, mais elle abandonne pour la satisfaction passagère d'un moment, arbitrairement prolongé en point d'orgue, le seul espoir qu'elle puisse avoir d'accéder à l'éternité.

Ainsi les Athéniens se sont figés dans leur immuable classicisme et l'idolâtrie du « siècle de Périclès ». Le peuple juif

s'est immobilisé à jamais dans son rôle temporel et temporaire de peuple « élu de Dieu » — prédestiné à l'élection du Sauveur, refusant d'admettre que, une fois celui-ci né, c'est-à-dire (en termes humains) une fois remplie la mission historique d'Israël, il devrait aller de l'avant et voguer vers d'autres destinées. On peut se demander s'il n'en est pas de même de la littérature française depuis une bonne cinquantaine d'années : trop contente de soi, cramponnée à l'adoration immobile de son passé, croyant encore comme au XVIIIe siècle régner sur le monde alors que l'hégémonie de sa langue et de sa culture a depuis longtemps disparu, volontairement amputée du reste du monde et des courants idéologiques nouveaux qui s'y font sentir, ignorant Hegel et Kierkegaard, n'acceptant Nietzsche, Marx ou Freud qu'à contre-cœur, pour ne rien dire des romanciers russes ou américains. Littérature en vase clos, aux fenêtres insuffisamment ouvertes sur la planète (malgré Larbaud ou Paul Morand) et qui fait regretter Claudel à Pékin, Stendhal ravitaillant la retraite de Russie ou timbrant des passeports à Civitá-Vecchia, Saint-Évremond à Londres, Chateaubriand en Amérique, Joyce préférant Zurich à sa Dublin natale, Rilke campé à Duino ou à Muzot mais certes pas à Prague.

C'est une véritable « ligne Maginot » de la littérature qu'on cherche à édifier chez nous entre les deux guerres, dans la France de Poincaré ; elle se révélera aussi dérisoire que la vraie devant l'irruption de l'histoire. On pourrait généraliser cette vérité éprouvée de la tactique militaire, que les stratégies exclusivement défensives sont condamnées d'avance. En toutes choses, la victoire est à ceux qui osent — pas une victoire nécessaire, bien entendu. Mais la converse de la proposition est vraie : il n'est pas fatal que les audacieux gagnent à coup sûr (autrement d'ailleurs ils ne seraient pas de vrais audacieux) mais ce qu'on peut affirmer c'est que celui qui ne risque rien n'aura rien. Pour vaincre, il faut au moins oser, engager le combat ; de même que pour gagner au jeu, il faut avoir misé, consenti à jouer, aventuré

quelque chose. De même que pour arriver, il faut être parti. Énoncées sous cette forme, ces maximes paraîtront peut-être des lapalissades — mais l'expérience montre qu'elles sont moins faciles à mettre en pratique qu'il ne pourrait sembler. La littérature française, dans la période qui nous occupe, semble n'avoir pas assez médité la forte parole de Péguy commentant Descartes : *Une grande philosophie n'est pas celle qui n'est jamais battue. Mais une petite philosophie est toujours celle qui ne se bat pas... ce n'est pas parce que la méthode de Descartes est bonne qu'elle a eu une si haute fortune, mais parce qu'elle est une méthode. C'est pour cela qu'elle s'est inscrite dans l'histoire éternelle. Ce n'est point parce qu'elle est victorieuse, c'est parce qu'elle se bat. Ce n'est point parce qu'elle arrive, c'est parce qu'elle part...*

A cause de cela, elle vit sur sa lancée, ou bien elle *élude* savamment les problèmes graves, jusque dans ses plus apparentes rébellions. On le montrerait sans peine pour ce qu'on est convenu d'appeler l' « histoire des idées ». Un livre comme *La Trahison des Clercs*, par exemple, tout entier en porte-à-faux est, sous des dehors subversifs, aussi « réactionnaire » que possible, ce qui apparaît plus clairement encore dans *La France Byzantine*. Nulle part peut-être cette stagnation n'apparaît mieux que dans le déroulement de l'aventure surréaliste.



Cette tâche de liquidation que les écrivains n'ont osé entreprendre chacun pour son compte, un mouvement collectif, le surréalisme, a semblé un moment vouloir l'assumer. Il a débuté par quelques enterrements en fanfare — et d'abord, dès 1924, au lendemain de la cérémonie officielle, celui d'Anatole France, auquel on joignit, pour que le bûcher funéraire pétillât plus allègrement encore, ses deux co-défunts, Loti et Barrès : *Si, de son vivant, il était déjà trop tard pour parler d'Anatole France, bornons-nous à jeter un regard de reconnaissance sur le journal qui l'emporta, le méchant quoti-*

dien qui l'avait amené. Loti, Barrès, France, marquons tout de même d'un beau signe blanc l'année qui coucha ces trois sinistres bonshommes : l'idiot, le traître et le policier? Ayons, je ne m'y oppose pas, pour le troisième, un mot de mépris particulier. Avec France, c'est un peu de la servilité humaine qui s'en va. Que ce soit fête le jour où l'on enterre la ruse, le traditionalisme, le patriotisme, l'opportunisme, le scepticisme, le réalisme et le manque de cœur! Songeons que les plus vils comédiens de ce temps ont eu Anatole France pour compère et ne lui pardonnons jamais d'avoir paré des couleurs de la Révolution son inertie souriante... C'est André Breton qui parle (1). Mais voici Aragon, qui stigmatise « le littérateur que saluent à la fois aujourd'hui le tapir Maurras et Moscou la gâteuse » en ces termes : *Tout le médiocre de l'homme, le limité, le peureux, le conciliateur à tout prix, la spéculation à la manque, la complaisance dans la défaite, le genre satisfait, prudhomme, niais, roseau pensant, se retrouvent, les mains frottées, dans ce Bergeret dont on me fera vainement valoir la douceur* (2)... Et Philippe Soupault, plus insidieusement, fait remarquer dans sa contribution au même pamphlet *la pauvreté des éloges décernés à feu France,* ces *tristes couronnes en simili-celluloïd* qui presque toutes portent inscrite le même mot, celui de Barrès : *C'était un mainteneur.* Avec ces verdicts joyeusement nécrophages, les surréalistes semblent avoir été en avance sur l'opinion future de la critique, sans doute retenue sur le moment par les préjugés autant que les égards dûs aux morts de fraîche date. Quelque douze ans plus tard, l'équitable Thibaudet écrira, dans son *Histoire de la Littérature* (publiée en 1936, peu après sa mort) après avoir rappelé que France appartenait en réalité à « la génération des Épigones parnassiens » (nous rappellerons à notre tour qu'il fit exclure *Le Faune* de Mallarmé du troisième recueil du

(1) *Refus d'inhumer,* extrait du pamphlet surréaliste *Un Cadavre,* publié à l'occasion de la mort de France. Cité dans les *Documents surréalistes,* recueillis par Maurice Nadeau (Éditions du Seuil), p. 13.

(2) *Avez-vous déjà giflé un mort? (Ibid.)*

Parnasse Contemporain, disant : « On se moquerait de nous ») que : *Il ne semble même pas que le moment soit venu où un retour à France pourrait exciter les imaginations et rendre des services...* Les iconoclastes n'avaient pas été mauvais prophètes, ni sans doute fait besogne inutile. Il est vrai qu'il s'agissait de détruire quelqu'un qu'ils tenaient pour mort depuis longtemps.

Leurs autres entreprises de démolition ont été moins heureuses, ou moins efficaces, de la *Lettre à Paul Claudel* (où les seuls griefs réels retenus contre le poète sont d'être diplomate, catholique, et de s'être entremis pendant la guerre pour une fourniture à la France de viande de porc) jusqu'aux excommunications dont furent successivement frappés outre Barbusse, écrivain jugé par eux sinon réactionnaire du moins retardataire (1) puis « contre-réactionnaire (2) » ou Romain Rolland « apologiste de Gandhi (3) » divers membres, proclamés dissidents, du groupe. Le surréalisme démarre comme une application de cette « théorie de la fête » que Caillois ou Georges Bataille devaient par la suite édifier à partir d'observations anthropologiques ; il aurait pu être une vaste destruction concertée de ces « biens d'inventaire » en lesquels la bourgeoisie de l'époque, par ses habitudes exclusivement consommatrices et thésauriseuses, est en train de transformer les œuvres littéraires les plus subversives. Ses violences auraient dû constituer un gaspillage sacré de ces valeurs obtenues par héritage, dont profite une classe qui non seulement ne les a pas créées (elle en serait bien incapable) mais qui n'en fait rien, argent mal acquis qu'on ne sait même plus dépenser, billets de banque qui moisissent oisivement dans quelque lessiveuse mais auxquels désormais personne n'aura le droit de toucher, ni par la consommation ni par la critique.

Mais pour accomplir cette tâche, dont elle n'aperçoit pas

(1) André BRETON, *Légitime Défense* (in *Documents surréalistes*, p. 61).
(2) *Documents surréalistes*, p. 36.
(3) *Ibid.*, pp. 237-238.

assez clairement l'ampleur, la « révolution surréaliste » manque d'envergure et de système. Si elle se perd visiblement dans les sables à mesure que le temps passe, ce n'est pas seulement qu'elle s'épuise en querelles de personnes : ses démarches principales se font presque toujours par impulsion et humeur (d'où le caractère fragmentaire de ses réalisations) et même ainsi elles restent exclusivement destructrices. Dès qu'on essaie de construire, d'établir un programme positif, si général et si abstrait qu'il soit, les incompatibilités apparaissent entre les membres du groupe. Même les deux mots de « surréalisme » et de « révolution » font si mauvais ménage ensemble qu'on n'arrive pas à s'entendre même sur ce qu'il convient de détruire : « Les membres soussignés de la *Révolution surréaliste* réunis le 2 avril 1925, dans le but de déterminer lequel des deux principes surréaliste ou révolutionnaire était le plus susceptible de diriger leur action, sans arriver à une entente sur le sujet, se sont mis d'accord sur les points suivants : 1° Qu'avant toute préoccupation surréaliste ou révolutionnaire, ce qui domine dans leur esprit est un certain état de fureur ; 2° Ils pensent que c'est sur le chemin de cette fureur qu'ils sont le plus susceptibles d'atteindre ce qu'on pourrait appeler l'illumination surréaliste (1)... » On voit d'après cette déclaration que même la « fureur » des surréalistes n'arrive pas à se choisir un objet précis à détruire, et que de plus la destruction n'est pas prise comme une fin en soi, mais comme un moyen (d'efficacité d'ailleurs douteuse) d'atteindre une sorte de prise immédiate sur l'Absolu (« l'illumination ») que chacun conçoit comme il veut. Sartre a bien marqué tout ce qu'il y a d'aspiration *quiétiste* derrière les revendications des surréalistes, leur goût de la violence masque la volonté de réaliser quelque chose seulement dans l'instant. Ils ont la paresse de durer (2). Breton et ses amis refusent le temps ordinaire des entreprises humaines, celui

(1) *Documents surréalistes*, p. 43.
(2) *Situations*, II, p. 221.

de la patience et du projet : il leur paraît bourgeois. Mais en le refusant, c'est eux qui prolongent et portent à la suprême puissance l'inertie spirituelle, la passivité consommatrice de la classe dont ils sont d'ailleurs presque tous issus. *Ce que veulent dilapider ces fils de famille, ce n'est pas le patrimoine familial : c'est le monde. Ils sont revenus au parasitisme comme à un moindre mal, abandonnant tous, d'un commun accord, études et métiers, mais il ne leur a jamais suffi d'être les parasites de la bourgeoisie : ils ont ambitionné d'être ceux de l'espèce humaine* (1).

Qu'ils aient été matériellement et socialement des parasites importerait peu, du point de vue qui nous occupe. Mais le parasitisme spirituel est plus grave. Je ne mets pas ici en cause la valeur constructrice de leurs créations (il est hors de doute qu'ils auront noirci beaucoup de papier et barbouillé de nombreuses toiles), mais bien l'efficace de leur critique. Parce qu'elle ne constituait pas une rupture vraie avec les habitudes paresseuses, digestives de cette bourgeoisie, contre laquelle elle s'insurge théoriquement, elle n'a pas vraiment préparé l'avenir, aidé efficacement le futur à naître, fût-ce par la destruction.

Aussi, à peine croit-elle avoir triomphé que c'est pour substituer un nouveau conformisme à l'ancien...

Et je ne parle pas seulement de la « papelagie » de Breton, et de la tendance continue du mouvement à se constituer en une Église sans dogmes ni communion de fidèles autre que sentimentale et négative. Il est significatif que dès que la moindre décision positive doit être prise, les divergences de tendance apparaissent, l'ostracisme fonctionne à plein. Ceci pourrait être dû simplement à l'action politique et à ses conditions. Mais il en est de même sur le plan littéraire. Soupault, récemment exclu du groupe, ayant réédité *Les Chants de Maldoror*, se voit excommunié : visiblement Lautréamont fait partie d'un « patrimoine » bien à eux que reven-

(1) SARTRE, *Situation*, II, p. 219.

diquent les surréalistes orthodoxes et dont nul autre qu'eux ne peut faire bon usage (1). La vogue grandissante de Rimbaud qu'ils ont tant contribué à imposer leur paraît le contraire d'un triomphe : c'est qu'ils ont échoué, non seulement à « changer la vie » comme eût dit Jean Arthur, mais même à modifier les habitudes d'esprit de leurs contemporains. On admire Rimbaud pour se dispenser de lire Petrus Borel ou Nerval. *Car ils ont si bien arrangé les choses,* éclate Aragon, *que la vie de Rimbaud de nos jours est prise à témoin contre la poésie même... Enfin, plus n'est besoin de lire tous ces vers. L'ignorance est de mise...* Et il conclut en protestant que *Rimbaud n'est pas une machine à décerveler les poètes* (2). Mais à qui la faute, si la « crétinisation » de l'humanité a été encore aggravée par les poètes et les penseurs « lancés » par les surréalistes? Et ce n'est pas sans une amère jouissance que l'auteur du *Libertinage* constate, quelques pages plus loin : *C'est l'heure du sophisme triomphant. Le préfacier de Rimbaud ambassadeur à Washington, Baudelaire déguisé en thomiste, Hugo conduit par Daudet à la Fourrière, un certain Chassé vous met Jarry dans sa poche, Darwin condamné en Amérique, Freud traîné dans la boue en France, Paul Valéry académicien, allons ça ne va pas mal* (3).

L'année précédente, un autre membre du groupe (exclu il est vrai depuis novembre 1926, mais toutes ces exclusions réciproques, suivies de réconciliations, renforcées de certificats, etc... ne font penser à rien plus, chaque fois du moins que la politique n'est pas en jeu, qu'à des querelles de pensionnaires, fastidieuses parce que puériles) avait tiré la leçon — une leçon positive cette fois, et sans délectation masochiste devant l'échec, en réservant au contraire l'avenir et en affirmant la foi en une éventuelle construction : *Que reste-t-il de l'aventure surréaliste? Peu de choses si ce n'est*

(1) *Documents surréalistes*,pp.75etsuiv.
(2) *Traité du Style* (Gallimard,19)8 ,pp.59-63.
(3) *Ibid.*, p. 79.

un grand espoir déçu, mais dans le domaine de la littérature elle-même peut-être ont-ils en effet apporté quelque chose. Cette colère, ce dégoût brûlant versé sur la chose écrite constitue une attitude féconde et qui servira peut-être un jour, plus tard. La littérature s'en trouve purifiée, rapprochée de la vérité essentielle du cerveau. Mais c'est tout. Des conquêtes positives, en marge de la littérature, des images, il n'y en a pas, et c'était pourtant le seul fait qui importe (1).

Ces conquêtes d'images neuves, extra-littéraires, ou presque, il n'y en a guère eu qu'en poésie, et souvent des années plus tard. Encore demeurent-elles toujours contestables, sujettes à caution. J'ai cru pendant longtemps (avant de l'avoir lu, bien sûr) que *Le Géranium ovipare* de Georges-Armand Fourest était un recueil de poèmes surréalistes. Souvent l'ostentation même avec laquelle se sont opérées les « annexions » surréalistes, ces occupations de territoires encore inconnus, en a masqué la vraie nouveauté et le sérieux profond. Sur le plan qui nous occupe, celui du roman, l'influence des surréalistes a été nulle pendant la période envisagée sans doute parce que ce genre était, de tous, celui qu'ils méprisaient le plus, comme spécialisé dans la reproduction de ce que Breton appelle « les moments nuls de la vie ». (Il faut reconnaître qu'Aragon, et même Queneau, ont largement par la suite payé la dette du groupe à l'égard des susdits « moments nuls », les décrivant en d'abondantes pages.) Les réussites surréalistes les plus éclatantes sur le plan de la prose, *Le Libertinage, Le Paysan de Paris, Nadja, L'Immaculée Conception*, peuvent difficilement être tenues pour des romans, même par leurs admirateurs les plus passionnés (dont je suis). Sans doute parce que le roman apparaît à l'époque comme le genre le plus bourgeois, le plus embourgeoisé, nos hommes le dédaignent : indigne de leur mépris, il ne peut leur servir de terrain de jeu ou d'exercice, ou

(1) Antonin ARTAUD, *A la Grande Nuit ou le Bluff Surréaliste* (juin 1927), in NADEAU, *Documents surréalistes*, p. 116.

procéder à d'inédits accouplements d'objets. (C'est au boursier Giraudoux, provincial et cosmopolite, qu'il sera réservé d'en faire discrètement un champ de manœuvres poétiques dont certaines paraissent, rétrospectivement, comme de forme et d'inspiration assez voisines des recherches que poursuivaient à grand fracas Éluard, Aragon, Breton.) Tel est le prix dont ils payèrent cette frivolité généralisée, si « parisienne », qui perce avec tant d'évidence dans leurs querelles de petites filles.

Le trait qui frappe le plus chez eux, rétrospectivement, c'est leur *irresponsabilité*, une irresponsabilité délibérée, savamment maintenue par les plus rigoureux d'entre eux contre toutes les tentations de s'engager. Qu'ils se soient dégagés de toute solidarité envers leur classe eût été naturel, encore qu'un geste aussi vaste fût voué d'avance à demeurer théorique. Mais ils se sont voulus irresponsables non seulement à l'égard de la bourgeoisie ou de la France, mais envers le passé (qui les avait formés, qui les nourrissait encore, fût-il par eux réduit à Rimbaud, Nietzsche ou Jarry), envers toutes les valeurs quelles qu'elles soient (un examen critique les eût ennuyés, mais ils vivaient pourtant, bien ou mal, et si le mot de « morale » était pour eux souillé par la pensée de ce qu'on leur avait enseigné sous ce nom, encore eût-il fallu essayer de le purifier) et finalement envers la littérature qui était pourtant l'axe de leur existence, vocation ou métier, comme l'événement l'a montré pour la plupart d'entre eux. Une adolescence indûment prolongée, jusqu'au bout butée dans un refus d'enfant boudeur qui ne daigne examiner ni raisonner, une vaste protestation à laquelle on garde exprès son caractère éperdument symbolique, pour ne pas dire « platonique » au plus strict sens du mot, voilà l'image qu'ils ont laissée d'eux-mêmes.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la violence de leurs interprétations, faute d'un point d'application précis, est restée stérile. Leur vitriol, versé au hasard des humeurs et de l'inspiration du moment, ne corrode ni assez à fond, ni ce qu'il

eût fallu brûler. Artaud, lui, lorsqu'il écrira *Le Théâtre et son Double*, usera du poison surréaliste pour détruire le théâtre tel qu'il se joue, afin de lui redonner ensuite son véritable sens et dans l'espoir de susciter par la suite des créateurs capables de réaliser ce qu'il a conçu. Le discrédit jeté un peu à l'étourdie par les surréalistes sur la littérature, ou l'œuvre écrite, prend chez lui (et chez lui seul) une signification constructive : celle de l'irrespect à l'égard des chefs-d'œuvre traditionnels dont la forme séculaire apparaît désormais inadaptée au public contemporain, et rêve d'un spectacle où ne domineraient plus les éléments de langage. Au lieu que chez ceux qui sont demeurés à la fois orthodoxes et écrivains, cette remise en question des principes servira seulement à les paralyser, à faire que la grande voie de la littérature, jusque vers 1932, passe en dehors du mouvement surréaliste (cependant que Proust ou Giraudoux sauront eux, « noyauter » le roman et le transformer de l'intérieur après se l'être annexé). Si bien que c'est seulement à partir du moment où certains d'entre eux auront démissionné des ambitions initiales (comme Aragon lorsqu'il choisit définitivement le communisme contre ses anciens amis) qu'ils pourront rentrer assez au sein de la culture bourgeoise pour écrire ces romans séduisants, mais *middlehous* s'il en fut, destinés s'il en fut au grand public que sont *Aurélien* ou *Les Voyageurs de l'Impériale*.

(Au lendemain des Saturnales, les esclaves un instant rois redeviennent esclaves, les poètes, bouffons, et les maîtres, Trimalcion.)

CLAUDE-EDMONDE MAGNY.

HUGO ET SON FOYER

(Documents inédits.)

La vie intime de Victor Hugo est connue surtout par les désordres qui la peuplèrent. Cet homme, pourtant, était aussi, était d'abord, l'homme de son foyer. Si le « grand-père », en lui, est illustre, le père est trop ignoré. Regarder vivre ce père-de-famille-nombreuse, cet écrivain pauvre et parti de rien, et qui n'avait, strictement, que sa plume pour assurer l'existence des siens (à vingt-huit ans, ses ressources sont très minces encore, et il y a quatre enfants sous son toit), c'est une chose qui en vaut la peine.

Je me propose de laisser ici la parole avant tout aux documents. La plupart des lettres qui vont suivre m'ont été communiquées par les héritiers même du grand poète, et je tiens à leur exprimer publiquement ma reconnaissance pour cette faveur exceptionnelle.

Nous bornerons notre étude d'aujourd'hui à ce qui concerne Victor Hugo et sa femme. Les lettres aux enfants feront l'objet d'une publication ultérieure.



Le premier de ces documents inédits remonte à 1820. Victor Hugo et Adèle Foucher ne sont encore que des fiancés ; ils le sont en secret, depuis avril 1819 et bien des obstacles surgiront devant eux avant ce mariage qui n'aura lieu que deux ans plus tard, le 12 octobre 1822. Ils s'écrivent en cachette,

et le billet que voici, un peu enfantin, d'une Adèle de dix-sept ans, est assez révélateur tout de même de son tempérament plein de susceptibilités et de violence ; ces lignes nous renseignent aussi sur un côté de Victor Hugo qui ne s'effacera jamais : un vif souci de prudence, une sagesse précautionneuse, combattue par ses emportements.

[20 mars 1820.]

Samedi, je t'avais écrit une lettre, et je sais pourquoi je l'ai brûlée. Sans doute celle-ci n'aura pas le même sort. J'avais voulu te demander quelque chose, mais aujourd'hui une autre raison me détermine à t'écrire.

Je voudrais savoir qu'est-ce qui peut m'attirer des reproches si peu fondés et si peu mérités que ceux que tu m'adresses continuellement. Je n'ai d'autre chose à me reprocher que de t'aimer et que de manquer de confiance dans une mère si bonne ; et quand je viens d'avoir mille chagrins, quand je désire vivement de te voir, ce n'est, hélas, maintenant que pour n'essuyer de ta part qu'une suite continuelle d'humiliations et, j'ose dire, un manque entier d'estime. De pareils sentiments me déchirent. Toi, Victor, pour qui je vis, toi à qui je pense à chaque moment, à qui j'ai tout sacrifié ! Me faudra-t-il donc renoncer à une estime sans laquelle je ne saurais vivre?

Sans doute ma conduite te paraît inconvenante, sans doute tu te dis : elle pourrait m'aimer sans me le faire voir, sans sacrifier toutes convenances ; telles sont les réflexions qui te viennent à l'esprit. Mais, cher Victor, crois que je suis plus à plaindre qu'à blâmer et que mes intentions sont pures.

Plus je t'écris, plus je m'attire un nouveau droit à ton improbation. C'est sans doute par combinaison que tu n'as aucune confiance en moi. Il est vrai que je n'en suis pas digne. Quels sont tes sentiments à mon égard? Je tremble de l'apprendre.

Adieu. Le temps me manque. Pardonne le désordre de cette lettre. Peut-être est-ce la dernière que je t'écris. Abandonnée de tout le monde, j'ose croire que tu accorderas quelque sentiment d'estime, ou au moins de bienveillance à la triste Adèle. Je ne sais si je dois brûler cette lettre. Je suis tentée de la jeter au feu. Mais tu verras quelles sont les réflexions des trois quarts ou pour mieux dire de ma vie entière.

La réponse de Victor Hugo à cette lettre, on la trouvera dans les *Lettres à la fiancée;* Victor répondit le jour même, 20 mars 1820 (cf. *Correspondance*, t. I, 1947, p. 20).



Plus de dix ans ont passé. Nous sommes dans ces années tumultueuses, et, sur beaucoup de points, encore obscures, où Victor Hugo et sa femme traversent des orages. Quelques certitudes seulement : Adèle est souffrante ; la naissance de sa seconde fille, en juillet 1830 (son cinquième enfant en huit ans de mariage) l'a épuisée au point qu'elle écarte désormais avec force toute idée de maternité nouvelle ; par surcroît, Sainte-Beuve est entré dans sa vie ; elle l'aime, et le lui a dit (1831) ; ils se rencontrent en secret ; troubles amours à-demi charnelles et qui suivent lentement le chemin dont le terme est inévitable.

Le 17 juillet 1831, Adèle est à Paris. Son mari est à Bièvres, aux Roches, chez ses amis Bertin ; une lettre de ce jour, qu'il écrit à sa femme, a été publiée pour la première fois en 1947, dans le tome I de la *Correspondance* (Imprimerie Nationale) : « Je voudrais — lui dit-il — que tu puisses te figurer à quel point je t'aime... C'est plus fort peut-être encore qu'il y a dix ans... Ce lit où tu pourrais être (quoique tu ne veuilles plus, méchante !), cette chambre où je pourrais voir tes robes, tes bas, tes chiffons traîner sur les fauteuils, cette table où je t'écris et où tu viendrais me déranger par un baiser, tout cela m'est douloureux et poignant. Je n'ai pas dormi de la nuit ; je pensais à toi comme à dix-huit ans ; je rêvais de toi comme si je n'avais pas couché avec toi. » Le lendemain, Adèle, qui n'a pas encore reçu ces lignes, lui envoie ce billet :

Monsieur Victor Hugo
chez Monsieur Bertin aîné,
à Bièvres, aux Roches.

[Cachet de la poste : 18 juillet 1831.]

Mon ami,

Il est une heure et demie, et maintenant je ne recevrai plus une lettre de toi qui me dira d'aller à Bièvres. Je pense même te

revoir ce soir, car, sans cela, tu m'aurais en tout cas écrit un petit mot d'amitié et de souvenir hier soir avant de te coucher...

J'ai envoyé hier, car il faisait beau, mes petits enfants se promener avec leur bonne, voir les marionnettes. Je les ai fait dîner avec moi pour les récompenser *(sic)* du chagrin de ne pas te voir.

J'ai beaucoup souffert des reins hier soir et surtout cette nuit. Je n'ai presque pas mangé ce matin, et, aussitôt après mon déjeuner, je me suis habillée et mise à t'écrire...

Tout ici est triste, mais je t'attends ce soir, ou, sans cela, une longue lettre. Il fait mauvais temps aujourd'hui, et, quand je vois la pluie, cela m'attriste pour toi car votre partie sera un peu manquée, et tu sors si rarement, tu te distrais si peu qu'il faudrait que tout fût complet pour ton plaisir.

Adieu, cher ami ; à ce soir, n'est-ce pas?

Ton amie.

A. HUGO.

Les deux lettres suivantes sont de Victor à sa femme ; l'une est datée seulement : « Ce mardi, 9 heures du soir ; » sur le timbre de la poste on déchiffre : « 3 juillet ; » si le timbre a été apposé le même soir, la lettre serait donc du mardi 3 juillet 1832 ; s'il est du lendemain, la lettre serait du mardi 2 juillet 1833. Quant à l'autre message, son contenu permet de conclure qu'il est de l'été 1832.

Madame Victor Hugo
6, place Royale, Paris.

[Timbre de la poste : 3 juillet.]

Ce mardi, 9 heures du soir.

Je rentre ce soir, chère amie. Édouard (1) va demain à Paris et se chargera de me ramener. Je déjeunerai aux Roches. Ne m'attends donc pas dans la journée. Je présume que tu ne seras pas inquiète. J'aurais pu ne pas t'écrire ce soir, mais je pense qu'une petite lettre te fera plaisir.

J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée aujourd'hui. J'espère cependant aussi que je t'ai un peu manqué. Je ne voudrais pas pour toi que tu eusses été trop triste. Je ne voudrais pas pour moi que tu eusses été trop gaie. Tu comprends cela, n'est-ce pas, ma chère bien-aimée?

(1) Édouard Bertin.

Va, tu es bien toujours mon Adèle bien-aimée. C'est surtout quand tu es absente que je sens à quel point je t'aime. Adieu, mon pauvre ange. A demain. Je vais tâcher de faire en sorte que tu reçoives cette lettre ce soir. Je t'embrasse du fond du cœur Embrasse Toto (1) et tous les enfants.

V.

Madame Victor Hugo
chez Monsieur Bertin l'aîné,
aux Roches, près Bièvre.

[Été 1832.]

Je rentre, chère amie, et je t'écris comme je te l'ai promis. La maison me paraît bien vide, va, quand tu n'y es pas ! Tu ne sais pas, mon Adèle, à quel point tu fais partie de mon existence. Tu ne le sais pas assez, vois-tu ; tu doutes souvent de moi et tu as bien tort. Je suis capable de tout, excepté de cesser de t'aimer. Comment ne t'aimerais-je pas, mon pauvre ange, toi qui es si bonne, si douce, si excellente pour moi, si gracieuse et si belle ! Tu sais que je pense sans cesse à toi depuis que j'ai l'âge de penser à quelque chose. Tu sais combien est profonde l'union intime de nos âmes depuis dix ans, depuis treize ans même ! Ne doute jamais de moi, je t'en supplie, Je te le répète : je ne me crois pas meilleur que d'autres, je puis faillir ou errer, mais je t'aime et je t'aimerai toujours. Sois sûre de cela, Adèle. Je te le dis pour que tu le croies ; je te le dis dans la sincérité de mon cœur.

J'espère que tu es un peu reposée déjà de ton petit voyage et que tu es ravie, comme toujours, des excellents hôtes des Roches. Dis-leur bien que je leur serai toujours dévoué ; dis-le à tous et à chacun.

Dimanche, j'arriverai pour déjeuner. Il est probable que je viendrai par Versailles pour varier le chemin.

Tout le monde va bien ici. Ton frère et Nanteuil sont venus dîner avec nous. C'est Nanteuil qui se charge de remettre cette lettre rue de Seine.

Adieu, mon Adèle bien-aimée.

A dimanche. Songe bien que tu es ma vie et ma joie. Embrasse notre poupée (2) pour moi.

Mille baisers. Je t'aime.

Ton VICTOR.

Hugo est devenu, en février 1833, l'amant de Juliette Drouet L'a-t-il avoué à sa femme? Oui, je pense. Il est probable

(1) François-Victor, né en 1828, et dont la santé était frêle.
(2) Léopoldine.

qu'elle l'a questionné, et qu'il lui a dit la vérité, et qu'Adèle, qui refuse depuis deux ans ses étreintes, ne s'est pas montrée sévère sur ce qu'il a dû lui présenter comme un simple entraînement charnel ; elle tolérera, elle fermera les yeux. Le 25 juillet 1833, Hugo écrit à Pavie : « J'ai auprès de moi un ange qui me pardonne et qui m'aime ; » et, le 9 juillet, le père d'Adèle, Pierre Foucher, avait confié à Mme Asseline : « Je suis bien aise qu'Adèle soit tranquille et ne démente pas sa conduite. » C'était le temps où Adèle utilisait la complaisance de Martine (la tante de son mari, la veuve du major Hugo) pour faire passer à Sainte-Beuve des lettres secrètes, — où elle retirait, poste restante, les lettres que Sainte-Beuve lui adressait au nom de « Mme Simon », — où ils se retrouvaient dans les bois, « au coteau de Chevreuse », pour des « heures d'amour matinal et vermeil ». Ainsi, avant d'abriter, en 1834, les rendez-vous cachés de Victor Hugo et de Juliette Drouet, les bois de Bièvres ont vu, en 1833, les rencontres ardentes et furtives d'Adèle Hugo et de Sainte-Beuve.

A Guttinguer, qui sait tout, Sainte-Beuve ne cache pas qu'il voit toujours, cordialement, Hugo, et Guttinguer de se scandaliser un peu : « Vous dînez avec Victor ! » (12 septembre 1833). Dans ce réseau de tromperies, lui seul, Hugo, ne ment pas. Sa femme affecte la résignation, l'indulgence attendrie, l'unique souci de son foyer. Sainte-Beuve joue l'amitié, la réserve pudique, l'effacement. A celle qui écrit à Sainte-Beuve : « Je t'aime plus que tout au monde, plus même que mes enfants (1), » à celle dont Sainte-Beuve va dire à J.-J. Ampère, le 8 octobre 1834 (citant à dessein, avec un mauvais sourire, des vers d'*Hernani*), qu'il retrouvera, dans huit jours, le « collier » de ses bras d'amoureuse, Hugo s'apprête à dédier les beaux vers solennels de *Date Lilia* (16 septembre 1834) et la pièce XXXV des *Chants de Crépuscule* (17 octobre 1834) ;

(1) Le moment n'est peut-être plus très éloigné où seront mises au jour les 334 lettres d'amour de Mme Hugo à Sainte-Beuve, lettres incinérées le 29 octobre 1885, mais après copies discrètes et soigneuses.

« bénissez-la, » dit-il, cette « femme au front pur », « si parfaite et si belle, » « que suivent quatre enfants, » « ange » et « vivant symbole » de « suprême vertu ». Ou bien faudrait-il croire qu'il accorde à la délaissée, tout bas, cette liberté d'aimer ailleurs qu'elle-même lui concède, et qu'il s'emploie, pour le public, à donner le change, faisant de sa femme, comme il convient, l'Insoupçonnable? Hypothèse impossible. L'insoupçonnable est l'insoupçonnée. « Ève qu'aucun fruit ne tente... Ame sans tache... », lorsqu'il écrit ces choses pour celle qui le trompe et dont il n'imagine même pas qu'elle le puisse trahir, Hugo est passionnément sincère. De toute sa confiance, de toute sa candeur (Sainte-Beuve, d'ailleurs, le tient, somme toute, pour un naïf), dans cette longue aventure qui s'étend sur dix années et plus, Hugo n'aura été qu'une dupe éblouie.

Madame Victor Hugo,
6, place Royale, Paris.

19 août 1834.
5 heures et quart du soir. Orléans.

Pas de lettre de toi encore ici! Je suis bien triste de tous ces contre-temps qui me privent de tes nouvelles. Il faut absolument que je sache comment vous allez tous.

Tu recevras cette lettre demain vers midi. Réponds-moi sur-le-champ un mot à Melun, poste restante, que tu feras mettre à la poste tout de suite.

J'ai vu d'admirables choses à Amboise, à Tours, à Blois... Dans bien peu de jours, je te reverrai.

A bientôt, mon ange; à bientôt, mon Adèle.

V.

D'un bref billet d'Adèle à son mari *(Monsieur le baron Hugo, poste restante à Versailles, mercredi 27 août* 1834*)* retenons la dernière ligne : *Adieu, je t'aime bien. Ton amie. Adèle.*

En juillet 1835, Mme Hugo se rend, avec son père et sa fille aînée, Léopoldine, aux noces de leur ami Pavie, à Angers. De cette ville, le 26 juillet, elle écrit à Victor : *Notre voyage a été heureux, sauf une poussière horrible. En voyant la Loire, je*

me disais qu'il y a dix ans, je la voyais avec toi. Quand voyagerons-nous ensemble? Mais que tu voyages ou non sans moi, mon bien cher ami, je suis toujours près de toi en pensée. Écris-moi vite. Ta vieille et bien tendre amie, Adèle Hugo.

Sainte-Beuve est de la fête, et il faut bien qu'Adèle en fasse part à son mari. Elle simule la surprise et ajoute en souriant les paroles les plus rassurantes : *Angers,* 5 *août* 1835... *En arrivant à Angers, le soir, à* 9 *heures, M. Pavie est venu m'avertir que Sainte-Beuve, que l'on avait invité à cette noce avec instance, et sur lequel on n'osait compter, venait d'arriver. La maison se trouvant encombrée, il est descendu à l'auberge, et il est venu le lendemain déjeuner chez M. Pavie avec les amis de la noce. Nous avons été étonnés de nous voir. Mon père en a été content.* Sainte-Beuve, qui avait affaire, paraît-il, à Nantes, a voyagé avec elle, par le bateau ; *Papa a été le plus fidèle garde-du-corps que l'on puisse voir et ne m'a point quittée une minute.* Adèle ajoutera même que Sainte-Beuve s'est montré, pour elle et sa fille, plein de civilités et de prévenances : *Quand tu seras à Paris, je te prierai, mon ami, de lui écrire quelques lignes de remerciements.* Sainte-Beuve, quant à lui, est revenu enivré de ces quelques jours passés avec sa maîtresse ; il a crié son bonheur à Guttinguer qui, mêlant, à son habitude, l'indulgence aux rappels à l'ordre, lui écrit, le 15 septembre : « Ah ! buvez cette coupe, mais pensez à Dieu en la buvant, et demandez grâce... » Hugo, cependant, était en voyage avec Juliette, au mois d'août 1835 ; il rejoignait les siens le 21 août ; le 19, Adèle lui avait écrit tendrement, le remerciant de ses longues lettres, et terminant ainsi sa missive : *Reviens! Reviens! Ce sera bien mieux que tout. Ton amie, Adèle.*

La fin de cette année 1835 apporte un commencement de froideur entre Sainte-Beuve et Mme Hugo ; les années 1836, 1837 verront s'éteindre le feu sombre. Sainte-Beuve, que certains empêchements gênent beaucoup, a tenté de ramener quelque peu leurs amours à une chasteté plus commode, et Adèle en a été profondément blessée. Moins éprise, désormais, elle s'inquiète davantage de la place occupée par Juliette

dans les pensées de son mari. Le 31 janvier 1836 a paru le cruel article de Nisard : *M. Victor Hugo en* 1836; en février, Hugo a échoué dans sa première candidature académique et s'est vu préférer Dupaty. On n'est toujours pas riche, chez les Hugo, et Adèle trouve maintenant que son mari ne se soucie pas assez d'accroître les ressources de la maison. Dieu sait pourtant s'il a travaillé, depuis quatorze ans ! Et, depuis 1830 seulement, il a publié *Notre-Dame de Paris*, les *Feuilles d'Automne, Claude Gueux*, l'étude sur *Mirabeau, Littérature et Philosophie mêlées*, les *Chants du crépuscule*, et il a fait jouer *Hernani, Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo;* il se prépare à faire représenter *La Esmeralda.*

Au début de mai, il a installé les siens, pour toute la belle saison, à Fourqueux, près Saint-Germain-en-Laye.

Madame la baronne Victor Hugo
Maison de Mme Marette
à Fourqueux,
près Saint-Germain-en-Laye.

Vendredi 6 mai [1836].

Je ferai mon possible pour t'envoyer Charles demain si M. Morin ne fait pas trop d'objections. Du reste, le pauvre gros loup va très bien. J'ai été l'autre jour le chercher moi-même à son école...

Je travaille. Je commencerai samedi à assister aux répétitions de l'opéra. Mais je suis triste. Si tu savais comme tu me manques, ma pauvre amie !

Serre pour moi la main à ton bon père. Embrasse mes chers petits.

A bientôt, mon Adèle, à *très* tôt.

VICTOR.

De Mme Hugo à son mari, 10 septembre 1836, après de longs détails ménagers :

... Tu devrais, au lieu d'avoir l'air de m'en vouloir pour la dépense, dire que je fais ce que je peux, et voir que je sacrifie pour ma maison et mes enfants ce calme qui est maintenant le

seul bonheur de ma vie. Je voudrais bien, mon ami, te voir travailler. Je t'assure que je fais, de mon côté, mon devoir pour mes enfants et que je me sacrifie beaucoup. Fais un peu quelque chose de ton côté, je t'en prie.

Je ne te parle pas souvent de cela, mais je suis triste parce qu'il me semble que tu fais maintenant peu pour ta famille. Enfin, je ne t'en aime pas moins. Adieu. Viens quand tu voudras...

Je t'aime et je t'embrasse.

ADÈLE.

Le vendredi 23 septembre, elle le prie, en quelques lignes, de « venir sans faute, dimanche, dîner » ; elle aura à sa table tous les curés des environs (la première communion de Léopoldine a eu lieu à Fourqueux le 8 septembre) et l'on a acheté, dit-elle, pour une petite fête nocturne, « cent douzaines de pétards ». A la fin : « Je t'embrasse. Je t'aime — *quand même* (1). Adèle HUGO. »

Madame Victor Hugo
à Fourqueux,
près Saint-Germain-en-Laye.

30 septembre 1836.

Chère amie,

Je pars avec l'abbé C... pour Fontenay-aux-Bois dont on démolit l'abbaye en ce moment. Il n'y a pas un instant à perdre pour la voir, me dit ce brave curé. Je ne serai guère que vingt-quatre heures absent. A mon retour, j'irai vous embrasser tous. En tout cas, je serai à Fourqueux lundi soir.

L'ouvrier est à la besogne, et j'espère que tu pourras bientôt retrouver ta bonne petite chambre près de moi.

Ton ami bien tendre.

VICTOR.

P.-S. — Aie bien soin de tenir couvertes les oreilles de Toto.

D'une lettre d'Adèle, 21 octobre 1836, qui énumère les achats d'hiver indispensables qu'elle a dû faire pour les enfants (une robe pour Didine, un costume pour Charles ;

(1) Souligné dans la lettre.

je n'ai rien acheté pour Dédé) : *J'ai fait pour le mieux. Nous tâcherons de vivre avec sobriété, cela est juste. Ce que l'on peut pour l'économie est un devoir... Ta femme dévouée. Adèle Hugo.*



En août 1837, Hugo est parti pour son voyage annuel. Cette année, il visite la Belgique. Le 14, sa femme lui envoie une lettre pleine d'affection : « ... *Adieu, mon Victor bien chéri. Écris-moi souvent et dis-moi où je puis te donner de mes nouvelles.* »

L'année suivante, il quitte Paris le 18 août. Adèle est à la campagne, avec les deux filles. Ce même 18 août, le père remet aux deux garçons, qui vont aller, dans la journée, rejoindre leur mère, ce petit billet qui porte la suscription : *Pour Maman.*

18 [août 1838] 7 heures du matin.

Je t'envoie un bonjour par les enfants, mon Adèle bien aimée. Je pars dans un instant. Je serai cet après-midi à Meaux, et de là je me dirigerai sur Châlons par la première voiture venue. Je ne compte rester à Meaux qu'une heure.

A bientôt. Dans dix jours je te reverrai. Je t'aime bien, mon Adèle. Embrasse pour moi Didine et Dédé. J'embrasse pour toi Charles et Toto. Aime-moi. Je t'aime.

Ton VICTOR.

P.-S. — Je t'envoie par Toto ce mot d'Anténor Joly sur Paul (1), qui me contrarie vivement. Je voudrais bien servir Paul. Je ferai ce que tu voudras.

En 1839, grand voyage de près de deux mois, au Rhin, en Suisse et dans le Midi. Victor Hugo a envoyé les siens à Villequier, chez leurs amis Vacquerie.

(1) Paul Foucher, frère d'Adèle.

Madame Victor Hugo
chez Monsieur Vacquerie
à Villequier,
par Caudebec.

Soissons, 31 août 1839.

Cette lettre-ci, mon Adèle, n'est que pour te donner de mes nouvelles. Je suis parti, mais, à proprement parler, mon voyage n'est pas encore commencé. Imagine-toi que je me suis avisé de tomber presque malade à Soissons. Heureusement, j'étais dans une excellente auberge, et trois jours de bains *(et cætera)* m'ont remis. Je vais maintenant prendre la malle-poste pour regagner le temps perdu. Cela m'a prouvé d'ailleurs qu'il était temps que je m'arrêtasse dans mon travail.

Tu m'as écrit une bien charmante lettre que j'ai reçue au moment où je quittais Paris et qui m'a été un excellent viatique. Tu me parles des bords de la Seine en femme digne de voir, et faite pour comprendre.

Remercie pour moi notre excellent Vacquerie et toute sa famille. Je vois qu'on vous comble, je me sens heureux et je suis content.

Je t'aime bien, mon Adèle. C'est dans les moments de séparation qu'on sent la force du lien qui nous attache, n'est-ce pas, chère amie? Je compte maintenant avec tristesse les semaines qui nous séparent encore et je sens que j'aurai bien de la joie lorsque je ne compterai plus que les jours.

Adieu, maman. Je vous baise sur votre jolie bouche. Soyez toujours bonne comme vous êtes belle, et aimez-moi.

V.

P.-S. — Écris moi ainsi : M. le vicomte Hugo (sans prénom) à Cologne, poste restante. Donne mon adresse exactement ainsi, en recommandant qu'on ne mette pas de prénom, si quelque ami veut m'écrire. Je voyage incognito et je crains comme la peste les sérénades d'auberge. Le vicomte Hugo est un personnage quelconque. Adieu encore et mille baisers.

1840. On a loué, pour l'été, à Saint-Prix, une maison avec un parc immense : La Terrasse. Victor Hugo se partage entre Paris et Saint-Prix. Un billet sans date adressé à *Madame la Vicomtesse Victor Hugo, La Terrasse, Saint-Prix, par Franconville,* contient ces lignes du « papa » : *J'ai vu tout à l'heure nos deux bons petits écoliers qui sortaient de leur dernière composition et avaient des visages de bon augure. Toto, pourtant,*

n'a que le second prix d'orthographe. J'espère qu'il se sera vengé sur le thème! A dimanche! En septembre et octobre, Hugo sera sur les bords du Rhin.

Carlsruhe, 25 octobre [1840].

Sous ce pli, chère amie, tu trouveras quatre pages de la continuation du journal et la fin de la lettre à Louis (1). C'est une espèce de travail assez complet sur le château de Heidelberg, pour lequel les documents et les manuscrits de la bibliothèque universitaire m'ont grandement servi.

Demain je serai à Heidelberg; après-demain à Mannheim et de là je tâcherai de repartir sur-le-champ pour Forbach. Compte toujours sur moi pour le 2.

J'ai oublié de te dire dans ma dernière lettre que je venais de visiter Schaffouse. En présence de la cataracte, qui est la plus admirable chose du monde, j'ai trouvé gravés dans le rocher ces trois noms : Schiller, Hugo, Byron. Je t'écris ce détail car je ne le mettrai pas dans mon journal...

J'espère, mon Adèle, que tu auras eu le soin de m'écrire à Forbach dans le cas où tu aurais quitté la campagne pour la Place Royale. Si je ne trouve pas à Forbach de lettre de toi me disant cela, j'irai directement à Saint-Prix en arrivant à Paris.

L'aubergiste de R... dans la Forêt Noire, m'a dit qu'on avait tiré sur Louis-Philippe mais qu'heureusement le coup avait manqué, comme toujours. Je remarque, chose bizarre, que toutes les fois que je m'absente de Paris il arrive des catastrophes autour de Louis-Philippe. Pendant mon voyage de 1835, Fieschi ; pendant mon voyage de 1836, Alibaud ; pendant mon absence de 1837, rien, c'était l'année de l'amnistie ; en 1838, j'étais à Troyes quand cette folle a jeté au roi une pierre qui a blessé la reine, et, en 1840, j'apprends cet autre événement dans la Forêt Noire. N'est-ce pas singulier? Mais je perds mon papier à des puérilités et il me reste à peine assez d'espace pour vous embrasser tous.

A bientôt, chère amie. Je pense que je t'écrirai encore une fois une petite lettre. En attendant, je t'embrasse tendrement, ainsi que mes chers petits bien-aimés. Serrement de main à ton père.

A bientôt.

V.

De 1842, un seul document, mais qui n'est pas sans valeur. Mme Hugo passe l'été à Villequier, chez les Vacquerie, avec

(1) Louis Boulanger.

ses enfants. Au début d'août, on est allé, en bande, faire une excursion à Jumièges, là-même où, sept ans plus tôt, en août 1835, Victor et Juliette avaient, eux aussi, fait une visite, laissant sur une pierre des ruines l'inscription de leurs prénoms jumelés.

6 août [1842].

Mon ami,

J'ai balancé si je devais t'écrire, tant j'ai été impressionnée tristement lorsque je suis allée à Jumièges. J'y ai vu deux noms inscrits qui m'ont remis en mémoire les années qui viennent de s'écouler. J'espère qu'il n'y a que moi, dans notre société, qui se soit aperçue de cela. J'ai du moins fait en sorte qu'il en fût ainsi.

Dieu me garde de t'attrister toi-même. J'ai trop souffert de toutes façons pour ne pas éviter de te rendre ce que j'ai éprouvé de chagrin. Mon ami, je n'ai pas été heureuse, je te le dis dans le plus profond de mon cœur. Pour me donner quelque joie, je la cherche dans la tienne, et je prie Dieu de t'accorder autant de bonheur que j'en ai peu ressenti depuis tant d'années.

Garde cette lettre. Si jamais il t'arrive de nouveau de me broyer le cœur, songe qu'en retour il n'a eu que dévouement pour toi.

Au milieu de tout ceci, je songe à toi. J'ai écrit à Villemain une lettre digne et qui, en tout point, a constamment tenu à la place où il doit être le nom qui l'a signé. Je t'envoie sa réponse... J'ai répondu un mot ; je lui ai dit que tu voyageais et que tu lui écrirais le plus tôt que tu pourrais. Fais-le.

Tu vois à quel point mes idées sont tournées vers tout ce qui te touche, et plus encore lorsque tu es absent.

Mes enfants sont très bien portant et heureux. Mon seul vœu sera toujours que tu le sois aussi.

Adèle HUGO.

Le 4 septembre 1843, Léopoldine, mariée depuis le 15 février, et qui attendait un enfant, se noie, avec son mari, dans la Seine devant Villequier. En 1845, Hugo, nommé pair de France en avril, connaît, en juillet, l'infortune d'un « flagrant délit » qui vaut à sa compagne, Léonie d'Aunet (Mme Biard) une incarcération. Mme Hugo intervint en personne pour étouffer le scandale. En octobre 1847, le poète traverse des angoisses : sa femme a la typhoïde ; le mal s'est déclaré le 9 octobre ; le 18, il note enfin, sur son carnet intime : « Aujourd'hui lundi, ma femme est hors de danger. » On quittera,

en juillet 1848, l'appartement de la Place Royale où l'on a vécu depuis octobre 1832 ; le quartier est dangereux (en plein « faubourg Antoine ») et Hugo, pendant les journées de juin, a tremblé pour les siens. Il ignorera qu'en mars 1849 sa femme — elle a maintenant quarante-six ans — a tenté de renouer avec Sainte-Beuve des liens dont ce dernier ne veut plus.



Le Coup d'État et ses conséquences vont resserrer l'intimité du foyer Hugo. Adèle approuve à plein cœur son mari et se montre pour lui une alliée vigilante. Il s'est réfugié à Bruxelles, avec un faux passeport, le 12 décembre 1851. Le 17, sa femme vient passer quelques heures avec lui ; il leur faut se concerter sur les mesures à prendre pour mettre leurs biens à l'abri, envisager une nouvelle résidence. A peine arrivé à Bruxelles, Hugo s'est mis au travail : il fera l'histoire du *Deux Décembre*. Adèle, le 17, lui a rapporté, oralement, un certain nombre de détails précieux, qu'il lui a demandé de mettre par écrit, ce qu'elle fait dès son retour à Paris ; c'est ainsi qu'elle lui fournit cette note :

Le vendredi 5, vers 11 heures du soir, Dumas me vient trouver. Il était accompagné d'un individu. Dumas me dit : Monsieur que voilà a quelque chose de fort important à vous dire. Le monsieur me dit : Madame, j'ai été camarade de collège avec un garçon qui est maintenant officier du 99ᵉ de ligne. Cet officier *sort de me dire :* Si vous connaissez qqun qui approche M. Victor Hugo, avertissez M. Victor Hugo qu'il se mette en garde, la troupe ayant reçu l'ordre de le tuer. Cet assassinat passerait pour un accident. Que M. Hugo ne sorte donc pas, surtout la nuit venue.

Je ne me rappelle pas au juste le numéro du régiment ; je te l'ai dit qd je suis allée à Bruxelles. Pour plus de certitude, demande à Dumas.

Le 25 décembre, Hugo écrit :

Chère amie,

J'ai vu ce matin M. de ... Toutes les ventes sont faites. Le produit total a été de 238. 894 francs et 95 centimes, réduits par les commissions des banquiers et agents de change à 237. 915 fr. 70.

J'ai fait acheter à Bruxelles des actions de la Banque Nationale de Belgique pour 137.000 francs. Je pense que j'aurai 168 actions. Cela rapporte un peu plus de 4 pour 100 et c'est plus solide que les fonds publics et presque aussi facile à négocier.

J'ai fait acheter en outre à Londres du 3 pour 100 anglais à 97. Je ne pourrai avoir mes titres que le 10 janvier. J'ai consacré à cet achat 100.000 francs. Comme cette somme est soumise à divers impôts, et notamment à l'income-tax, cela ne rapportera que 3.000 francs. Avec le revenu belge, je pense que cela pourra aller à 8.000 francs de rente ; avec les 1.000 francs de l'Institut, cela fera un chiffre fixe et solide de 9.000 francs de rentes. Nous travaillerons pour le reste.

Il n'y a pas, d'ailleurs, grand malheur dans tout cela. Nos rentes sont diminuées d'environ 3.000 francs, c'est vrai, mais nous sauvons le capital presque entier et puis on annonce que Fould veut faire la conversion, ce qui nous eût ramenés à 10.000 francs. Prenons donc cela vaillamment. Le courage ne me manquera pas pour reconstruire ce qui vient d'être en partie renversé.

Je suis encore à l'hôtel de la *Porte verte*. Versigny cherche un logis pour moi. En attendant, je vais m'installer dans ma halle de la Grand'Place. M. W... me prête un lit, c'est l'essentiel ; une table, un poêle et deux chaises, et j'aurai tout ce qu'il me faut. La vue est magnifique et le jour est très bon, deux conditions essentielles pour mon travail.

Je ne veux faire aucun établissement définitif et j'accepte toutes ces petites gênes. Si Charles (1) vient, il faudra qu'il les accepte bravement comme moi. Au reste, je compte sur son bon sens et sur son courage. La vie à Bruxelles, dans les conditions où nous sommes, doit être réglée dans les moindres détails.

On continue à me dire que nous pouvons être *mis dehors* d'un moment à l'autre. J'ai commencé à écrire les notes que tu sais. Cela aura, je crois, un immense intérêt. Ce travail fini, je terminerai les *Misères* (2)...

Écris-moi longuement et dis à tous de m'écrire. Embrasse pour moi mon Adèle et mon Charles et mon Victor (et Auguste, et Meurice).

V.

Adèle à son mari, 1er janvier 1852 :

Cher ami,

Mon premier souhait de bonne année est pour toi. Je ne t'embrasse que plus fort et mieux à distance, car tu es tou-

(1) Charles Hugo, fils aîné du poète, était incarcéré à la Conciergerie depuis le 30 juillet 1851. Il devait être libéré fin janvier 1852.

(2) Premier titre des *Misérables*.

jours, dans ma pensée, l'ami cher de mes jeunes années...
De tous les hommes de la résistance, tu es celui que le gouvernement redoute le plus. Tiens-toi toujours en garde.
Je t'aime, cher ami, c'est ma signature.

Trois billets, maintenant, tout à fait confidentiels, et que Victor Hugo eût voulu savoir immédiatement détruits par sa femme, après lecture. Il s'agit de Léonie d'Aunet, que Mme Hugo n'avait pas cessé de voir et qu'elle tenait en amitié et en estime. Victor s'effare. En juin 1851, Léonie a porté, assez horriblement, une manière de coup de poignard à Juliette Drouet : elle lui a envoyé, en originaux, tout un choix des lettres d'amour qu'elle avait reçues de Hugo depuis mai 1844. Et Juliette, que l'attentive habileté de son amant avait maintenue dans l'ignorance la plus complète de ce flagrant délit même dont toute la France avait parlé, Juliette avait été déchirée par la révélation brutale que lui jetait Léonie d'Aunet. Il a fallu des mois à Hugo pour la consoler à demi, la rassurer vaille que vaille. Elle lui a donné, pendant les journées de décembre, les preuves d'un dévouement sans mesure. Elle est près de lui, maintenant, à Bruxelles, où elle l'a rejoint le 14 décembre. Si Léonie d'Aunet survient, des tragédies sont inévitables. Le lundi 19 janvier 1852, Victor Hugo confie à sa femme ce qui suit :

Chère amie, lis ceci tout de suite avec attention et dès que tu l'auras lu, tu détacheras cette page de ma lettre et tu la brûleras. Tu vas en sentir l'importance par toi-même.
Mme d'... veut venir me joindre ici. Elle a l'intention de partir le 24. Va la voir tout de suite et parle-lui raison. Une démarche inconsidérée en ce moment peut avoir les plus grands inconvénients. Tous les yeux ici sont fixés sur moi. Je vis publiquement et austèrement dans le travail et les privations. De là un respect général qui se manifeste jusque dans les rues. En ce moment donc, il ne faut rien déranger à cette situation. J'ai d'ailleurs (1) l'idée qu'avant peu nous serons à Paris. Dis-lui tout cela. Traite-la avec tendresse, et ménage ce qui souffre en elle. Elle est imprudente, mais c'est un noble et grand cœur. Ne lui montre pas ceci. Brûle-le

(1) Hugo avait d'abord écrit, pour commencer sa phrase : « *Plus tard...* »; puis il a rayé ces deux mots.

tout de suite. Dis-lui que j'écrirai à l'adresse qu'elle m'a donnée. Veille aux coups de tête.

Nouvelle lettre, le samedi 24 :

A brûler.

Ta lettre pour Mme Faillet m'arrive au moment où j'allais t'écrire de mon côté. Chère amie, tout de suite un mot. Ce matin, Mme d'... m'a encore écrit. Elle veut absolument venir, ne fût-ce, dit-elle, que pour quelques jours. Cela suffirait pour amener les plus graves inconvénients. Elle dit qu'elle viendra sans t'en parler. Il faut absolument, chère amie, que tu la voies et que tu la ramènes à la raison. Elle en manque, ici, complètement. Tu sais ce que je pense d'elle, et combien c'est une généreuse et noble femme à mes yeux. Mais ce coup de tête perdrait tout. C'est justement cette violence que je lui sais qui m'empêche de lui écrire. J'avais cependant usé du moyen qu'elle m'indiquait de façon à la rassurer complètement. Elle veut des lettres à elle. C'est là, dans les habitudes que tu lui connais, de tout dire au monde entier, un très grand danger. Ma vie ici, je te le répète, est profondément austère et laborieuse. A Paris, on dit tout ce qu'on veut. Mais à Bruxelles, je vis en public et on n'y dit rien de ce qui se colporte à Paris. Paris suppose, Bruxelles voit.

Vois Mme d'... Veille sur elle. Je lui écrirai dès qu'elle sera calme.

Entre temps, Adèle lui a écrit de son côté ; sa lettre est datée seulement *samedi;* il semble bien qu'il faille lire : samedi 17 janvier 1852, car Adèle n'avait pas encore, lorsqu'elle écrit ces lignes, le billet de son mari, daté du 19 : *Cher, cher bien-aimé, je te recommande une grande circonspection pour ce que tu sais. Le parti dont tu es le chef est austère et peu indulgent pour certaines infractions. Il y a des gens heureux, dans ce parti, de te trouver en faute. La présence de la personne que je t'aurais voulue assez dévouée pour ne pas te suivre est sue là-bas.* Mme Hugo vient de voir son beau-frère Abel (dont elle dira à son mari, le 18 février : *Abel est admirable pour nous*) et Abel lui a déclaré que *le séjour de cette personne à Bruxelles, dans ces graves circonstances, fait le plus grand tort à Victor; c'est un sujet,* ajoute-t-elle, *dont Abel me parlait pour la première fois;* et elle poursuit : *Excuse-moi, cher ami, d'avoir*

touché encore une fois à ce sujet si délicat, mais je te jure sur ce que j'aime le plus en ce monde, sur ma Dédé, que c'est dans ton seul *intérêt que j'aborde cette épineuse question. Il faut que mon devoir d'amie et de femme me le commande impérieusement pour que je la soulève.*

Le 24 janvier, Hugo adresse à sa femme un second message (*« toujours samedi* 24 ») :

Maintenant encore un mot tout confidentiel. Ce qu'Abel a dit à Meurice est insensé. La personne dont il parle est ici en effet. Elle m'a sauvé la vie. Vous saurez tout cela plus tard. Sans elle, j'étais pris et perdu, au plus fort des journées. C'est un dévouement absolu, complet, de vingt ans, qui ne s'est jamais démenti. De plus, abnégation profonde. Sans cette personne, je te le dis comme je le dis à Dieu, je serais mort ou déporté, à l'heure qu'il est.

Elle est ici, dans une solitude complète, ne sortant jamais avec moi. Jamais je ne la vois qu'à la nuit tombée. Tout le reste de ma vie est en public. Je ne réponds pas de ce qu'on suppose. Je réponds de ce qui est.

Tu vas juger des inventions, inévitables du reste, par un détail : depuis que je suis ici, je ne suis sorti que deux fois avec des femmes en leur donnant le bras. La première fois, avec Mme Faillet (le jour de ton départ), la seconde fois, il y a huit jours, avec Mme Bourlon. Tout ce que je t'écris là est la vérité devant Dieu.

Comment, dans ma situation, j'irais m'afficher dans les rues de Bruxelles ! C'est absurde et stupide ! Dans quelques jours, nous vivrons ensemble, Charles et moi, et ce sera encore plus clair...

Chère amie, l'heure presse ; je ne prends que le temps de t'envoyer mes plus profondes tendresses.

Bientôt il pourra lire, avec un grand soupir de délivrance, cette brève indication qu'Adèle lui fournit (dans une lettre sans date) : *Sois complètement tranquille du côté de Mme d'... Elle m'a dit : j'obéirai. Elle ne partira pas d'ici.*

Hugo multiplie les lettres ; 8 février : *Je travaille ferme au* Deux Décembre ; *j'y ai passé toute la journée et toute la nuit hier;* 24 février : *Nous avons dîné hier, Charles* (1) *et moi, chez le bourgmestre. On m'a fait tous les honneurs du dîner comme si j'avais été officiel. Cela est bon signe et prouve que la Belgique*

(1) Charles Hugo avait été libéré le 28 janvier et était venu, tout aussitôt, rejoindre son père à Bruxelles.

commence à se rassurer. Je travaille toujours à force. J'ai eu un peu de fièvre ces jours-ci, mais je vais mieux; 29 février : *Nous nous plaignons un peu de vous tous et de toi dont les lettres nous sont une si grande joie. Depuis l'arrivée de Charles, nous t'avons écrit trois fois. Cette lettre-ci est la quatrième et nous n'avons reçu qu'une lettre, et bien courte encore!* Il cherche à vendre l'exploitation de ses *Œuvres complètes*, dont il est redevenu propriétaire : *J'ai reçu* 300.000 *francs de Gaillard et Rampin, il y a douze ans; je ne puis me laisser offrir moins aujourd'hui. On dit*, ajoute-t-il, que *Méline me ferait des offres sérieuses; j'attends; j'en attends d'ailleurs d'autres de Londres; mon* Deux Décembre *ne pourra être publié qu'en Angleterre. Je travaille sans relâche. J'ai pourtant fait faire à Charles, hier, une excursion à Louvain.* 8 mars : *Je travaille toujours assidûment et suis un peu ennuyé d'avoir à refaire à cause de nouveaux détails et de renseignements contradictoires qui m'arrivent. Somme toute, ce livre sera curieux jusqu'à l'étrange. J'écoute. j'interroge, je note, je confronte; je me fais l'effet du greffier de l'histoire... Je ne crois pas que l'*Événement *puisse renaître, sous quelque forme que ce soit; il faudrait donc retirer le cautionnement; il y a là* 6.000 *francs dont nous pourrons avoir prochainement grand besoin.* 11 mars : *Aujourd'hui je ne t'envoie que quelques lignes; c'est un peu court pour une lettre, c'est un peu long pour un bonjour; prends-les avec ton doux sourire... Demain vendredi nous dînons, Girardin, Dumas, Charles et moi avec un éditeur d'ici qui m'annonce des offres* dignes de moi, *dit-il; nous verrons; en attendant, je pioche le Bonaparte... Ma petite Adèle-Dédé, pense à moi, et joue* Brama *à mon intention. Mille baisers à vous deux, et toute mon âme.* 31 mars : *Trois mots seulement; j'interromps pour te les écrire une déposition que me font Lemaitre et La Chabaudie sur les pontons dont ils sortent. C'est hideux. Courage à tous; mon cœur à toi.* 15 mai : *Les libraires de Londres demandent communication préalable de mon manuscrit. J'ai répondu que j'étais prêt à lire, sur place, tout ce qu'on voudrait, mais que je ne confierais le manuscrit à personne; que, du reste, mon livre était, d'un bout à l'autre,*

indigné et impitoyable pour le guet-apens de Bonaparte, qu'en aucun cas je ne consentirais à l'atténuer, et que si la liberté de la presse n'existait plus, même en Angleterre, j'aimerais mieux enfouir mon livre que l'amoindrir. J'attends la réponse.

Le 17 mai, il signale à sa femme : *Il faut trouver moyen de mettre notre mobilier à l'abri; au besoin, il vaudrait mieux le vendre que de le laisser confisquer par le Bonaparte.* C'est en effet à la solution d'une vente aux enchères que l'on se décidera à recourir. 3 juin 1852 : *Chère bien-aimée... quand je pense dans quels embarras doit te mettre toute cette vente, et que tu es là à peu près sans aide, je ne saurais te dire ce que j'éprouve de tendre et de profond pour toi. Aie bon courage. Nous sortirons de ce défilé. Il est étroit et rude, mais j'ai le pressentiment d'une vie heureuse au bout.* Quelques jours plus tard, cette recommandation où perce l'inquiétude d'un homme dont la vie secrète est passablement encombrée : *Aie bien soin d'ouvrir les tiroirs de tous les meubles, de vider les coffres et les malles et de n'y laisser aucun papier. Je te recommande énormément cela; tu sais le parti qu'on peut tirer d'un papier intime égaré.*

La vente du mobilier Hugo, 37 rue de la Tour d'Auvergne, eut lieu les 8 et 9 juin 1852 ; elle produisit 15.340 francs ; la part nette que toucha le poète fut de 14.000 francs ; le 13 juin, Hugo ne sait toujours rien : *Chère amie, si tu n'es pas malade, tout est bien, mais je commence à craindre qu'une lettre de toi ne me soit pas parvenue. Depuis huit jours, nous sommes sans nouvelles. Il est vrai que tu dois être bien fatiguée. Pourtant, j'ai besoin d'être rassuré... D'ici à trois semaines, on me verra sortir de l'ombre. J'ai conclu avec Hetzel et Maresq pour une réimpression de mes œuvres à quatre sous.* Du 15 juin : *Hetzel est parti ce soir pour Londres; il va s'occuper du livre. Je crois que, vers le 1er juillet, la bombe pourra éclater. Silence et réserve jusque-là. Il sera important que tu ne sois plus en France, ni personne des miens, quand cela paraîtra. Prépare-toi donc à un prompt départ, soit pour me rejoindre ici, soit pour Jersey.* Du 6 juillet : *Je serai probablement obligé par ce que tu*

sais (1) *de quitter Bruxelles le* 14 *ou le* 15. *J'irai préparer le logement à Jersey. En ce cas, ne pourrais-tu attendre huit jours environ à Villequier? De là tu irais directement à Jersey... Avertis Victor qu'il faut qu'il se tienne prêt à venir, dans huit ou dix jours au plus, me rejoindre. La publication rendra la France impossible à ma famille. Il y aurait danger sérieux, l'homme* (2) *étant donné.*

Le 15 juillet, Mme Hugo et sa fille Adèle quittent Paris pour Villequier. Le 29 à minuit elles s'embarquent, au Havre, sur le paquebot *Le Grand Turc*, qui les conduit à Southampton d'où, le lendemain 30 juillet, à minuit également, elles prennent le bateau pour Jersey. Elles arrivent dans l'île le samedi 31 juillet 1852, au matin. Hugo, venant d'Anvers, et qui s'est arrêté trois jours à Londres, débarque à Jersey le jeudi 5 août 1852, à midi et demie. Le jour même paraissait *Napoléon-le-Petit*.



Les trois années que Victor Hugo va passer à Jersey resteront dans son souvenir parmi les meilleures de sa vie : la famille, un peu dissociée à Paris, s'est reformée. Les fils sont maintenant des hommes ; en 1852, Charles a vingt-six ans, François-Victor vingt-quatre ; à Paris, ils désertaient beaucoup la maison ; l'un et l'autre, mais François-Victor surtout, ont donné de grands soucis à leur père. Voilà le foyer reconstitué par l'exil et la solitude insulaire ; une solitude qui ne pèse nullement au poète (il sait très bien quelle bénédiction occulte a été pour lui ce brusque changement dans son destin) mais que les siens ne tarderont pas à trouver rude, puis insoutenable.

Le 27 octobre 1855, Hugo se voit signifier par les autorités de Jersey un ordre d'expulsion. Il part pour Guernesey le mardi 31 octobre au matin, allant en éclaireur, avec François-

(1) La publication de *Napoléon-le-Petit*.
(2) Louis Bonaparte.

Victor, inspecter les lieux, chercher une maison ; sa femme le rejoindra dès qu'il aura trouvé, pour la famille, un gîte. Le lundi 5 novembre, il lance un billet à sa femme ; il a loué une maison à Saint-Pierre, rue Hauteville, numéro 20. Quelques réparations et aménagements sont en cours : *Je compte toujours que la maison sera prête jeudi, et nous espérons bien vous voir arriver vendredi... Il faudra une économie sordide, car, depuis cinq jours, l'argent me coule des mains comme un ruisseau, et si nous sommes ré-expulsés par l'*alien-bill *dans deux mois, je ne sais pas comment nous ferons. Je n'ai pris, bien entendu, en fait de meubles que le strict nécessaire, et la simplicité est spartiate.*

Mme Hugo ne voit pas sans chagrin son mari acheter, l'année suivante, une maison à Guernesey et commander un vaste mobilier. A sa sœur Julie, à Mme Paul Meurice, elle confie sa tristesse un peu irritée : « Je ne nous aime pas propriétaires » ; « c'est pour moi comme la constatation de l'exil... Nous dépensons beaucoup d'argent et si le moment venait de rentrer, nous n'en aurions plus... » ; et dans une lettre qu'elle remettra elle-même à son mari — tenant à lui écrire plutôt qu'à lui dire de vive-voix certaines choses — elle lui déclarera que, si « l'exil ne se discute pas, » du moins « le choix du lieu où il s'écoule aurait pu être plus réfléchi ». Elle met en avant la santé de sa fille (et il est de fait que la jeune fille ne trouvait guère à Guernesey de quoi se distraire) ; mais il est hors de doute, en même temps, que Mme Hugo, de mois en mois, supporte plus mal l'éloignement de Paris. Elle cherche des prétextes pour s'y rendre et sait que son mari souffrira de voir donner aux enfants l'exemple de la défection. Car les fils s'impatientent aussi ; François-Victor parle de « prison » ; Charles — et c'est Mme Hugo qui cite cette phrase dans un autre message direct à son mari — Charles affirme : *J'aime beaucoup papa, mais je voudrais qu'il comprît que j'ai besoin de changer d'air.*

Hugo résiste tant qu'il peut. Il se fait sévère, s'emporte. Sa femme lui écrit : « Tu vois dans mon désir de faire voyager

Adèle une espèce de conspiration, une entente pour te laisser... Est-ce manquer à ton exil que de te quitter deux mois en cinq ans? » « Sois convaincu d'une chose, lui dit-elle, c'est que, dès que ma fille sera tirée d'affaire, je dévouerai ma vieillesse à la tienne. » L'avenir ratifiera mal cet engagement.

En janvier 1858, Victor Hugo a cédé tout de même. Le 16 janvier 1858, Mme Hugo quitte Guernesey pour la première fois, avec sa fille, laissant au foyer son mari, ses deux fils. Le 7 avril, elle annonce son retour pour la fin du mois ; elle s'embarquera à Granville, dit-elle, le 24 : *Je t'embrasse, cher ami; je vais être renouvelée, active, je l'espère du moins; je tâcherai de vous rendre votre maison agréable.* Le 25, elle n'est pas partie : *J'étais déterminée à partir vendredi par Granville, et voilà qu'arrivée au bureau d'enregistrement, Mlle Adèle me supplie de ne pas partir un vendredi* (1). *Mon éloquence est restée sans effet.* Le départ est donc remis au lundi 3 mai : *Dans douze jours, mes chers bien-aimés, je serai près de vous; je partagerai vos petits ennuis. Ah! j'aime mieux l'épreuve avec vous que le bonheur sans vous. N'oubliez pas d'être sur le port le jeudi 6 mai;* puis ce *post-scriptum : Les journaux disent que Mme Hugo est morte. Héritons-nous cette fois?* C'est là toute l'oraison funèbre qu'elle accorde à sa belle-mère, la veuve du général Hugo, morte à Blois le 21 avril 1858 (2).

Mme Hugo est devenue, avec les années, cette personne épaisse et courtaude que nous montrent les photographies prises par ses fils à Jersey et à Guernesey. Déjà, en 1853, elle disait, en souriant, à sa jeune sœur : « Je suis grasse comme une petite loche ; je vais me mettre à marcher pour *débouler.* » Marchait-elle beaucoup? J'en doute. La chose certaine est

(1) Ainsi Adèle, comme son père, avait la crainte superstitieuse du vendredi.

(2) On possède des lettres douces et caressantes de la jeune Adèle, au lendemain de son mariage, à sa belle-mère. On l'avait choisie pour marraine de Léopoldine. Mais la succession du général avait amené une brouille complète entre sa veuve et Victor. Le général Hugo, dès le lendemain du décès de sa première femme (la mère de Victor, morte le 27 juin 1821), avait épousé cette maîtresse qu'il avait avec lui depuis plus de dix ans, Catherine Thomas ; son remariage avait eu lieu le 20 juillet 1821.

qu'elle ne *déboulait* pas. Il ne restait plus rien en elle de cette allure un peu royale, de cette beauté fière, de ce redressement qu'on lui voit sur la grande toile de Boulanger, exposée au Salon de 1839. Elle aime à s'habiller de blanc, et sa peau brune, maintenant flétrie, lui donne l'aspect d'une Marocaine quinquagénaire. Elle tire ses cheveux en arrière, tout à plat sur le crâne, et son front très bombé est sans grâce sur son lourd visage.

Auguste Vacquerie, qui avait suivi les Hugo en exil et était demeuré six ans leur fidèle compagnon, s'en va en décembre 1858. Le 20 décembre, il regagne la France. Le lendemain, François-Victor écrit à Paul Meurice : « Je crains que le petit groupe, si étroitement lié, ne se détraque tout de bon cette fois... Nous sommes dans la période sombre de l'exil, et je ne vois pas la fin du tunnel. » En 1859, Mme Hugo repart, le 9 mai, avec Adèle, pour l'Angleterre cette fois. Elle s'y lie d'amitié avec une Mme Milner-Gibson qui l'enthousiasme par sa passion des tables tournantes. On avait beaucoup pratiqué ce sport, à Jersey, puis la foi s'était amortie et Victor Hugo, au grand déplaisir de sa femme, avait cessé tout à fait, à Guernesey, d'interroger le « trépied ». *Mme Milner-Gibson*, écrit Mme Hugo à son mari, le 18 juillet 1859, *fait des tables je ne dis pas avec plus d'ardeur mais avec plus de ferveur que dans notre beau temps... Comme je parlais avec elle des* esprits *(c'est ainsi que cela s'appelle ici), voyant que j'étais une croyante, les larmes lui en sont venues aux yeux.* Mme Hugo est toujours persuadée que les Tables apportent à l'humanité une révélation supérieure à celle du Sinaï : *il en sortira*, déclare-t-elle, *un ensemble d'idées qui seront le fondement d'une religion nouvelle ;* et elle ajoute tout franc : *il faut que nous soyons bien brutes pour avoir éteint cette flamme qui est venue nous éclairer.*

En principe, elle devait rentrer à Guernesey au début de juillet ; mais, le 7, elle a mandé à son mari qu'elle était contrainte, « à son grand regret, » de rester « quelques jours de plus à Londres », pour la santé de sa fille ; *quant à l'argent, il*

ne faut m'en envoyer que pour huit jours, ce qui me fera arriver jusqu'au 19. Chaque année, le 21 juillet est un jour sacré chez les Hugo ; c'est la Saint-Victor, grande fête de famille, et il n'y a pas d'exemple — exception faite de l'année 1852, les uns étant à Bruxelles, les autres à Villequier, force majeure — il n'y a pas d'exemple que l'on n'ait point été tous réunis, un 21 juillet, autour du chef de famille. Le 18 juillet 1859 cependant, Mme Hugo écrit de Londres : *Voilà ta fête, mon ami, et je n'y serai pas. Cela me fait le cœur gros; mais est-ce qu'on ne peut pas ajourner ta fête jusqu'à notre retour? En tout cas, je t'envoie mes plus tendres souhaits.* Sage précaution. En effet, ce 18, Adèle assurait son mari qu'elle s'embarquerait le vendredi 29 pour être le *samedi matin* 30 à Guernesey ; mais, le 28 juillet, elle délègue sa fille à l'écritoire pour annoncer à Hauteville-House une nouvelle prolongation de leur séjour en Angleterre ; il ne s'agit plus de raisons de santé mais de musique, et de toutes les ressources en ce genre qu'offre la capitale anglaise. « *Maman désirait revenir,* écrit docilement la jeune fille, *elle demande de l'argent seulement pour huit jours.* » Hugo n'a pas fait le Bourru. Il a consenti à tout, envoyant chaque fois les sommes supplémentaires. Le 21 juillet, il a écrit à son « Adèle-Dédé » : « Il me tarde bien de vous revoir, ta mère et toi ; c'est une triste fête que ma fête d'aujourd'hui... Enfin, pourvu que vous reveniez toutes deux bien portantes, je trouverai tout bien arrangé par le bon Dieu. »



Un billet de Victor Hugo à sa femme, daté de Bruxelles, 5 mai 1861 :

Chère amie,

Voici M. Radou qui a aidé le soleil à faire un portrait de moi. Ce portrait est magnifique et te réconciliera, je pense, avec ma barbe.

Pour achever de te réconcilier, je t'embrasse, avec cette barbe, bien tendrement.

VICTOR.

P.-S. — M. Radou n'est pas seulement un artiste très distingué; c'est un honorable et vaillant proscrit. Il est l'auteur des admirables photographies qui sont dans les chambres de Charles et de Victor, à Hauteville-House.

Nous allons aujourd'hui, Charles et moi, à Waterloo.

Cette année-là, Hugo s'est rendu en Belgique dès la fin de mars. Il a travaillé à Mont-Saint-Jean ; c'est là, le 30 juin, qu'il a terminé son énorme manuscrit des *Misérables*. Le 17 juin, il est allé voir à Bruxelles sa femme et sa fille, arrivées le 11 de Guernesey. Il voyage, au mois d'août, en Hollande et ne regagne Hauteville-House que le 3 septembre. Les deux Adèle, cependant, sont à Spa. Mme Hugo n'est pas gaie. D'une lettre sans date, qui paraît être de fin septembre, citons ces lignes :

Voici une douzaine de jours, cher ami, que je t'ai écrit. Tu ne m'as pas répondu. Ma dernière lettre était pourtant pénétrée d'un assez grand sentiment de tristesse pour qu'un mot me vînt de toi. Le quasi abandon où tu nous as laissés cette année aurait dû me préparer à cette épreuve mais avec les épreuves les années s'accumulent, heureusement, pour une situation que tu as faite inflexible...

Il y a des affections qui suffisent à la vie, mais à Hauteville-House je donnerais sans rien recevoir et je ne trouverais que le vide. Au lieu d'aller trouver une joie, j'irais chercher la souffrance. Je trouve la chose simple et ne vous en veux pas, mais il est naturel aussi que je cherche à éviter une douleur.

Hugo a vendu à Lacroix ses *Misérables* le 4 octobre. Le 29, sa femme lui écrit :

La vente des *Misérables* est un événement de famille, et j'aurais voulu l'apprendre par toi. M. Frédérix est venu nous dire que M. Lacroix lui avait annoncé que tu lui avais vendu *Les Misérables*. C'est donc par hasard et par un étranger que nous avons eu la nouvelle. Cette insouciance de ta part et dans pareilles circonstances m'a été très sensible...

Tu dois reconnaître que je te fais sentir ma personnalité le moins possible, et tu ne sauras jamais ce qu'il y a eu chez moi

d'abnégation vis-à-vis de toi. Je demande peu mais ce peu ne doit pas m'être marchandé...

Si je reste encore, c'est pour Adèle qui n'a pas à Guernesey les ressources nécessaires pour son éducation musicale.

Pourquoi Toto ne m'écrit-il pas? Quoi qu'il soit et fasse, je l'adore et l'embrasse, ainsi que toi, cher et grand ami.

Elle est, à cette date, à Paris, 43 rue de l'Université ; la raison qu'elle donne de son voyage dans la capitale est la nécessité pour elle de consulter un spécialiste des yeux qui lui dira si elle peut « reprendre ses travaux » (entendons : la rédaction du livre qui s'intitulera *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*). Le jour même, 29 octobre 1861, où elle écrivait à son mari, Victor Hugo, de son côté, lui adressait une lettre que deux autres, peu de jours auparavant, avaient précédée : « *Tu auras vu*, lui disait-il, *par quelle tendresse je te répondais;* » puis venait ce qui suit :

Puisque tu as tant fait que d'ajourner ton retour, tu feras bien maintenant d'attendre jusqu'au 10 décembre ; te voyant absente, j'en ai profité pour les travaux de la maison qui est, en ce moment, remplie d'ouvriers. L'escalier va être bouché pendant trois semaines ; je ne voudrais pas que tu revisses Hauteville-House dans ce vilain hourvari-là. Au 10 décembre, les travaux seront finis et alors rien ne troublera la joie que nous aurons tous à nous revoir. Il va sans dire pourtant que si tu désirais revenir tout de suite, en ayant assez des boues et des pluies de Bruxelles, nous ouvrons nos quatre bras tout grands, ton petit Toto et moi.

Écris-moi ce que tu décides...

Je trouve ton écriture excellente et je sais par ce qu'a écrit M. Allix, que tes yeux sont complètement convalescents, et comme guéris. Cependant tu es juge de l'importance que tu mets à consulter le docteur D...

Chère amie bien aimée, ne sois pas triste. Tous ces assombrissements viennent de la dispersion de la famille. Le groupe va se refaire à H.-H. et tu verras comme tu y seras aimée, comme tu y es nécessaire, comme tu y seras heureuse.

Je t'embrasse de toutes mes forces.

V.

Dimanche 17, c'est toute la date qui s'inscrit sur une autre lettre de Victor Hugo à sa femme ; le texte semble indiquer qu'il faut situer ce document dans les derniers mois de 1861 ;

le 17 novembre 1861 tombant un dimanche, il est infiniment probable que la lettre est de ce jour-là :

Chère amie,

Tu te méprends au sens de mes paroles. Je n'ai voulu que te faire toucher du doigt en quoi la situation est améliorée. Depuis dix ans nous dépensions tous les ans le double de notre revenu, quelquefois bien davantage. La vente des *Misérables* (1) nous met au pair. Désormais la recette égalera la dépense. Nous aurons la même aisance et j'aurai plus de repos. Je n'aurai plus, tous les ans, un déficit à combler ; je pourrai respirer un peu. Je ne serai plus condamné au travail forcé qui avait, à ce qu'il paraît, entamé ma santé. Voilà tout. Si tu savais, par exemple, de combien cette année notre dépense a excédé notre revenu, tu serais stupéfaite. Je te montrerai les chiffres quand tu seras là.

En somme, et voici ma conclusion : tout est bien. Nous augmenterons certainement notre aisance, seulement les dispersions nous ruinent. Il faut y prendre garde. Tiens, note ce détail : je ne veux pas que Charles soit, si peu que ce soit, gêné à Paris. Je lui écris aujourd'hui de moi-même, et sans qu'il me le demande, qu'à partir du 1er décembre je lui ferai, tant qu'il sera absent, une pension de 125 francs par mois.

L'affaire des *Misérables* est admirable pour nos enfants. Elle leur fonde de beaux avenirs...

Nous voici maintenant en présence d'une de ces lettres que Mme Hugo remettait elle-même à son mari, dans les occasions où elle tenait à lui écrire, pour qu'il y réfléchît, des choses importantes :

Guernesey, 14 février 1862.

Sans nos enfants, cher ami, je ne t'adresserais que de tendres paroles et des bénédictions. Tu es un père excellent en même temps qu'un génie, frère de toutes les âmes. Ta mission et ta responsabilité ne te laissent pas le temps nécessaire peut-être de t'appesantir sur les besoins de tes enfants et les nécessités de leur âge. Dans ta louable prévoyance, peu réfléchie je crois, nous avons fait un acte qui déshérite passagèrement nos enfants de la moitié de la portion qui leur revient naturellement après la mort de l'un de nous deux. Si nos enfants avaient vingt ans, nous aurions fait sagement, leur laissant à gagner eux-mêmes leur indépen-

(1) Le traité conclu avec Lacroix assurait à V. H... une somme de 240 000 francs, augmentée de 60 000 francs éventuels (qu'il touchera effectivement).

dance. Quand nous avons passé l'acte en question, et à l'heure où je t'écris, Charles à trente-cinq ans et son indépendance est encore à créer ; Victor, courageux travailleur, qui depuis six ans a entrepris vaillamment un travail ingrat (1), gagne à peu près 2.000 francs par an ; Adèle, qui déjà a dépassé la jeunesse, est encore fille. L'avenir de nos enfants, ceci est incontestable, est encore à faire.

Les événements politiques ont la plus grande part dans la situation anormale de ces chers êtres. Ces événements ont eu leur raison d'être et s'il fallait les traverser de nouveau nous les accepterions tous avec le même orgueil. Mais ne trouves-tu pas, cher ami, que les obligations paternelles subsistent, grandissent même, en même temps que les épreuves que notre vie impose aux nôtres?

Aussi, dans ma pensée, nous devons à nos enfants des compensations autant que possible en rapport avec leur dévouement filial. Comme compensation, je te demande de leur restituer *leur droit.* Tu es le seul constructeur de notre fortune. Dans la justice naturelle, la seule que je reconnais, tu es le maître de disposer du bien que tu as acquis. C'est pourquoi j'ai cédé à ta demande. Si j'avais apporté ma part de fortune dans la communauté, j'aurais résisté, cher et grand ami, à cette demande qui laisse après nous nos enfants dans une situation de quasi pauvreté.

Ma tendresse et ma sollicitude sont pourtant aussi grandes pour toi que pour mes enfants. Mais c'est qu'en te priant de leur rendre leur part de la fortune commune, je suis *sûre* qu'il te restera une aisance au-dessus de tes nécessités et que tu pourras, laissant reposer ton noble cerveau, satisfaire tes fantaisies, si tu pouvais en avoir. Je respecte et m'associe à ta prévoyance paternelle. Elle est pour beaucoup dans la dignité de notre existence. C'est pourquoi je te demande seulement de servir à nos enfants le *revenu* de la part que nous nous sommes réciproquement léguée. Tu resteras ainsi le tuteur de tes enfants en leur assurant l'indépendance.

Il ne faut pas que des hommes tendent la main, même à leur père, et attendent la mort de leurs ascendants pour avoir ce fier sentiment que donne l'indépendance. Il faut qu'ils bénissent nos vieilles années comme je te bénirai du fond de ma tombe en t'attendant, mon premier et immortel amour.



De nouveau, Adèle Hugo est à Paris. Elle a tenu à s'occuper elle-même du lancement des *Misérables* dont la première

(1) Sa traduction des œuvres complètes de Shakespeare.

partie doit paraître au début d'avril ; elle a souligné d'ailleurs, dans une lettre, qu'elle sait bien ne manquer guère à son mari, lequel lui semble, de plus en plus, préférer à tout la solitude. Et Victor Hugo de lui répondre, le 27 mars 1862 :

... La solitude que je rêve, veux-tu en voir l'idéal? Vous tous ici, Charles dans sa chambre, Auguste dans sa chambre, et pour voisins des couples illustres et charmants, M. et Mme Paul Meurice, M. et Mme Charras, M. et Mme Michelet et puis G. Sand, et puis Deschanel, et puis Parfait, et puis Dumas, et puis M. et Mme Bézardi, et puis Bancel, et puis Berru, et puis Hetzel; et j'ai invité et j'ai appelé Ulbach, Pichat, M. et Mme Louis Boulanger, et M. M... l'ami de Victor, et vingt autres. Voilà mon désert ! Il serait peuplé, comme tu vois !

Chère amie, tu es bien gentille et bien charmante. Ne nous mets pas en pénitence. Tes lettres sont notre joie. Continue-nous-les.

Auguste et Meurice sont admirables pour mon livre. Dis-le-leur, crie-le-leur de ma part.

J'ai faim et soif de mon Charles. Quant à toi, tu vas arriver, n'est-ce pas?

Je t'embrasse, et j'embrasse Charles, et je vous aime bien.

Le 16 septembre 1862, a eu lieu à Bruxelles un grand banquet en l'honneur de Victor Hugo et des *Misérables*. Hugo quitte Bruxelles le 21, et, sur le chemin du retour, de Londres, le 23 septembre, il envoie ce petit mot à sa femme :

... La fête à Bruxelles a été admirable ; tous les journaux belges et anglais en sont pleins, et même les journaux français (les vaillants, du moins). *Le Siècle* a presque reproduit mon speech... Il y a eu des choses étonnantes. Outre nos amis de Paris et de France, quelques-uns venus de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, le principal écrivain suédois est venu de Stockholm, le rédacteur en chef des *Novedades* est venu de Madrid, Louis Blanc et M. Lowe sont venus de Londres, Ferrari est venu de Milan, c'est-à-dire que plusieurs ont fait huit cents lieues pour passer une heure avec moi... Ensemble inouï, joie profonde, une foi absolue dans un avenir très prochain. Les journaux anglais donnent le menu du repas. Il paraît que le banquet a coûté 6.000 francs.

Je vous envoie tous ces détails qui vous feront plaisir en attendant que je vous les bavarde moi-même...

A presque tout de suite. J. Allix m'a dit que tu avais été un peu souffrante mais que ce n'était rien. J'y compte bien. J'embrasse tous et toutes.

Chère amie, je te serre dans mes bras.

V.

Une tragédie va marquer, pour le foyer Hugo, l'année 1863 : leur fille Adèle s'est enfuie de Guernesey, le 18 juin. Sa mère était alors à Paris, une fois de plus. L'ensemble des pièces qui se rattachent à cette dramatique histoire n'est pas encore prêt à être publié. Au début d'août, Victor Hugo se décide à partir pour son voyage annuel : *Tu peux m'écrire à Mayence, poste restante,* indique-t-il le 10 août à sa femme. *A moins d'urgence absolue, ne donne mon adresse à personne. Je suis accablé de fatigue et d'inquiétudes. Je voudrais bien tâcher de respirer un peu... Nous traversons une année bien douloureuse.*

François-Victor voit mourir, le 14 janvier 1865, sa fiancée Emily de Putron. Pour dissiper un peu sa douleur, sa mère l'emmène avec elle sur le continent, dès le 18, veille de l'enterrement. La mère et le fils s'installent à Bruxelles, et, le 5 mars, Mme Hugo écrit à son mari : *Nous sommes enfin organisés dans notre maisonnette qui t'attend;* une phrase, au bout de la lettre, brève, et qui ne laisse pas d'être assez émouvante : *Un serrement de main à Mme Drouet* (1) ; puis : *A toi, cher grand ami, mon vieux cœur;* et un post-scriptum enjoué mais sérieux : *De l'or! De l'or!*

Du 22 avril 1865 : *Tu sais que Mme Abel est morte. Léopold m'a écrit à cette occasion une lettre sèche. J'ai répondu de haut. Quelle famille* (2) ! Du 26 avril, cette remarque assez singulière : *Les années précédentes, j'étais à Guernesey neuf mois sur douze; maintenant je suis à Paris dix mois sur douze; on pourrait en tirer cette conclusion que nous sommes, jusqu'à un certain point, séparés, ce qui ne peut te convenir plus qu'à moi.* Est-ce donc Hugo qui contraint sa femme à partir? On ne l'eût guère induit de tout ce qui précède ; *si tu crains,* ajoute-t-elle pourtant, *que mon arrivée ne dérange tes habitudes, j'organiserai ma vie là-bas de façon à n'y rien changer. Je sais m'accommoder*

(1) Le 22 décembre 1864, Mme Hugo avait, pour la première fois, invité Juliette Drouet chez elle, à l'occasion de la fête de Noël. Juliette avait doucement décliné l'invitation.

(2) Déjà, le 28 octobre 1855, Adèle écrivait à Julie, sa sœur : « Mme Abel m'écrit que Léopold se marie. Elle ne dit pas un mot de mon mari. On me dirait veuve. La famille est colossale ! »

de toutes les existences. » Et Charles, depuis si longtemps absent, il reviendrait bien aussi : *Il me disait dernièrement : si mon père avait compris, Guernesey eût pu être agréable; du reste, le pauvre enfant t'adore.*

Elle ne reviendra pas à Guernesey en 1865, et pas davantage en 1866. C'est son mari qui viendra la retrouver, le 4 juillet 1865, et il assistera, le 18 octobre, au mariage de Charles avec Alice Lahaene, en l'église Saint-Josse de Bruxelles. Le 26 septembre, Adèle confiait à sa sœur Julie : mon mari a trouvé « charmante, trop charmante », notre installation et celle des enfants ; « il y voit à tort, du moins en ce qui me touche, le parti pris de rester à Bruxelles... je m'y plais fort peu. » Mme Hugo se dit « absolument déterminée à aller à Guernesey, peut-être cet hiver et certainement l'été prochain » ; elle compte pouvoir convaincre Charles de l'accompagner ; « je considère, écrit-elle, ma pauvre chambre de Hauteville-House, abandonnée depuis si longtemps, comme une sorte de paradis. » Au vrai, ce qu'elle ne cesse de désirer, c'est que son mari quitte pour de bon Guernesey, cet affreux désert, et vienne vivre, avec eux tous, en Belgique ; la ville, les salons, les théâtres, sont nécessaires à Mme Hugo comme à ses fils. Elle va bientôt (après les *Travailleurs de la mer*) glisser tout bas à Vacquerie : « Quel entêtement a mon mari d'être la pieuvre de Guernesey ! »

Victor Hugo est donc reparti seul, le 24 octobre 1865, pour son île. De Londres, le 28, il adresse aux siens ces quelques lignes :

Mes bien-aimés (vous êtes quatre, rue de l'Astronomie, à qui s'adresse ce mot) me voici à Londres. La traversée a encore été rude hier. Cependant voilà le soleil et j'espère que, lundi matin, nous aurons belle mer et beau temps pour gagner Guernesey. Il faudra avaler demain, en plein Londres, le dimanche anglais. Après le mal de mer, c'est une espèce de *bis in idem*. Le dimanche catholique est moins bête...

Si les *storms* le permettent, je serai lundi dans mon cristal-palace de M.H.

Je vous envoie tout mon cœur.

V.

D'Adèle à son mari, Bruxelles, 26 novembre 1865 : *Tu ne nous écris pas, cher ami, nous nous en affligeons. Tu ne réponds pas à ma lettre; je m'en attriste. Pourtant, elle était bien gentille, ma lettre! Nous prenons patience;* un peu plus loin : *Nous voyons très souvent Baudelaire; il est, avec Frédérix, notre hôte habituel. Je le crois un peu malade d'esprit; il déterre et ressuscite des talents ignorés; l'éclat, le retentissement des vivants l'offusquent; de là vient, je crois, son silence sur les* Chansons des Rues et des Bois (1). D'Adèle encore, dimanche, 4 février 1866 :

Mon frère Victor est mort hier d'une apoplexie foudroyante... J'ai eu de cette perte un moment de douleur très vive, puis, seule dans ma chambre, j'ai pensé avec douceur et apaisement à ce vieil ami de mon enfance qui me précède dans la tombe et que je retrouverai avec des êtres plus chers encore. La mort est la grande réponse à tout.

Tout ce que nous avons pu objecter à la vie politique et même à la vie privée de mon frère se tait devant sa tombe. Il avait pour lui ceci : qu'il était bon, et pour excuse de ses torts son intelligence limitée. Il a, de plus, donné de tout temps l'exemple du travail et puis il t'aimait et respectait en toi l'homme de conviction et de conscience. Je plains beaucoup Mélanie, sans enfant, sans famille, et, je le crains, sans amis. Malgré mes griefs légitimes, si j'étais à Paris, je la relèverais, la consolerais de mon mieux, et de tout mon cœur.

Je me faisais faire récemment une robe de noces; je l'échange contre une robe de deuil, qui me semble être un peu le mien, car je n'ai plus d'aîné et l'égrainage commence. Serrons-nous les uns contre les autres, cher grand ami.

La distance où nous nous tenons, vieux comme nous sommes, est coupable...

Le reproche est là, mais l'obstination demeure dans l'esprit d'Adèle : c'est à Victor Hugo de venir à Bruxelles, non pas à elle d'aller rejoindre son mari là où il lui plaît de s'ense-

(1) Le 1er mars 1866, Mme Hugo aura encore ces mots sur Baudelaire : « *Digne, et, je crois, malheureux, il a une intelligence un peu fourvoyée et une maladie nerveuse; cet ensemble le fait hypocondriaque.* » Quant à Baudelaire, il avait confié à sa mère, le 8 mai 1865, qu'ayant été « contraint » d'aller dîner chez Mme Hugo, il l'avait trouvée burlesque : « Mon Dieu ! Qu'une ancienne belle femme est donc ridicule quand elle laisse voir son regret de n'être plus adulée ! » Le 3 novembre 1865, son opinion est encore plus décidée : « Mme Hugo est à moitié idiote, et ses fils sont de grands sots. »

velir. Fin mars, Adèle a de tristes nouvelles à donner de Baudelaire, qui s'était fait, peu à peu, l'ami fidèle de la maison : *Baudelaire est perdu. Il était souffrant depuis assez longtemps. Il était venu nous voir il y a une dizaine de jours; il avait passé la nuit à lire ton roman* (*Les* Travailleurs de la mer) ; *il nous en a parlé avec enthousiasme et nous a dit, en nous quittant, qu'il allait faire immédiatement son article et qu'il nous l'apporterait très prochainement. Il avait déjà pris ses notes lorsqu'il a été frappé de paralysie. A travers le trouble de son esprit, il a prié un ami qui le veillait, M. Stevens, d'écrire sous sa dictée et M. Stevens a eu grand'peine à le détourner de cette idée. La maladie a presque entièrement envahi le cerveau. On désespère du malade et on craint surtout qu'il ne survive à son intelligence. C'est fort triste, car Baudelaire était un rare esprit* (1).

Le 22 juin 1866, Hugo est venu rejoindre son groupe à Bruxelles ; il est reparti le 7 octobre. Le jeudi 25 octobre, ayant reçu de sa femme une lettre où elle annonce qu'elle va regagner Hauteville-House, il est tout joyeux :

Je commence par t'embrasser sur les deux yeux (ça les guérira) pour la bonne nouvelle : tu vas nous arriver ! Bravo ! Hauteville va se pavoiser !...

Je gratte le fond de mon tiroir et t'envoie en une traite, à ton ordre, 900 francs. Tu remettras le surplus en compte pour la dépense de la maison et celui de nos deux enfants que tu choisis pour faire ton intérim. Recommande-leur l'économie. De notre côté, nous en ferons ici, car nous avons un déficit à combler. Je doute que mon livre [*L'Homme qui rit*] puisse être fini à temps pour paraître en 1867.

Arrive, chère bien-aimée ! Je vous serre tous quatre dans mes bras.

V.

(1) Quelques jours plus tard, Mme Hugo va écrire à Vacquerie : la mère de Baudelaire « est heureusement ici » et l' « enlève de la maison de santé où on l'avait transporté »; les religieuses, en effet, « tourmentent le pauvre malade; elles sont tellement stupides qu'elles se plaignent de ce qu'il fait mal, ou point, le signe de la croix; or Baudelaire a les bras paralysés. »

Le 16 février 1866, Baudelaire avait avoué à sa mère qu'il ne pensait plus de Mme Hugo comme autrefois : « Mme Victor Hugo... est décidément une bonne femme, mais elle aime un peu faire la maman avec ses amis; elle a exigé que son médecin vînt me voir. »

Hélas novembre et décembre passeront, Mme Hugo ne viendra pas. Le 18 janvier 1867 enfin, elle reparaît à Hauteville-House, deux ans, jour pour jour, après avoir quitté cette maison — la sienne — le 18 janvier 1865. Stapfer, qui a vécu à Guernesey de 1866 à 1869, et qui note, dans son *Victor Hugo à Guernesey* (1905), qu'il n'y a jamais vu les fils du poète, fournit ce témoignage sur Hugo : « Je ne le vis jamais plus content, plus heureux que pendant les quelques semaines où il eut sa femme avec lui » (p. 186) ; quelques semaines en effet, pas plus ; fin mars, elle n'est déjà plus là. Le Théâtre-Français va reprendre *Hernani*, pour la première fois depuis le coup d'État. Adèle veut être de la fête. Son mari cherche à l'en dissuader :

Chère bien-aimée, ne vas pas légèrement à cette représentation d'*Hernani*, je pense qu'elle sera fort troublée ; de plus, je crains cette chaleur, cette lumière, pour tes yeux...

Chilly (1) me presse extrêmement pour *Ruy Blas* et m'offre un traité à ma discrétion. Raison pour être discret...

Tout est bien ici. Julie couche avec les puces de *Sénat* (2). Elle ferait mieux de le brosser. Du reste, elle est fort douce et je n'ai qu'à m'en louer en ce moment.

Je vous embrasse très tendrement.

V.



Hernani (20 juin 1867) a connu le triomphe, et Mme Hugo en est toute exaltée. Ses yeux, pourtant, vont bien mal, mais il n'est pas question pour elle de Guernesey, où « le grand homme » travaille toujours à l'*Homme qui rit*. Au début de juillet, Victor Hugo décide d'interrompre son travail ; il a un petit-fils, Georges, né le 31 mars 1867, à Bruxelles, et il doit assister au baptême. Le 9 juillet, Julie demande à sa sœur : *Te reverrai-je avec ton mari, fin septembre? J'en ai un désir immense. La maison se détériore; il faudrait pour l'entre-*

(1) Directeur de l'*Odéon*.
(2) Le grand lévrier de Hauteville-House.

tenir l'autorité de la réelle maîtresse. Du haut de son toit, mon beau-frère voit peu ce qui se passe chez lui. Ses moments de loisir, il les passe, tu le sais, chez la voisine (1) *ou en voiture; par conséquent, pour moi, il est comme absent.*

Le 11 juillet, Hugo annonce aux siens :

Je compte partir lundi 19 et arriver à Bruxelles, *Deo volente*, mercredi 17. J'ai écrit à Charles. Chère femme bien-aimée, mon Victor, je vais être bien heureux de vous serrer dans mes bras. Faites préparer ma chambre dans la maison du fond, comme elle était, tout simplement, avec une ou deux servantes (plutôt deux qu'une) couchées dans le compartiment voisin. J'ai toujours des spasmes nocturnes, sans gravité, je crois, mais que pourrait rendre dangereux l'isolement absolu (2).

Quel temps, mes bien-aimés ! Impossible de partir aujourd'hui. Très probablement demain. J'avais raison d'écrire : *Deo volente.*

Attendez-moi dans les derniers jours de la semaine. Je me vengerai du retard en vous embrassant plus fort.

V.

Le 19 juillet, il arrive à Bruxelles. Le baptême du petit Georges a lieu le 25 juillet, et c'est Mme Hugo qui est sa marraine. Bref voyage en août, en Zélande ; le 3 septembre, Victor Hugo donne des nouvelles du groupe à Julie, restée gardienne de la maison, à Guernesey. Il est avec sa femme, à Chandfontaine : « Je l'ai amenée ici, dit-il, parce que le paysage est un rideau vert... Elle a toute la forêt pour abat-jour. » Puis il regagne Hauteville-House. Le 7 octobre, de Bruxelles, sa femme dicte pour lui, le 31 octobre, la lettre suivante :

C'est Charles, cher grand ami, qui a cette fois l'obligeance de t'écrire pour moi. La recette de dimanche (3) (7.024 fr. 50) est la plus forte qu'ait jamais réalisée le Théâtre-Français.

Tu as lu l'article de Rochefort, aussi *carré* que possible, et qui *somme* Chilly de jouer *Ruy Blas*. Meurice, de son côté, écrit à Charles, ce matin, qu'il n'est nullement question d'interdire *Ruy Blas*. Ainsi tout est pour le mieux. Sois tranquille ; nous veillons à distance sur les petites perfidies qu'on peut tramer.

(1) Mme Drouet.
(2) V. Hugo ajoute : *Recommande à la cuisinière de me faire chaque matin une bouteille d'excellent café froid.*
(3) *Hernani* aura eu soixante représentations en 1867.

J'oubliais de te dire que *La Liberté* a pris fait et cause pour *Hernani*. Il n'y a donc aucune défection dans l'armée sur laquelle tu comptes avec juste raison.

Notre Georges rit, surtout devant ton portrait. Il n'a pas oublié ton visage qui fait partie de la maison, même toi absent.

Ma santé laisse toujours à désirer. Je m'amincis et arrive à l'état de sylphide. Mes yeux vont beaucoup mieux. Écris-moi de ton côté. Tes lettres sont ma joie.

Et voici la réponse, datée du 7 novembre 1867 :

Chère bien-aimée,

Tu m'envoies, de Georges, un petit portrait à la plume, dicté par toi, écrit par Charles, exquis. Nous avons eu tous la larme à l'œil comme des bêtes en lisant ces choses charmantes sur notre charmant bonhomme.

Quant à toi, je t'ordonne d'aller de mieux en mieux. Maigrir a été utile à Mlle Georges qui, grâce à son amaigrissement, a dépassé quatre-vingts ans. Elle fut soixante ans grasse et vingt ans maigre. Je te donne le même programme.

Garibaldi est magnifique. C'est le vaincu vainqueur (1)...

Je doute de la reprise de *Ruy Blas*. Mais tout est bien si tu te portes bien et si tu m'aimes.

Tu viejo.

V.

Le 14 avril 1868, le petit Georges sera emporté, dans son treizième mois, par une méningite ; mais Alice attend, pour l'été, un second bébé. L'*Homme qui rit* n'est toujours pas terminé. Tant pis ! Victor Hugo l'achèvera à Bruxelles. Le 18 juillet, il écrit à sa femme (qui est à Paris).

Chère bien-aimée,

Je vais lier l'artère de mon livre, c'est-à-dire finir le chapitre que j'écris ; c'est l'affaire de quelques jours, puis je partirai. Je serai à Bruxelles presque en même temps que toi.

V.

Et, le lendemain, 19 juillet, il confirme à ses fils : *Votre mère m'annonce qu'elle arrivera jeudi place des Barricades; je la suivrai de très près... Les journaux annoncent que ma fête sera*

(1) La bataille de Mentana avait eu lieu le 4 novembre.

célébrée le 22 à Bruxelles, en famille. Il n'y a pas de fête pour moi cette année. Ma fête, ce sera le retour du petit Georges.

Hugo n'arriva que le 30 juillet à Bruxelles, et sa femme y fut le 2 août. Le 16 août venait au monde le second Georges, le « revenant », Georges-*René*. Le 25 août, dans l'après-midi, sans avertissement, Mme Hugo est victime d'une attaque qui la laisse respirant très mal, et paralysée du côté droit. Le 26 au matin, les trois principaux médecins de Bruxelles viennent l'examiner ; ils ne cachent pas qu'il y a peu d'espoir. Du carnet intime de Hugo : « 26 août 1868. A midi, j'ai envoyé chercher une religieuse garde-malade. A deux heures, le docteur E. Allix est arrivé de Paris. Ma femme ouvre les yeux quand je lui parle et me presse la main. De même à ses fils. Elle a, cet après-midi, remué le bras droit. Il me semble qu'elle est mieux. » Elle mourra le lendemain 27 août 1868, à 6 heures et demie du matin.

Elle avait de longue date exprimé le désir d'être ensevelie à Villequier, à côté de Léopoldine (1). Le 28 août, on ferma le cercueil. Hugo, auparavant, prit des fleurs et plaça tout autour du visage de sa femme, un cercle de marguerites blanches. Il mit un baiser sur ce front mort et s'agenouilla. Puis, ayant endossé le vêtement noir qu'il ne quittera plus désormais, il accompagna le corps à la gare. Le train s'arrêta à Quiévrain, gare frontière. Hugo pénétra seul, dans le fourgon où était le cercueil, puis redescendit et regarda le train disparaître dans la nuit.

Le 9 octobre 1868, Victor Hugo rentrait à Hauteville-House. Le lendemain, il écrivait à ses enfants :

Samedi 10 octobre 1868.

Chers fils,

Je suis arrivé hier. Vent debout, rude passage. Aujourd'hui, immédiatement, je me suis occupé de vous. Je vous envoie dans

(1) Le 24 octobre 1867, séjournant à Villequier, elle écrivait à Julie : je vais chaque jour « à la chère tombe, bientôt la mienne ».

cette lettre chargée la copie certifiée, faite par Julie, du testament autographe de votre mère, le tout contresigné par M. T... qui a tenu à me qualifier de vicomte, disant que, comme consul de France, il ne pouvait omettre cette qualité qui m'appartient et dans laquelle je suis inscrit dans l'almanach impérial. Je suis donc le vicomte malgré lui...

Dès ce matin, je me suis remis au travail. En ce moment H. H. est sombre. Le vide s'ajoute au deuil.

[Hugo a remis à Julie des reliques de sa sœur et du petit Georges] elle a pleuré, je l'ai embrassée, et je lui ai dit : ne t'inquiète pas de ton avenir ; tu es ici chez ton frère ; tant que j'aurai un morceau de pain, nous partagerons. Puis nous nous sommes r-embrassés.

Je suis bien triste de ne plus vous avoir autour de moi. Je rêve au cher sourire de mon Georges-*René*. Je prie votre mère, votre sœur, tous nos anges, pour vous et pour lui ; vous savez que je suis un *prieur*.

J'embrasse Alice ; je t'embrasse, mon Charles ; je t'embrasse, mon Victor.

Je vis en vous, mes bien-aimés.

Une photographie existe de Mme Hugo sur son lit de mort, avec, au-dessous de l'image, sur une bande de papier collée là, trois lignes de Victor Hugo que je cite seulement, ne les ayant pas vues moi-même, d'après la transcription incomplète d'un catalogue de librairie : *Chère morte pardonnée et bénie, ce que je fais pour mes enfants est plus et vaut mieux... et je sens bien que tu m'approuves.*

« Pardonnée? » Léon Daudet a raconté (*Action française* du 21 mars 1937) qu'à Hauteville-House, en août 1885, il découvrit, avec Lockroy, une grosse enveloppe scellée de cachets noirs et sur laquelle Hugo avait écrit : *Pudenda*. L'enveloppe aurait contenu des lettres d'amour de Mme Hugo à Sainte-Beuve, des lettres que Sainte-Beuve aurait tout exprès envoyées à Hugo pour l'éclairer sur la trahison de sa femme. Mais ce que valent les assertions de Léon Daudet, trop d'exemples nous l'ont enseigné. Sa *Tragique Existence de Victor Hugo*, livre inutilisable et bâclé, regorge d'erreurs, d'absurdités et d'inventions dérisoires ; et si je ne doute pas qu'ait existé, à Guernesey, une enveloppe pleine de *pudenda*, je doute beaucoup que ce dossier contînt ce que M. Daudet

déclara qu'il y vit. « Pardonnée? » Le reste de la phrase incline à penser qu'il s'agit d'un tout autre grief, concernant les enfants et la conduite à tenir envers eux (1), la désertion sans doute aussi de cette épouse sans cesse absente durant les dernières années de l'exil.

HENRI GUILLEMIN.

(1) Et peut-être même une allusion précise à la lettre, citée plus haut, du 14 février 1862. Il est possible que cette lettre ait été seulement préparée par Mme Hugo en 1862, puis laissée dans ses papiers pour être remise plus tard à son mari, lorsqu'elle serait morte.

LA PÉTITION

Une grande clameur montait de la cour de récréation, vouée, depuis cinq minutes, au tourbillon des chevelures hirsutes, des poings tachés d'encre et des mollets nus. Le gravier sautait sous les talons de quelques coureurs égratignés et hilares. De jeunes tortionnaires plaquaient leur victime décolorée par la peur contre le tronc d'un grêle marronnier. Le concierge, assiégé par une compagnie de diables, tendait au-dessus de la mêlée des tranches de pain blanc, des carrés de chocolat, vidait son panier, jetait du lest pour s'envoler plus vite. Et, à la lisière de ce tumulte méprisable, les aînés, dont certains portaient déjà le pantalon long, déambulaient par groupes, les mains dans les poches, la tête dans les nuages et le regard dédaigneux.

Cependant, sous la direction de Boris Danoff, les meilleurs éléments de la classe de quatrième B. s'étaient assemblés dans le passage couvert qui menait au préau de gymnastique. Un événement d'une extrême importance les détournait de participer à l'animation générale : Hubert Besson avait été renvoyé du lycée. La nouvelle, apprise ce matin même, avait bouleversé toute la confrérie. Certes, Hubert Besson n'était pas un sujet exemplaire. Dernier à toutes les compositions, consigné trois jeudis sur quatre pour inconduite, il avait comparu à plusieurs reprises devant le Conseil de discipline. Mais il n'aurait pas été expulsé avant la fin de l'année sans le rapport du professeur de mathématiques Machécourt. Ce Machécourt, nul ne l'ignorait au lycée, était un être sec et

cruel, un sadique de la punition. Boris se sentait gêné de passer pour son meilleur élève. Il lui semblait que le fait d'avoir été distingué par cet homme le rendait responsable, en quelque sorte, de l'injustice commise à l'égard de Besson. Il s'écria :

— Machécourt est un salaud. S'il n'avait pas traité Besson d'hypocrite, Besson ne lui aurait pas répliqué qu'il était un vieux clou. Et il est un vieux clou. Rien de plus...

— On ne renvoie pas un type simplement pour insolence, dit un garçon aux joues fraîches, au nez camus. Machécourt a outrepassé ses droits.

— Oui, reprit un petit gros, au front bas, fils du propriétaire d'un garage. C'est de la persécution. Des vaches comme Machécourt méritent qu'on les remette à leur place. Moi, je trouve qu'on devrait le chahuter un bon coup.

— Et après? dit Boris. Il ne comprendrait pas...

— Tu te dégonfles? ricana un gosse verdâtre et ratatiné qui mâchait un lacet de réglisse.

Boris pâlit et avança la mâchoire.

— Je ne me dégonfle pas, Plantier, dit-il d'une voix vibrante. Besson était mon copain autant que le vôtre. Je regrette comme vous qu'il ait été renvoyé. Et comme vous je méprise la conduite de Machécourt. Mais un chahut ne signifie rien. Je préférerais un truc... une pétition...

— Une pétition? s'écria Plantier. Pourquoi faire?

— Pour exiger le retour de Besson injustement chassé du lycée.

— Et on la remettrait à qui?

— A Machécourt.

— Il en fera des papillottes.

— Alors nous le chahuterons.

— Et nous serons tous collés, grommela le fils du garagiste.

— On ne colle pas toute une classe ! dit Boris.

— Tu ne connais pas Machécourt.

— Si l'on nous colle, nous recommencerons le jour suivant,

annonça Boris, la tête haute, le regard inspiré. Il sera bien obligé de céder devant notre insistance.

Personne ne répliqua. Et Boris fut subitement ému par l'audace de son projet. D'instinct, il eût préféré se tenir tranquille et laisser à d'autres le soin de défendre la cause de Besson. Mais il s'était juré de réagir contre les dispositions pacifiques de son esprit. C'était en refusant de prendre des risques qu'on s'enlisait finalement dans la médiocrité.

— Alors, que fait-on? demanda Plantier. Moi, j'ai amené des boules puantes, à tout hasard.

— Non, dit Boris, rédigeons la pétition.

— Je veux bien, dit Plantier. Mais qui est-ce qui la remettra à Machécourt?

Boris se gratta la nuque et murmura, sans conviction :

— Nous tirerons au sort.

Alors, le fils du garagiste se campa devant lui, les poings sur les hanches, et prononça d'une voix déréglée par la mue :

— Écoute, Danoff, tu es le premier en math., le chouchou de Machécourt. C'est donc toi qui dois lui remettre la pétition. Cela lui fera plus d'effet que si c'est un autre...

— Je ne crois pas, balbutia Boris.

— Si! si! Danoff! Danoff! criaient les camarades en ouvrant de grandes bouches vengeresses.

— Prends mon stylo, dit Plantier.

Boris prit le stylo. Ses doigts étaient mous et moites. Son cœur flanchait. Il avait envie de refuser, de s'enfuir. Mais c'était lui qui avait parlé le premier de la pétition. Et il ne pouvait plus se dédire sans passer pour un lâche aux yeux de ses amis. Avec effort, il proféra :

— J'accepte.

Quelqu'un lui tendit un cahier. Il l'ouvrit au centre, arracha une page et s'assit sur le sol, en tailleur. Le froid de l'asphalte pénétrait sa peau à travers la culotte. Un cercle de faces intransigeantes lui dictait son devoir. Il fronça les sourcils et se pencha sur le feuillet blanc. Pourtant, au lieu de composer le texte, il calculait les conséquences probables

de son initiative : la colère de Machécourt, une série de retenues pour les jeudis à venir, peut-être même un blâme du conseil de discipline. Une sueur glacée lui monta au visage.

— Grouille-toi, dit Plantier. Dans cinq minutes, on rentre en classe.

Boris aspira une bouffée d'air, comme avant d'accomplir un plongeon périlleux. Ses narines devinrent pâles. « Tout pour l'honneur, » pensa-t-il. Il serra fortement le stylo et écrivit :

— « Monsieur le professeur, au nom de toute la classe, je vous demande instamment de rappeler parmi nous notre camarade Besson. »

— Très bien ! cria Plantier.

— « La mesure d'expulsion dont il a été l'objet constitue une injustice qui... que... »

— « Que nous ne saurions tolérer plus longtemps, » dit le fils du garagiste.

— « Que nous ne saurions tolérer plus longtemps, » répéta Boris en notant la phrase.

— « Si vous n'obéissez pas immédiatement à notre requête, » reprit Plantier.

— Non, s'exclama Boris, c'est trop violent. Il est quand même un prof. Nous ne pouvons pas le menacer comme ça, mon vieux !

— Et pourquoi pas? dit un gringalet au visage taché de son. Moi je trouve qu'il le mérite.

Boris hocha la tête, et un accès de larmes brouilla son regard.

— Vous êtes formidables ! grommela-t-il. C'est moi qui vais la lire devant lui, la pétition. Ce n'est pas vous.

— Et alors, tu canes?

— Non. Mais il ne faut pas exagérer. Je vais mettre autre chose. Par exemple : « Nous espérons que votre bienveillance nous épargnera la nécessité de vous prouver que... »

— Que quoi? dit Plantier. Tu vois : tu sèches.

— Pas du tout : « De vous prouver que nous ne sommes pas d'accord avec vous. » C'est mieux, non?

— Si tu veux, dit Plantier.

— « Accord » prend un d, au bout, dit le rouquin en pointant un doigt vers la page.

A ce moment, deux élèves de sixième, qui jouaient à « la poursuite » surgirent dans le passage couvert. Ils se déplaçaient à croupetons en observant leurs billes.

— Foutez le camp, les gosses! hurla Plantier.

— Quoi? On fait rien de mal! dit l'un d'eux.

Plantier leva le poing. Les deux intrus disparurent en piaillant.

— Et maintenant, déclara Boris, tout le monde signe.

Mais le roulement du tambour lui coupa le souffle :

— Déjà?

Des surveillants claquaient leurs mains l'une contre l'autre :

— En rangs, messieurs... En rangs!...

— Pas la peine de signer, dit Plantier. Tu liras la pétition telle quelle. Cela revient au même.

Boris empocha le papier et suivit ses camarades qui se hâtaient vers le centre de la cour. Ses jambes étaient faibles. Il avait le sentiment de s'être désigné pour un sacrifice dont nul ne lui saurait gré.



Appuyé des deux mains au bord de la chaire, la tête en avant, le regard vif, Machécourt observait la classe. Il avait un visage fripé, au long nez creux, aux paupières lourdes. Une moustache mal taillée, couleur de chataigne, pendait au-dessus de sa bouche. Ses yeux, derrière les verres des lorgnons, brillaient d'un éclat féroce. Au bout d'un moment, il dit :

— Asseyez-vous, messieurs.

Les élèves s'assirent avec un grand bruit sage de troupeau qui rentre à l'étable. Puis, lorsque les pieds eurent trouvé leur place sous les pupitres, un silence se fit, solennel, effrayant.

Le voisin de Boris le poussa du coude et chuchota :

— Vas-y.

— Non, dit Boris. Pas encore.

— Pourquoi?

— Comme ça...

Il ne pouvait se résoudre à se lever, seul au milieu de ses camarades, et à lire la pétition face au terrible Machécourt. Son entreprise lui parut subitement insensée. Placé au premier rang, il sentait sur son dos le poids d'une attention unanime, exigeante. Des regards impérieux l'épaulaient, le soutenaient, le poussaient en avant, vers l'abîme. Il se raidissait, cramponné à son banc de bois.

— Messieurs, dit Machécourt, nous allons étudier aujourd'hui les propriétés du triangle isocèle... Soit un triangle A, B, C...

Machécourt se tourna vers le tableau noir et traça un triangle, en appuyant très fort sur la craie. « Si la craie casse, pensa Boris, je parle. » La salle aux murs gris, au plafond enfumé et constellé de boulettes, avait perdu sa réalité coutumière. Un enchantement maléfique venait des manteaux accrochés aux patères. Pour résister au vertige, Boris aspira une goulée d'air qui sentait l'encre et les souliers.

— Traçons une ligne droite, qui, partie de A...

La craie grinça, cassa net, et Machécourt recula un peu pour laisser tomber le morceau. Sans rien comprendre, sans rien vouloir, Boris était déjà debout. Il eut l'impression, soudain, d'être monté très haut. En contrebas, palpitait un océan de rumeurs humaines. La limpidité et l'immobilité de l'atmosphère étaient effrayantes. Machécourt regardait Boris. Quelqu'un murmura :

— Mince ! Ça va barder !

— Eh bien ! Danoff, de quoi s'agit-il? demanda Machécourt en essuyant ses mains avec un torchon bleu.

Boris tira le papier de sa poche. Ses doigts tremblaient. Des détonations sourdes ébranlaient sa poitrine. Il remua sa langue dans sa bouche qui se desséchait. Une voix qu'il ne

reconnut pas d'abord, tant elle était enrouée, forcée, prétentieuse, cria dans le vide :

— « Monsieur le professeur, au nom de toute la classe, je vous demande instamment de rappeler parmi nous notre camarade Besson... »

Il reprit son souffle. On aurait entendu voler une mouche. Machécourt s'assit sur sa chaise et dit :

— Continuez, mon ami.

— « La mesure d'expulsion dont il a été l'objet, poursuivit Boris, constitue une injustice que nous ne saurions tolérer plus longtemps. »

— Fichtre, grommela Machécourt.

Sa moustache prit une position inclinée. Boris sentit qu'il s'enfonçait de tout son poids dans l'absurde, dans l'irréparable. En même temps, il goûtait la joie amère du renoncement. Défiant du regard le demi-dieu courroucé qui siégeait au fond de la classe, il acheva d'une traite :

— « Nous espérons que votre bienveillance nous épargnera la nécessité de vous prouver que nous ne sommes pas d'accord avec vous. »

C'était fini. Boris crut que Machécourt allait exploser en imprécations. Mais le silence se prolongeait. Le monde s'était arrêté de vivre. Machécourt avait retiré son lorgnon et l'essuyait avec le coin d'un mouchoir. Ses yeux étaient petits et troubles. Il souriait méchamment. Enfin, il prononça d'une voix suave :

— Veuillez avoir l'obligeance, Danoff, de m'apporter ce billet doux.

Boris quitta sa place et s'avança, d'une démarche raide, jusqu'au pied de l'estrade. Il se sentait porté vers le supplice par l'admiration de tous ses condisciples. L'exaltation du sacrifice emplissait son cœur.

— Donnez, dit Machécourt.

Il prit le papier, le relut. Debout devant lui, Boris considérait la peau de ce visage exécrable. Une petite verrue, de teinte bistre, marquait le menton du professeur. Sa cravate

noire était usée. Il respirait avec effort. Enfin, il éleva le feuillet entre ses deux mains et le déchira lentement, par le milieu. Une rumeur de consternation monta de la classe.

— Que faites-vous, monsieur? bredouilla Boris.

Et, tout à coup, une telle colère le frappa, qu'il se mit à hurler :

— Vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit ! Je ne supporterai pas...

Ses dents s'entrechoquaient. Un peu de salive coulait de chaque côté de sa bouche. L'image de Machécourt se déformait et dansait devant ses yeux. Il entendit, comme à travers les brouillards d'un rêve, une voix péremptoire qui ordonnait :

— A la porte !... Sortez immédiatement !...

Boris se retrouva dans le couloir frais et gris, aux dalles tachées de boue. Haletant, la tête vide, le cœur crispé, il s'appuya au mur, car il avait de la peine à se tenir debout. Les dimensions du scandale dépassaient ses prévisions les plus pessimistes. Pour ce garçon qui ne lui était rien, il avait compromis sa carrière. Déjà, il n'était plus très sûr d'avoir agi avec discernement. L'héroïsme et le regret se partageaient son âme. Il fit un effort pour dominer ce trouble vulgaire et murmura : « Non, c'est bien ainsi... j'ai prouvé à Machécourt, que j'attachais plus de valeur à la justice qu'aux récompenses. J'ai pris le risque d'être fort. Les honneurs ne comptent pas. Seuls comptent les ordres de la conscience. » Mais son excitation était artificielle. Au fond de son cœur demeurait une louche désillusion. Il s'approcha de la fenêtre, regarda la cour déserte où les marronniers frissonnaient dans le vent. Ses doigts tambourinaient sur la vitre. Un murmure d'eau courante venait des cabinets tout proches. Derrière la porte de la classe, bourdonnait la voix monotone du professeur. Un pas retentit dans le couloir. C'était un surveillant qui faisait sa tournée. Il s'arrêta devant Boris et le considéra d'un air étonné et narquois. C'était la première fois qu'il voyait l'élève

Danoff dans cette attitude infamante. Il grommela en fronçant les sourcils :

— Que faites-vous ici, Danoff?

— On m'a mis à la porte, dit Boris avec fierté.

— Méfiez-vous. Ne marchez pas sur les traces de votre frère.

Le surveillant s'éloigna en dodelinant de la tête. Boris avait rougi sous l'insulte. Comment pouvait-on comparer sa conduite à celle de Serge? Il pensa à sa mère, à son père, et se demanda s'ils auraient approuvé la généreuse révolte de leur fils. Non, les parents, quelle que fût leur nationalité, préféraient les solutions prudentes. « Ne pas se mettre en avant, ne pas s'exposer, ne pas s'affirmer. » La pénombre naissante, un vague parfum de peinture et de gravier humide, le conviaient à la rêverie. La porte de la classe s'ouvrit violemment.

— Danoff, vous pouvez rentrer, cria la voix de Machécourt.

Lorsqu'il pénétra dans la salle, tête haute, l'œil clair, des ricanements serviles accueillirent ses premiers pas. Il en fut un instant décontenancé. Puis, il comprit que ses camarades avaient trahi la cause de Besson. Machécourt, en quelques mots, les avaient retournés. Sous le choc de l'indignation, Boris s'immobilisa. Il embrassait du regard cette assemblée de visages suspects. Ceux qui l'avaient poussé à se compromettre feignaient maintenant de le tenir pour seul responsable de la pétition. Ils prenaient des mines distantes, amusées. Non pas complices, mais témoins.

— Traîtres, marmonna Boris.

— Vous dites? demanda Machécourt, en levant les sourcils jusqu'au milieu du front.

— Rien, rien, répondit Boris.

Un goût salé montait dans sa gorge. Il avait peur d'éclater en sanglots. Sa lèvre inférieure vibrait à petits coups. Il regagna sa place et, durant tout le cours, affecta d'observer le plafond.

Enfin, le professeur glissa ses papiers dans sa serviette de cuir noir et annonça négligemment :

— Messieurs, vous êtes libres...

Tous se ruèrent vers la porte dans un vacarme de godillots ferrés. Mais Boris ne voulait pas se mêler à ses camarades. Il sortit le dernier, seul et pâle, ses cahiers coincés sous le bras. Machécourt l'attendait dans le corridor :

— J'ai à vous parler, Danoff.

— Bien, monsieur, dit Boris, et il retira son béret basque.

— Vous estimez, comme moi, je pense, reprit Machécourt, que vous méritez d'être consigné pendant deux jeudis consécutifs. C'est un minimum.

— Oui, monsieur.

— Venant d'un autre que vous, cette manifestation m'eût paru simplement grotesque. Mais vous n'êtes pas un habitué du chahut. Je suis sûr que vos motifs étaient respectables.

— Je le crois, monsieur, dit Boris.

— Voulez-vous me les expliquer?

— Tout était expliqué dans la pétition, répliqua Boris en dressant le menton dans un mouvement de bravade.

Machécourt eut un sourire qui retroussa sa moustache sur une denture jaune et forte.

— Venez avec moi, dit-il.

Boris ne savait comment interpréter cette invitation surprenante. Il craignait une moquerie, un piège. Toute sa peau se rétractait. Il leva les yeux sur Machécourt et rencontra un regard loyal.

— Eh bien? dit Machécourt. Vous hésitez?...

Ils descendirent côte à côte l'escalier qui menait à la cour. Des élèves se décoiffaient à leur passage. « Ils vont croire que je me repens, que je lui fais des excuses, » pensa Boris. Pour éviter cette interprétation désobligeante, il affecta de siffloter en sautant d'une marche à l'autre. Parvenu à la grille du lycée, Machécourt demanda subitement :

— Hubert Besson était-il votre ami?

— Non, dit Boris. Un camarade.

— Parfait. Savez-vous pourquoi il a été renvoyé?

— Pour avoir été insolent avec vous.

— C'est en effet la version officielle, dit Machécourt. Mais la vérité est autre. J'ai surpris Besson en train de cambrioler la caisse du concierge, pendant la récréation. Par déférence pour les parents de votre camarade, qui sont de braves gens et qui ont supplié le proviseur de ne pas ébruiter l'affaire, nous avons justifié son renvoi par un motif un peu plus avouable. Je m'aperçois aujourd'hui que j'ai eu tort de déguiser les faits.

Les yeux écarquillés, la bouche molle, Boris chuchota :

— Ce n'est pas possible, monsieur... Besson... Besson... n'est pas un voleur...

— Si. Il a avoué, d'ailleurs, qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Voyez-vous, Danoff, on ne s'entoure jamais de trop de renseignements avant de rédiger une pétition comme celle que vous m'avez remise.

Atterré par la révélation, Boris ne voulait pas encore se déclarer vaincu. Il dit, lamentablement :

— Vous êtes sûr, monsieur?

— Qui a eu l'idée de cette mise en scène? demanda Machécourt.

— Moi.

— Et vous avez tenu à rédiger et à lire vous-même cet échantillon de prose revendicatrice. Pourquoi?

— C'est à cause des copains. Ils ont pensé que, présentée par moi, la chose vous ferait plus d'effet.

— Je comprends, dit Machécourt, avec une grimace malicieuse qui fit saillir ses pommettes comme des balles. La rançon du succès. Noblesse oblige. Le capitaine charge à la tête de ses troupes. Très exaltant, tout cela. Tant pis pour vous, mon garçon. Vous irez méditer en retenue sur le respect dû à un professeur qui ne vous a jamais voulu que du bien. Sur ce, au revoir. Je suis pressé.

Boris voulut répliquer, mais Machécourt, lui tournant le dos, s'éloignait déjà à grandes enjambées. Sa silhouette maigre et noire rasait la grille d'enceinte. Tout à coup, il disparut

dans une rue transversale. Et Boris eut l'impression qu'il venait de perdre un ami. Il murmura :

— Mon Dieu !

Croyant venger un innocent, il s'était dévoué à la cause d'un coupable. Il avait offensé Machécourt, dont il était le meilleur élève, pour défendre Besson qui méritait cent fois d'être renvoyé. Un gâchis de sentiments nobles bougeait en lui, l'étouffait, l'écœurait, comme le résidu d'un repas trop copieux et déjà refroidi. Que faire? Rentrer chez lui? Il n'en était pas question. Pourrait-il manger, dormir, regarder ses parents, aussi longtemps que cette dette d'honneur pèserait sur sa conscience? Non : « Je l'ai insulté. Publiquement. Et maintenant, il me méprise. » Planté devant la grille, il se laissait bousculer par des élèves aux épaules indifférentes. Dans sa tête se heurtaient des idées de suicide et de propitiation. Il s'imaginait sautant dans la Seine du haut d'un pont, ou s'agenouillant au milieu de la rue pour crier ses fautes. Des larmes jaillirent de ses yeux. Son cœur devenait énorme. Il chancela un peu, battit des paupières. Et soudain, comme si une vague l'eût déposé sur la terre ferme, il émergea du vertige et reprit ses sens. Sa décision était arrêtée. Revoir Machécourt, sans tarder, lui parler d'homme à homme, et obtenir qu'il lui rendît son estime. La vie serait intolérable tant que ce malentendu tragique n'aurait pas été dissipé. Par chance, Boris connaissait l'adresse du professeur : 12 rue Spontini. Ce n'était pas loin. Courir là-bas. Surprendre Machécourt. Lui crier : « Monsieur, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Ma bonne foi a été surprise. Mes intentions étaient pures à l'origine... »

Tout en marchant, Boris préparait un plaidoyer pathétique. Un génie fiévreux secouait des grelots de paroles dans sa bouche : « L'honneur... la vertu... si vous aviez été à ma place... la défense des innocents... » Mais devant le 12 de la rue Spontini, un accès de timidité l'arrêta encore. Sa démarche ne serait-elle pas interprêtée comme une nouvelle insolence? Il hésitait, pesait le pour et le contre, s'exhortait à l'audace

pour se prêcher, aussitôt après, la prudence. Longtemps, il déambula, indécis, tourmenté, devant l'immeuble austère qui le considérait de toutes ses fenêtres. Au moment où il s'y attendait le moins, une voix le fit tressaillir :

— Vous désirez, jeune homme?

La concierge était sortie de sa loge et l'observait avec méfiance.

— M. Machécourt, dit Boris.

— C'est ici. Troisième gauche...

Il oublia de dire merci, traversa le vestibule en courant et s'engouffra, tête basse, dans la cage de l'escalier. Pourtant, devant la porte de Machécourt, un retour de crainte le glaça vivant. Il regardait le chambranle peint d'une triste couleur marron, le paillasson effiloché, le bouton de sonnette dans sa soucoupe de cuivre, et chacun de ces objets lui conseillait de battre en retraite. Pour retrouver un peu de courage, il pensa à l'oncle Akim, chargeant à la tête de son escadron. Une voix intérieure cria : Hourra ! dans son crâne. Il avança la main et un tintement grêle répondit à son geste dans les profondeurs de l'appartement. Comme s'il eût brisé un objet précieux, Boris fit un mouvement de recul, chuchota : « Aïe ! Ça y est... » La porte s'ouvrit. Et Boris vit, sur le fond d'une antichambre banale, une fillette maigre qui le regardait. Aussitôt, il pensa, avec un lâche soulagement, qu'il s'était trompé d'étage. Les cheveux de la fillette étaient dorés et raides comme de la paille. Ses yeux étaient bleus. Son visage pâle au nez longuet exprimait l'interrogation.

— M. Machécourt, murmura Boris, en rougissant de toute la figure.

— Voulez-vous attendre un moment, dit la fillette. Je vais prévenir papa. C'est de la part de qui?

— De la part... de la part de Boris Danoff.

Elle disparut derrière une tapisserie usée qui coupait le vestibule en deux. Boris n'avait jamais supposé que Machécourt put avoir une fille. Machécourt était pour lui un professeur, c'est-à-dire un personnage en partie abstrait, une

entité officielle, dont la seule activité consistait à tracer des dessins géométriques au tableau noir, dicter ses sujets de composition, faire réciter des leçons et distribuer des consignes. Mangeait-il? Dormait-il? Avait-il une femme, des enfants, une maison? La question paraissait absurde. Or, voici que, d'un seul mot, cette fillette lui avait appris que Machécourt était un homme en tous points pareil aux autres. Boris frémit d'appréhension, comme si cette circonstance eût encore compliqué sa tâche. La fillette reparut, blonde et bleue. Elle dit :

— Papa vous attend.

Rassemblant ses forces, Boris mit un pied devant l'autre.

— Par ici, dit la fillette.

Elle ouvrit une porte et Boris se trouva devant Machécourt. Le professeur était assis derrière une table très longue et très étroite, aux pieds torsadés. Un fond de livres, rangés côte à côte sur des rayons, se dressait dans son dos, comme le mur d'une forteresse. Des vitraux d'église, verts et jaunes, garnissaient la fenêtre, d'où venait une lueur médiévale. Une odeur de pipe imprégnait les rideaux, les tapis.

— Bonjour, Danoff. Asseyez-vous.

Le cœur brusquement serré, comme si sa vie dût s'échapper de lui à l'instant, Boris souffla :

— Ce n'est pas la peine, monsieur.

En même temps, il se récitait en mémoire les phrases qu'il avait préparées. Jamais il n'aurait le courage de les prononcer. De nouveau, il pensa à l'oncle Akim. Son regard s'appuyait sur le visage du professeur, comme pour évaluer la résistance de l'adversaire.

— Eh bien, reprit Machécourt, décidez-vous. Quel sujet vous amène?

— La pétition, dit Boris.

— Encore ! s'écria Machécourt, en fronçant les sourcils. Je crois pourtant vous avoir dit tout ce que j'avais à vous dire sur ce point. Mais vous désirez peut-être que je supprime votre punition?

— Oh ! monsieur, balbutia Boris, consterné.

— N'y comptez pas mon ami. Vous méritez d'être consigné et vous le serez. Avec moi, les démarches à domicile ne servent à rien.

Boris frémit sous l'insulte. Comment Machécourt pouvait-il le croire capable d'une manœuvre aussi vile? Rouge, les narines dilatées, les yeux saillants, il gronda :

— Non, monsieur. Vous me connaissez mal. Je ne suis pas venu pour faire lever cette retenue.

— Et pourquoi donc, alors? Expliquez-vous, que diable !

— Pour vous dire... pour vous dire...

Machécourt, agacé, jouait avec un coupe-papier en ivoire, dont le manche s'ornait d'une loupe :

— Pour me dire?

— Pour vous dire que je ne suis pas un salaud, chuchota Boris, d'une voix rauque, brisée.

— J'en demeure persuadé, déclara Machécourt en inclinant la tête sur le côté.

Deux fenêtres en miniature se reflétèrent dans les verres de son lorgnon. Sa moustache bougeait comme une petite bête mécontente.

— Je ne suis pas un salaud, monsieur, reprit Boris, dont la gorge devenait douloureuse. J'ai agi par... par noblesse d'âme... Je voulais...

— Vous vouliez me prouver que j'avais tort, dit Machécourt. Vous ne vous êtes pas imaginé une seconde que mes raisons étaient probablement meilleures que les vôtres. Vous avez manqué de confiance en votre professeur.

— Mais tout le monde peut se tromper ! marmonna Boris.

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. L'entretien tournait à sa confusion. Un hoquet ébranla sa poitrine. Les yeux de Machécourt le perçaient de part en part. Il eut l'horrible sensation qu'il était comme une bête prise au piège. Tout son être tremblait si fort qu'il dut s'appuyer au bras d'un fauteuil. Il s'écria :

— Vous ne pouvez pas me mépriser... Si vous devez me mépriser, je... je...

Il se tut parce que la respiration lui manquait.

— Je vous en prie, dit Machécourt. Pas de grands mots. Rentrez chez vous. Demain, vous serez plus raisonnable.

Une horrible commotion ébranla les nerfs de Boris. Cet homme se moquait de lui. La vie n'avait plus de valeur, puisqu'il était impossible à un innocent de se disculper.

— Je ne veux pas être raisonnable, gémit Boris. Je préférerais me tuer.

Et, tout à coup, comme frappé de délire, il se mit à hurler :

— Me tuer... Oui... Je ne tolèrerai pas... Si j'étais un Français, peut-être que cela me serait égal... Mais je suis un émigré russe... Je dois... je dois... comme un invité... montrer... l'exemple...

Il ne savait plus lui-même ce que signifiait ce torrent de paroles qui sortait de sa bouche.

— Mon oncle Akim a été blessé... C'est un héros... Papa aussi est un héros... Nous ne sommes pas des mendiants, monsieur Machécourt... En Russie...

Les livres trépignaient côte à côte sur leurs rayons. Machécourt devenait énorme et vague, cotonneux et lointain, comme un nuage. Quelqu'un dit sur un ton paternel, inquiet :

— Voyons, Danoff. Calmez-vous... Calmez-vous...

Puis, l'univers s'évanouit dans une rumeur d'eaux envahissantes.

Lorsque Boris rouvrit les yeux, il vit le visage de Machécourt et de la fillette inclinés côte à côte au-dessus de lui. Il était étendu sur un petit canapé en cuir. Une compresse humide lui glaçait le front.

— Ce n'est rien... Un étourdissement, dit Machécourt.

— J'ai honte, chuchota Boris.

Il aurait souhaité s'évanouir de nouveau et pour toujours. Une faiblesse infinie relâchait ses muscles.

— Laisse-nous seuls, Marguerite, dit Machécourt.

La fillette glissa vers la porte, s'enfonça dans le mur.

— C'est votre fille? demanda Boris d'une voix éteinte.

— Oui, dit Machécourt. J'habite seul avec elle. Sa mère est morte.

Une pensée rapide traversa l'esprit de Boris : « Je lui ai fait de la peine. Et c'est un veuf ! Un veuf inconsolable ! Vraiment je suis un monstre. » Sa sensibilité exacerbée ne tolérait plus le moindre choc. Il se sentait vulnérable des pieds à la tête. Prêt à pleurer pour un rien. Il se souleva sur les coudes, exhala une plainte :

— Je vais partir.

Machécourt le retint en pesant de la main sur son épaule :

— Attendez encore. Vous ne tiendriez pas sur vos jambes. Quel étrange garçon vous faites, Danoff ! On dirait que vous éprouvez du plaisir à forcer votre caractère.

— J'aime le risque, grommela Boris ; et il devina aussitôt qu'il avait dit une sottise.

— Non, déclara Machécourt, vous n'aimez pas le risque. Vous avez peur du risque. Mais vous vous contraignez à risquer, par besoin de vous dépasser, de vous admirer et, peut-être, de vous faire mal. C'est un genre de masochisme.

Boris ne comprit pas le mot, mais répliqua au hasard :

— Tout de même pas, Monsieur.

Il y eut un silence. Boris regardait Machécourt et ne reconnaissait pas son visage. Les traits essentiels, pourtant, n'avaient pas bougé. La moustache pendante, le lorgnon, la petite verrue bistre étaient à leur place. Mais une bonté timide éclairait l'ensemble. On eût dit que cet homme avait changé d'âme, à l'insu de Boris, ou que Boris, à son réveil, le voyait avec d'autres yeux. Qu'était devenu le professeur sévère et narquois, distributeur permanent d'axiomes et de réprimandes ? Machécourt s'assit dans un fauteuil proche du canapé, bourra une pipe et l'alluma en tirant à petits coups sur le tuyau. Ses joues se creusaient, se gonflaient. Un nuage de fumée enveloppa un instant son visage.

— Vous avez cru bien faire, dit-il enfin, et vous avez mal fait. En tant que professeur, je suis obligé de vous punir, pour manquement à la discipline. En tant qu'homme, je

reconnais que votre intention était généreuse et que, par conséquent, vous n'êtes pas blâmable. Est-ce là ce que vous désirez?

Un élan de gratitude dressa Boris sur son séant :

— Oh ! oui, monsieur.

— Croyez-vous que, sans votre visite, il en eût été autrement?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Vous vous faites donc une piètre opinion de moi. Pas une seconde, je n'ai songé à vous retirer mon estime. Pourtant, je ne regrette pas que vous soyez venu. Il me semble que je vous connais mieux, maintenant.

— J'ai été ridicule...

— Mais non.

— Si. J'ai pleuré. J'ai crié. J'ai parlé de mes parents, de la Russie...

— Un garçon n'est jamais ridicule quand il parle de ses parents et de son pays.

Une douce chaleur coulait dans les veines de Boris. Il se détendait dans la confiance et le dévouement. Que cet homme était donc compréhensif, intelligent et tendre ! Comme il faisait bon dans ce bureau obscur où flottait le mâle parfum de la pipe !

— Vous souvenez-vous de la Russie? demanda Machécourt.

— Oui, monsieur.

— Où habitiez-vous?

— A Moscou, dit Boris. Mes parents étaient des gens très, très riches. Nous avions beaucoup de domestiques qui passaient sans faire de bruit dans les corridors. Le lustre du salon était grand, grand comme votre table.

Il se tut un instant, craignit d'avoir offensé Machécourt, et ajouta :

— Enfin, presque...

— Bigre, dit Machécourt, en hochant la tête d'un air compétent.

— Quand maman recevait, reprit Boris, il y avait des fleurs

jusque sur les marches de l'escalier. Notre gardien était un tcherkess. Il s'appelait Tchass. Puis, les bolcheviks sont venus. Ils ont tué Tchass. Nous avons dû nous enfuir...

— Je vois, je vois, murmurait Machécourt.

Sa pipe bouchée faisait un léger bruit de bouillotte.

— Nous avons tout perdu, dit Boris. Mais papa est sûr que nous reviendrons chez nous, un jour, et que notre maison nous sera rendue.

— Je le souhaite pour vous, dit Machécourt. Il doit être bien difficile de construire un foyer sur une terre étrangère. Les coutumes, la langue, le climat, la ligne de l'horizon, tout heurte l'exilé et le décourage. Il rêve de sa patrie comme d'un paradis perdu. Il l'embellit à distance. Il se nourrit de souvenirs. Mais vous, Boris Danoff, vous êtes jeune encore. Si on vous annonçait, demain, que vous pouvez quitter la France pour retourner en Russie, seriez-vous pleinement heureux?

— Bien sûr, monsieur, dit Boris.

Mais à peine eût-il parlé qu'il regretta son impolitesse. N'avait-il pas offensé Machécourt en exprimant sa préférence avec tant de vivacité? Et, d'autre part, pouvait-il jurer qu'il ne regretterait pas la France au moment de passer la frontière?

— Vous avez quitté la Russie à l'âge de sept ou huit ans, n'est-ce pas? reprit Machécourt. Et voici cinq ans, six ans, que vous êtes en France. L'éducation française vous a déjà marqué. Vous avez pris vos habitudes sur notre sol. Vous êtes un peu des nôtres...

— La séparation serait pénible, en effet, dit Boris, et il baissa la tête.

Il avait conscience d'un partage douloureux dont sa personne faisait les frais. Sollicité par le passé et par le présent, par la Russie et par la France, il flottait sans se décider entre ces deux tentations contraires. Son instabilité lui parut effrayante. Il dit :

— Je ne suis ni d'ici, ni de là. Français en Russie, Russe en France, je resterai toute ma vie un étranger. C'est triste.

— Non, dit Machécourt. Vivre sur deux pays est une entreprise passionnante. Vous comprendrez plus tard. Si chacun de nous avait deux patries, les guerres deviendraient impossibles.

Sa pipe s'était éteinte. Il la déposa, sans la vider, dans un cendrier. Boris suivait ses moindres gestes avec gratitude.

— Que comptez-vous faire plus tard? demanda Machécourt.

— Je ne sais pas. Je voudrais devenir un ingénieur... ou un médecin...

— Vous avez, en effet, de fortes dispositions pour les sciences. Mais il est trop tôt encore pour choisir une voie. Continuez à travailler comme vous le faites. Et revenez me voir, aussi souvent que vous le voudrez.

Il passa la main sur son front, à plusieurs reprises, violemment, comme pour effacer une tache, et dit encore :

— Vos parents vous élèvent dans le culte de la Russie. J'essayerai... j'essayerai de vous faire aimer la France... Écoutez...

Il se leva, prit un livre sur sa table, l'ouvrit et lut d'une voix enrouée :

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mammelle.
Ore, comme un agneau qui sa nourrice appelle
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

— De qui est-ce? demanda Boris.

— De Du Bellay. Un poète du XVIe siècle...

L'ombre avait envahi la pièce. Machécourt referma le livre et continua à réciter, la tête haute, comme s'il se fût adressé à un auditoire placé très au-dessus de lui, sur des gradins :

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu, maintenant, ô cruelle?
France, France, réponds à ma triste querelle :
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.

Il se tut. Mais la vibration des mots se prolongeait encore, d'une manière subtile, dans le silence. Boris, engourdi de plaisir, murmura :

— C'est très beau, monsieur. Je ne savais pas que vous aimiez la poésie.

— Parce que j'enseigne les mathématiques? Mais il n'y a pas de plus vertigineuse poésie que les mathématiques, mon enfant. Avancer d'abstraction en abstraction, toujours plus loin, toujours plus haut, grimper d'équation en équation jusqu'à des vérités inconcevables, ineffables, construire un monde possible à côté du monde réel. Qu'est-ce, à votre avis, sinon de la poésie?

Il tourna un commutateur. Une lampe versa sur le bureau son cône de clarté crue aux bords légèrement verdis. Des titres d'or s'allumèrent au dos de quelques volumes dans la bibliothèque. Sur un guéridon, une pile de papiers blancs brilla d'un reflet de métal. Boris reconnut les devoirs de la semaine. A cet instant seulement, il se rappela que Machécourt était son professeur.

— Il est tard, dit Machécourt. Vous devriez partir. Vos parents sont peut-être inquiets...

— Oui... oui, dit Boris.

Mais il ne pouvait s'arracher à l'enchantement de ce lieu, de cette voix. Il lui semblait que Machécourt l'avait introduit dans une confrérie secrète, dont tous les membres étaient nobles, travailleurs et intelligents. Entre cet homme et lui existait un serment que rien ne saurait rompre. Une légère suffocation le prit à la gorge. Il se sentait doux et supérieur à lui-même. Il dit :

— Monsieur, vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

— Je n'en demande pas tant ! s'écria Machécourt.

Un sourire déplaça sa moustache. Il tenait la tête penchée. La petite verrue de son menton remuait, comme prête à prendre le vol. Boris se dirigea vers la porte.

— Je vous accompagne, dit Machécourt.

Dans le vestibule, ils rencontrèrent Marguerite qui sortait de la cuisine, un tablier bleu autour des reins. Elle demanda :

— Vous allez mieux?

— Oui, répondit Boris.

Machécourt passa un bras autour des épaules de sa fille.

— Boris Danoff est un de mes meilleurs élèves, dit-il. Il a quitté la Russie à l'âge de huit ans. Et il ne s'est pas encore très bien acclimaté en France. Je lui ai conseillé de venir nous voir, aussi souvent qu'il le voudrait. Ai-je eu raison?

— Mais oui, papa, dit Marguerite. S'il s'ennuie, qu'il vienne.

Ébloui de reconnaissance, Boris se tourna vers Machécourt et prononça faiblement :

— Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi?

Mais Machécourt feignit de ne l'avoir pas entendu.

Boris dévala l'escalier, passa en courant devant la loge de la concierge et se retrouva dans la rue fraîche et sombre, où les becs de gaz veillaient au pied des immeubles. Un contentement fiévreux l'animait, l'allégeait, au point qu'il avait envie de danser sur place : « Machécourt est le meilleur des hommes. Un saint. Un savant. Un poète. Comme il m'aime! Comme je l'aime ! » Son pas sonnait clair sur l'asphalte. Une fumée de pluie impalpable adhérait à sa peau. De la ville fatiguée montait un bruit de tonneaux roulés. Des moments de vie familiale, ornés d'un abat-jour ou d'un coin de buffet, surgissaient, çà et là, dans le rectangle lumineux d'une fenêtre. Boris marchait vite, secouant la tête, remuant les bras, tel un somnambule. Parfois, il s'arrêtait, levait les yeux vers le ciel, disait :

France, mère des arts, des armes et des lois...

Il se promit de se procurer le volume et de recopier le poème pour l'apprendre par cœur. Il était sept heures et demie lorsqu'il rentra à la maison. Ce fut Tania qui lui ouvrit la porte.

— Enfin ! dit-elle. Ton père et moi étions si inquiets !... Nous pensions...

Mais Boris ne lui laissa pas achever sa phrase. Essoufflé, la bouche tremblante, les yeux rayonnants d'allégresse, il cria :

— Maman, maman... J'ai un ami !...

HENRI TROYAT.

MRS. CHRISTOPHER

PREMIÈRE PARTIE

I

Jamais ils n'avaient vu mort si soudaine. D'ailleurs cette violence imprévue et mortelle outrageait une chambre qui ressemblait au parloir d'un club victorien : acajous massifs, peluches, bambous, portraits à l'huile d'inconnus ayant un air de volailles languides, feu jaune dont les flammes déchiquetées montaient dans l'âtre comme des griffes, tout y était, jusqu'aux deux lampes à gaz ronronnant sur la cheminée. La chambre semblait émettre des petits bruits grincheux de vieux garçons, pour désavouer ce qui venait de se passer. D'ailleurs il y avait de quoi grogner !... Sine, propriétaire de cette demeure sinistre, venait de dire rêveusement : « Mes chers amis, nous sommes ici rassemblés pour évaluer en bonne monnaie vos petits péchés. »

Le blasphème à peine prononcé, Sine s'effondrait dans son fauteuil, avec un faible cri de protestation. Toujours le même sourire cruel aux lèvres, il n'avait pas changé ; n'était que sur son front une goutte de sang pareille à une coccinelle perlait d'un trou de balle...

C'était la femme âgée, aux boucles grisonnantes, qui venait de sortir un minuscule revolver et d'abattre Sine. Puis elle passa lentement le petit pistolet sur sa hanche, comme pour en essuyer la poudre, l'huile, ou le sang de l'homme.

« Seigneur, fit-elle, une pointe d'exaspération dans la voix, ceux qui se prennent pour Dieu Tout-Puissant, distribuant châtiments et sentences, trouvent parfois leur maître ! »

Peu importait son motif. Aux yeux des trois personnes

vivantes qui restaient dans la pièce elle incarnait la délivrance. Sine, ce petit homme avisé qui les avait fait chanter tous, et qui ce soir les avait invités à sa maison de Highgate pour jouir de leur détresse, elle lui avait réglé son compte...

Il était assis à son bureau, là, prononçant d'une voix faussement enfantine son intolérable petit discours truffé de ricanements, savourant l'odieux prestige que lui donnait sur eux sa basse connaissance de leurs vies.

« Il faut bien que je m'amuse de temps en temps, disait-il d'un ton persuasif, parce que vous, mes canailles, vous n'êtes guère réjouissants ! Et pourtant, je suis généreux, moi ! Je ne dévoile ni vos noms ni vos crimes... Seulement ça m'a plu de vous réunir tous les quatre devant moi, mes petits vilains... Ai-je l'air de trembler de crainte devant telle concentration de méchanceté? Non ! Je n'ai pas peur. J'ai un peu froid, voilà tout ! et bien envie de mon dîner... De quoi aurais-je peur? C'est vous-même qui me protégez. Votre extraordinaire volonté d'anonymat suffit à m'assurer contre toute protestation de votre part, ou toute idée... malencontreuse de violence... »

Nul ne parlait. Que répondre à celui qui sait tout? Il continuait ses fanfaronnades avec une désarmante suffisance. La femme âgée, qui se tenait près du feu, regardait les trois autres. Ils lui faisaient l'effet d'agneaux devant le boucher. Le pathétique, l'inconvenance de cette scène odieuse, lui firent enfin dépasser les limites ordinaires de l'indignation. Elle cherchait des yeux de quoi mettre fin à ce spectacle indécent. Son esprit se vidait, mais ses doigts soudain galvanisés plongèrent dans sa poche pour en sortir le revolver, et elle tira sur l'homme-qui-en-savait-trop-long.

Depuis le début la scène se déroulait dans une atmosphère de parfait théâtre. La conclusion mélodramatique s'imposait. Rien ne donne la sensation du définitif autant que le meurtre... Celui-ci était entré d'un coup dans la chambre ; s'y était installé comme une entité incontestable. Gens et choses près de lui prenaient un relief saisissant. Il les figeait, les fouillait, les isolait, projetait leurs éléments en marge de la vie, et leur donnait une objectivité totale et terrifiante.

Sous cet étrange éclairage, les meubles d'acajou rouge sombre, les portemanteaux en bambou avec leurs « Souvenirs de Boulogne », les presse-papiers en verre dans lesquels sommeillaient les rafales de neige, perdaient tous leur air de sécurité... Et les victimes de Sine cherchaient le long des murs,

dans les recoins du plafond, le petit nid d'ombre ou s'était couvé ce meurtre...

Puis la machine se remit à tourner. Tous les trois regardèrent avec des sentiments inexprimables celle qui venait de les délivrer. Ils commençaient à réaliser pleinement la mort de Sine, et ils se rapprochèrent les uns des autres. Ce n'était pas de la crainte qu'ils éprouvaient, mais plutôt quelque chose comme le soulagement expansif et joyeux des gosses, qui, au guignol, se serrent l'un contre l'autre au moment de la mort du traître, pour augmenter leur satisfaction en la partageant.

Sine était mort ! Ils étaient libres ! Tombées, les chaînes ! Brisés les barreaux ! C'était les vacances pour toujours... Ils pouvaient redevenir eux-mêmes. Une liberté sans limite venait de leur être accordée. Ils pouvaient ouvrir leurs ailes. Revivre ! Plus de rappels dégradants de leurs fautes. Plus de perpétuel abaissement des standards moraux qui leur restaient. Toute cette affaire prenait des proportions héroïques pour eux. Ils s'épanouissaient. Certains côtés de leurs caractères se montraient à eux sous un jour avantageux, tout à coup. Ils ne se reconnaissaient plus eux-mêmes... Auparavant humbles, moralement infirmes, maintenant ils débordaient. De folles exclamations fusèrent...

— C'est le plus beau soir de notre vie, je vous le jure !

— Quelle soirée merveilleuse !

— Ça devait arriver !

— Le salaud ! Le salaud !

— Rien de tel que la mort pour vous guérir de la naissance.

— Je suis bien forcé de vous dire que celui qui a des regrets n'est qu'un hypocrite !

Le plus jeune des trois, un médecin de vingt-huit ans, que Sine faisait chanter pour une raison facile à deviner, passa nerveusement derrière le bureau pour s'assurer que Sine était bien mort. Précaution superflue. La balle s'était enfoncée dans le cerveau, sous le crâne osseux et les quelques petits cheveux noirs frisés. Le docteur ne put réprimer un grognement de satisfaction en laissant retomber le poignet mort...

« Puissance, songeait-il... Toute-Puissance de Sine sur nous, puis de cette femme sur lui, quand elle a eu le courage de le faire disparaître... C'est beau, c'est divin... »

Les deux autres, une jolie femme du nom de Veronica, et un homme d'âge mûr, les cheveux taillés en frange et les yeux fixes comme un pigeon, parlaient dans une agréable torpeur de bien-être et de soulagement. De temps en temps,

ils lançaient des coups d'œil reconnaissants et intrigués vers la meurtrière qui leur avait redonné le monde.

Elle, si charmante et toute auréolée de vie forte et lumineuse, rappelait à chacun deux sa mère ; ce qui renforçait leur impression d'être des enfants devant elle... Et d'ailleurs elle n'aurait pu mieux jouer ce rôle de mère qu'en les débarrassant à jamais de l'Homme Noir qui hantait leur vie.

— Naturellement, fit Veronica, personne n'a besoin de savoir. Pas question de police? Rien. On ne s'apercevra même pas de son absence. Qui aurait pu l'aimer?

Ils se tournèrent vers la femme âgée pour voir l'effet du mot discordant « Police ». Mais elle, les yeux fixés sur la cheminée, paraissait se plaire à la contemplation d'un tas de fruits de cire, prunes et pêches, qui se trouvaient sous une cloche de verre...

En réalité, elle se demandait comment elle n'était pas morte à son coup de revolver ; comment la chambre n'était pas tombée sur elle ; pourquoi des cornes ne lui poussaient pas, des pustules ne la couvraient pas, des scorpions ne sortaient pas de sa bouche... En un mot, par quel miracle elle était encore elle-même, à part certains troubles passagers, comme palpitations, tremblements des membres ou montées de nausée.

« Et si je vomis, pensait-elle, où puis-je vomir? » Elle cherchait des yeux pour ne pas être prise à l'improviste. Heureusement, tout près d'elle, se trouvait dans un pot rose vernissé, une petite plante horrible dont les feuilles rouge brique semblaient découpées dans du buvard... C'était tout ce qu'il fallait.

— Et les domestiques? demanda le docteur.

— C'est lui-même qui nous a ouvert, répondit Veronica, et je n'ai pas entendu bouger dans une autre pièce.

Le docteur alla ouvrir la porte : « Eh ! » cria-t-il. Son appel fut suivi d'un lourd silence. Il rejoignit les autres, laissant la porte entrebâillée.

— Il faudrait du vin, un vin âpre et rude, dit-il ; et une expression de loup envahit son laid visage de rouquin. Nous devrions avoir beaucoup à boire pour célébrer cela...

— Célébrer? fit l'homme plus âgé, Edmund Macvey.

— Bien sûr ! mon cher, insista Giles. Ce beau travail ne vous touche donc pas? Vous désapprouvez le meurtre peut-êrte? Tuer les gens vous paraît contre les règles?

Il le regardait de côté. « Je me demande quel est ton vice

à toi, vieux farceur, avec ta drôle de petite frange... Politicien marron? Traficant de femmes? Ou de films pornographiques dans une maison distinguée de Holland Park? Quelque chose de salé, j'en mettrais ma main au feu... »

Edmund, les yeux sur lui pensait en retour : « Je ne donnerais pas deux sous de cet insolent coquin... Il m'a tout l'air bon pour la corde... Capable de tout, cynique petit... »

Veronica interrompit ces échanges de réflexions en soupirant :

— Je voudrais bien avoir une cigarette. Il n'y a rien de tel quand on est trop excité... ou pas assez.

Giles lui en tendit une :

— Vous ne pouvez pas vous plaindre d'un manque de sensations fortes dans cette maison ! dit-il. Qui donc, à notre époque, a encore la douce joie de voir son oppresseur tomber mort à ses yeux? C'est une ancienne coutume, ressuscitée en notre honneur. Quel chef-d'œuvre de soirée !

Edmund remarqua :

— J'ai le sentiment que c'est le Mal personnifié qui vient de mourir. Voilà ce que c'était que cet homme-là !

A ces mots, la femme aux cheveux gris se mit à parler. Jusque-là elle était restée silencieuse, fixant tantôt l'horrible corps du bureau, tantôt les fruits artificiels de la cheminée. De temps en temps elle rejetait sa tête en arrière pour essayer de s'éclaircir la vue : sous l'effet de la fatigue nerveuse ses yeux se brouillaient constamment comme si elle eût trop bu d'une potion à la belladonne.

Comme elle avait agi sans préméditation, et que tout s'était passé de façon si implacable et définitive, elle n'arrivait pas encore à réaliser que c'était elle qui avait tué Sine.

Et elle dit à Edmund, d'une voix douce et méditative, comme si elle n'eût pas eu d'autre sujet de préoccupation :

— Qu'allez-vous penser là, mon ami? C'est une grande erreur de supposer que Sine était le Mal incarné... Le Mal n'a pas visage humain, pas même le visage de Sine. Les gens ne sont pas faits à l'image de leurs péchés ; ils sont différents ; ils sont mieux...

Edmund lui dit :

— Il est certain que votre visage n'est pas celui du meurtre, ma chère amie.

Revenant de Ken Wood, une petite chouette lança son huhulement nocturne, qui pénétra dans la chambre avec une étrange intensité...

Veronica frissonna.

— Les sujets de conversation qui s'offrent à nous sont absolument uniques, fit-elle fermement. Mais je ne crois pas qu'il serait très sage que nous restions ici pour le plaisir de disserter sur le meurtre, dans l'abstrait ou dans le réel. (Elle désigna de la tête le corps.) Pour ma part, j'aimerais bien m'en aller. Mais avant de partir, continua-t-elle en regardant la femme âgée, je veux vous remercier de m'avoir libérée. Tout le monde commet des erreurs, mais on ne leur remet pas constamment sous le nez, comme à nous, en nous enlevant jusqu'au droit d'espérer... Je vous serai toujours reconnaissante de cette délivrance.

— Moi aussi, fit Edmund... Nous avons maintenant de grandes espérances... et de lourdes responsabilités... J'allais dire « l'Inquisiteur n'est plus... » Mais je me demande où il est en ce moment. Peut-être encore ici... Peut-être ne serons-nous libres qu'en *tuant* ce qu'en nous-mêmes il ne nous laissait pas oublier... Alors seulement l'affaire sera close. Lui est hors d'état de nous nuire, mais c'est de nous que dépend le futur.

— Oh ! oh ! Je suis bien sûr que vous avez toujours votre mot à dire, vous, dit le jeune docteur à Edmund, avec un mauvais sourire à son adresse.

Edmund jeta sur lui un regard souverainement menaçant, et prépara une réplique-massue... mais, juste à ce moment, ils eurent tous la surprise de voir un chat pénétrer dans la chambre par la porte entr'ouverte. Il alla droit à la main de Sine qui pendait par-dessus le bras du fauteuil, et frotta contre elle sa tête caressante. Tout de suite il eut l'air de sentir le changement. Il retira sa tête et se tint quelques secondes immobile et comme vexé. Puis dans un cri sauvage il se jeta contre le mur ; il recula dressé sur ses griffes, et d'un bond fut hors de la chambre avec un miaulement strident.

L'attitude du chat lança une sorte d'avertissement. Le feu rampant, les meubles cirés, les affaires en ordre, et au milieu le corps aux yeux ouverts luisants comme des sequins ternis d'une lueur mate et froide, tout prit couleur sinistre... La lumière même parut livide. A ce moment ils eurent la certitude que la mort n'existe pas pour les morts. Ils n'eurent plus qu'une envie : partir au plus tôt...

— Nous nous en irons séparément, proposa Giles. Il est bien évident qu'il vaut mieux ne pas quitter cette maison tous en groupe, comme si nous sortions d'un gala... Partons

un par un, et tout ira bien. Je resterai ici le dernier, ça m'est égal, et j'éteindrai. (Que n'ai-je pu l'éteindre, Lui!) Quelqu'un doit fermer le gaz, autant que ce soit moi.

Ils se tournèrent tous trois vers la femme aux cheveux gris d'un air interrogateur. En réponse à leur attente, les yeux brillants de tendresse, elle dit :

— C'est merveilleux, vraiment merveilleux, comme les hommes savent s'adapter aux circonstances ! Vous, par exemple... Un crime est commis sous vos yeux ; vous vous en accommodez. Bien plus, vous me traitez comme si tout était normal !

— Mais naturellement, fit Edmund. Et pour l'amour du ciel, ne songez surtout pas à vous dénoncer à ceux qui pourraient... comment dirais-je... trouver à redire à une soirée sans défaut pour nous. Je n'ai pas besoin de vous dire que pas un de nous n'aurait l'idée de vous trahir. Vous nous avez sauvés !

— Mais de quoi? (Elle sourit.) Mes amis, vous ne me devez aucune reconnaissance ! J'ai agi instinctivement, et les suites de mes actes ne regardent que moi. Malgré tout, le monde est si bizarre, si des soupçons tombaient sur l'un de vous, il faudrait dire tout de suite que c'est moi qui ai tué notre tourmenteur. Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne veux pas le savoir. Mais il vaut beaucoup mieux pour vous que vous connaissiez mon nom. Je m'appelle Christopher. Mrs. Christopher. Et j'habite Hampstead. Ma maison s'appelle Laburnum Cottage, parce que le jardin est plein de lilas... Eh ! oui...

Elle avait une jolie voix heureuse, cette meurtrière. On sentait bien qu'elle venait d'un monde ou le crime et la violence n'existent pas... Ses derniers mots provoquèrent les protestations de Veronica et d'Edmund : « Jamais ils ne la trahiraient ! Quoiqu'il arrive, jamais ils n'aideraient à la faire prendre ! Voyons, elle à qui ils devaient tout ! qui les avait débarrassés de *Lui!* Comment pouvait-elle penser qu'ils oublieraient cela !... »

Ils se tournèrent vers le corps avec des yeux indignés, pour s'exciter à un peu de haine. Mais il leur parut que la mort, en prenant graduellement possession de leur ennemi, estompait ce que sa vie avait eu de sordide et de coupable... Il leur était difficile, en cette présence implacable, de ressentir l'horreur que cet homme leur avait inspiré de son vivant.

En souriant, Giles acquiesçait aux véhémentes protestations des deux autres. Mais à part soi : « Folle ! se disait-il.

Insensée ! de se mettre ainsi en notre pouvoir. Elle a échangé un seul maître contre trois. La preuve : l'un de nous pourrait reprendre le rôle de Sine et la faire chanter jusqu'à la mort... Ce serait d'ailleurs un petit jeu risqué ! Cette Mrs. Christopher m'a tout l'air de traiter qui la menace de façon plutôt cavalière. Elle aurait tendance à rendre aux gens un peu plus que la monnaie de leur pièce... Tout de même elle nous a donné sur elle un certain pouvoir, et tout pouvoir a son prix. C'est même la seule chose en ce monde qui ait un prix. »

Se tournant vers Mrs. Christopher, il dit :

— Je vous ai beaucoup de reconnaissance de cette soirée, la plus passionnante de toute ma vie. Voulez-vous partir la première, et nous suivrons un à un. Je resterai en arrière pour éteindre les lumières... Le dernier parti doit toujours moucher la chandelle.

II

Au dehors, une lune vide se levait. Sa lumière froide se déversait sur la cuvette allongée de Londres, blanchissant les clochers d'une lueur terne, changeant les toits d'ardoise en de mystérieuses masses grises aux reflets noirs et mouillés. On dépensait beaucoup de lumière, là-haut ; mais tout de même l'enclos de Sine n'était pas oublié. Ses lauriers recevaient une mince pellicule d'argent et ses amandiers étaient pleins de cocons de lumière lavande, quand Mrs. Christopher descendit l'allée.

Elle fut contente de voir cette lune dénudée gravir le ciel à pas chancelants, suivie d'une petite étoile pareille à une miette de pain toute brillante, car pour Mrs. Christopher, c'était un symbole de centaines de nuits sûres et joyeuses, qui semblaient maintenant planer au-dessus d'elle, splendidement pures, loin du chantage et du crime...

A Hampstead Lane, elle vit l'autobus allumé tourner le coin obscur de la tombe de Coleridge, et descendre ensuite la colline d'une allure guillerette, l'air bien content de laisser derrière lui, seul dans sa crypte ouverte à tous les vents, ce locataire-là !...

Mrs. Christopher pressa le pas jusqu'à l'arrêt, et monta dans l'autobus. La seule place libre était à côté d'un homme ivre.

— Eh bien ! dit-il, en regardant les boucles grises de Mrs. Christopher, z'avez pas de chapeau sur la tête !

— Vous, vous en avez un, répondit Mrs. Christopher.

Il se découvrit vivement, avec des excuses.

— Mille pardons ! Je ne suis pas soûl, vous savez ! J'suis gai ! Y'a une grosse différence ! Vous comprenez, je me suis élevé tout seul. Je n'suis pas mauvais, mais il y a des fois où je ne réfléchis pas...

— Moi non plus, dit Mrs. Christopher, d'un ton encourageant. Et nous nous élevons tous par nous-mêmes. C'est le but de l'éducation.

L'homme ivre éclata d'un gros rire.

— Je n'ai pas d'éducation vous savez ! Je suis mineur.

Mrs. Christopher faillit dire automatiquement : « Et moi je suis une meurtrière. » Mais elle s'aperçut à temps de l'inconvenance d'un aveu aussi agressif. Elle fit la grimace. C'était tout de même drôle. La voilà qui badinait avec un ivrogne qu'elle ne connaissait pas, et une heure avant, elle avait réglé le compte d'un homme, sans contestation possible, — en le tuant !

L'ivrogne près d'elle continuait :

— Pour sûr, je suis un mineur un peu spécial ! Je travaille en grand ! Propriétaire de cinq mines. Je suis quelqu'un de puissant !

— Dégoûtant ! observa-t-elle.

— Comment ça? protesta l'homme. C'est pas quelque chose d'avoir cinq mines?

— Vous croyez? demanda Mrs. Christopher.

Fiévreusement, l'homme tenta de l'impressionner :

— Je vois bien que vous n'y êtes pas, fit-il avec un grand sérieux. Tenez, moi et mes mines, par exemple. Les mineurs, et les gens qui utilisent le charbon, dépendent de moi. Je peux faire travailler mes hommes ou non. Je peux extraire le charbon ou le garder. C'est pas de la puissance, ça?

— Non, répliqua-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est, alors?

— Oh ! un peu de tyrannie... Rien à voir avec la vraie puissance.

Mrs. Christopher se sentait si lourdement coupable qu'elle décocha cette petite flèche avec bonne humeur.

L'homme lui souffla bruyamment dans la figure. Démoralisé par le manque d'enthousiasme de Mrs. Christopher, son seul recours était de la classer parmi les piquées.

— Vous ne seriez pas un peu drôle? demanda-t-il.

— Je crois que si, répondit-elle.

L'autobus s'arrêta devant Spaniards Inn, et le poivrot l'invita à descendre prendre un verre. Mrs. Christopher déclina cette offre gracieusement :

— Bien le bonsoir alors, cria le bonhomme à tue-tête. Et repensez un peu à mon histoire de mines !

Mais, c'était assez excusable, Mrs. Christopher trouva qu'elle avait de plus urgents sujets de méditation. Elle descendit à Jack Straw's Castle et fit le tour de White Stone Pond.

D'un côté, vers les hauteurs du Hertfordshire, s'étendait un espace étoilé, vaporeux. De l'autre côté, la lune, et l'horizon qui descendait au sud, vers les collines du Surrey. De la terre verdoyante au zénith éclaboussé d'étoiles, un faible bourdonnement aigu et musical vibrait dans la nuit. Un bercement aérien de sons divers, aussi bien le glissement imperceptible des hérissons dans l'herbe sur la lande de Hampstead, que les fanfares des klaxons de Spaniards Road en haut de Londres. Ce son mystérieux et doux, les arbres descendant en une ligne sinueuse jusqu'au Vale of Health, dans la lumière glauque de la lune, les lueurs carminées et poussiéreuses des lampes lointaines de la ville, le scintillement du ciel, tout cela combiné, donnait une impression fugitive d'Infini sur terre. Mrs. Christopher, qui sentait toujours ces choses-là, en conclut qu'il ne serait pas mauvais pour elle de s'attarder parmi ces grandeurs surhumaines, pour tenter d'ordonner les pensées terrifiantes qui lui traversaient l'esprit comme des flammes.

Elle s'assit sur un banc, le dos à la lune et aux vastes espaces illuminés de la ville, les yeux tournés vers le Hertfordshire, et la campagne noire qui montait de colline en colline vers le ciel. Elle resta longtemps assise là, pleinement consciente de son crime. Ce que le meurtre a de terrible et d'étrange, c'est que le meurtrier ne perd jamais conscience de son identité. Preuve que nous restons nous-mêmes quoique nous fassions, et que nous conservons toujours la direction et la responsabilité de notre nature et de nos actes. Donc maintenant elle était une meurtrière — « recherchée », traquée, surveillée, dont toutes les actions auraient une signification terrible — pour la police.

Un crime, dont on lit le compte rendu dans un journal, avec l'esprit tranquille des gens innocents, semble toujours immensément étranger. Mais il est trop vertigineusement facile de devenir criminel ; et le crime, une fois commis, vous poursuit toujours. En plus de cela, déjà incompréhensible à notre pauvre imagination, il y a le mystère du meurtre. Le meurtre,

c'est la mort pour la victime ; mais c'est aussi une vie nouvelle et terrifiante pour le meurtrier. Il ne peut jamais être oublié, car personne n'a jamais trouvé comment agir et vivre avec une partie de soi en moins.

— C'est justice, d'ailleurs, décida Mrs. Christopher. Pourquoi l'oubli serait-il accordé au meurtrier?

Car rien ne peut excuser un meurtre. Ni grandeur d'âme, ni pitié, non, pas même la compassion qui m'a tordu le cœur à la vue de ces trois malheureux... Je n'ai pas à hésiter : j'ai perdu le droit de vivre. On fait ce qu'on veut, et puis il faut payer. Mrs. Christopher, mon amie, c'est maintenant que tu vas commencer à payer, le prix qu'il faudra...

Tout de même, elle ne pouvait s'empêcher de trouver bien étrange qu'un cœur si petit pût contenir tant de remords et d'appréhension... Maintenant l'horizon de la dernière heure, qui paraissait si loin autrefois, était devenu brutalement tout proche. La silhouette charbonneuse sur le ciel, ce n'était plus un arbre ou un oiseau chantant... mais le gibet ; la Mort. Un départ... pour où? Mystère... Elle frissonna.

Ses spéculations l'avaient entraînée trop loin et elle eut intensément peur. Elle fut désarmée par l'horreur sans nom, et l'angoisse, de devoir mourir ainsi, d'avoir à connaître, à attendre, la minute exacte d'une mort ignoble. L'idée de quitter ce qu'elle aimait, ce qui l'entourait, la paralysait de terreur. Elle se sentait prise à un immense piège cruel et implacable. Elle avait souvent pensé à la mort. Mais maintenant la mort était en face d'elle, atroce, déchaînée, insistante... Inconnue !

Pendant quelques minutes, Mrs. Christopher fut incapable de contrôler sa terreur. Sa main tremblante essuya la sueur qui lui coulait du visage. « Bon Dieu ! songea-t-elle, je n'ai jamais eu une telle frousse de ma vie ! »

Une automobile monta en coup de vent de Leath Street dans la direction de Golders Green. Les rayons de ses phares perçaient l'obscurité, y révélaient les choses cachées, la fine pluie de milliers de poussières de la nuit, et les quelques insectes voletant comme des flocons de neige entre les bras allongés de la puissante lumière. Après son passage, l'obscurité se referma avec un bruit sec ! Seul, de la lampe arrière de la voiture, un ruisselet de lumière s'écoulait encore sur la route...

Et Mrs. Christopher, avec colère, se reprocha la peur dévorante qu'elle avait eue... « Bravo, s'applaudit-elle ironi-

quement, tu n'aurais pas pu être encore plus abjecte ! Peuh ! Toute la discipline, l'éducation, la religion, les préceptes latins sur la vertu, les nobles vers... c'était pour en arriver là ! Mrs. Christopher pauvre chose, en suant de terreur, tu as déshonoré les Collèges, les traditions et les dignes demeures de la vieille Angleterre. Dignes demeures d'Islington ! Mon père tenait un magasin de musique avec une façade XVIIIe, près de l'Ange d'Islington.

» C'est parmi ses violons détraqués, sa vieille harpe d'Irlande, et ses trompettes, que j'ai commencé d'apprendre ce que c'est que la force morale. Savoir parcourir seul le monde entier, sans avoir peur. Et dans la cour de la maison, à Islington, où sourient les ombres douces de ces voisins du temps passé, Olivier Goldsmith et Charles Lamb, j'ai appris encore autre chose : la joie d'aimer et d'apprécier les gens, ceux que l'on rencontre, et ceux que l'on connaît sans les jamais rencontrer, par l'imagination et la sage intuition du cœur. C'est dans cette arrière-cour qui était alors tout mon univers, que tout a commencé, un jour de mon enfance. J'étais assise sur un tabouret de bois à trois pieds devant un bouquet de pissenlits dans un pot de confiture, et je rêvais que j'étais dans un jardin splendide et sans limite. La matinée ensoleillée, la lumière chaude au creux des simples fleurs dorées, firent jaillir en moi quelques étincelles d'une flamme sœur de la leur. Depuis je me suis toujours passionnée pour deux choses : l'éblouissante richesse du monde et les grisantes possibilités des autres hommes.

» Et cette éducation m'a menée au crime de ce soir? Quelque chose n'a pas bien marché ! Qui pourrait comprendre? L'ai-je vraiment tué? Sa mort ne fait aucun doute. Et la mienne non plus maintenant. Eh ! tant pis ! Que la mort vienne ! Quand on s'est trompé aussi lourdement que moi, la mort peut être une espèce de récréation ! Mais pour l'amour du ciel, pas d'attendrissements, s'adjura-t-elle. Pas d'idées fausses ! »

Elle rit tout haut. Ce qui fit reculer vers le bord du trottoir un passant qui s'éloigna prudemment.

Les cloches de l'église sonnèrent neuf heures et demie avec un calme tranquillisant et doux.

« Pourtant je ne peux pas rester ici toute la nuit, observa Mrs. Christopher Il faut que je me remette en route, que j'en finisse avec tout cela. Je dois prendre une décision... moi qui ai toujours eu horreur de me décider, même sur le choix de ma robe chaque matin ! »

Elle se leva et s'engagea dans East Heath Road. Une brise odorante lui tira courtoisement les cheveux, comme pour lui rappeler qu'elle ne refusait de toucher personne, fût-ce une criminelle. Un peu lasse, elle descendit la rue, respirant à petits coups la fraîche odeur légère de l'herbe de la lande, jusqu'à son cottage, devant lequel s'ouvrait le paysage éclairé par la lune.

Elle entra dans la maison. Le feu s'éteignait doucement dans le salon. Et la pendule rustique émit un grognement caverneux, suivi du son comiquement grêle de la demie. Elle retardait, comme toujours. « Tu ferais bien de te presser, lui dit Mrs. Christopher d'un ton de reproche. Sinon tu seras encore à sonner les heures de la nuit à Hampstead, quand partout ailleurs ce sera l'éternité ! »

De son tisonnier, elle cogna les charbons et en fit mousser de petites flammes azurées.

Elle s'assit et regarda la chambre autour d'elle. Les rayons de livres aimés, le bureau géorgien, le tapis vert, élégamment passé, l'aquarelle de Cotman, le sombre petit émail solitaire de Limoges, les bibelots d'argent sur la cheminée, les deux chaises anciennes à accotoirs, et le petit vase peint d'étoiles et de griffons aux couleurs gaies. Quand elle se remémora combien de sa vie était entré en ces objets parmi lesquels elle avait vécu, il lui sembla qu'ils étaient un morceau de son cœur, et elle ne put supporter la pensée de les quitter... « Oh ! mes amis ! Que dois-je faire? leur dit-elle. Où aller, avec cette aventure de roman policier qui m'arrive... C'est la première fois que je fais quelque chose de ce genre. Pouvez-vous me donner un petit conseil d'ami? »

Ses yeux s'arrêtèrent sur ses livres. Son visage s'adoucit. « Les livres ne nous rendent pas invulnérables aux coups durs, songea-t-elle, mais peut-être nous aident-ils à en triompher... »

Elle passa les doigts dans ses jolis cheveux fins, coupés courts et bouclés autour de sa tête. Elle avait eu soixante-cinq ans la veille mais paraissait beaucoup moins. Son visage au teint clair et pâle, ses yeux ardents et profonds, son nez droit et harmonieux, et sa bouche sereine, lui donnaient un air de durable jeunesse. Il lui vint à l'esprit qu'elle avait soixante-cinq ans, et qu'elle n'était pas immortelle ; et elle se rappela l'horreur qu'elle avait éprouvée près de l'étang.

« Cette crainte de la mort, voyons, qu'est-ce que cela veut dire? Et d'abord que signifierait la vie? Quand on a eu

soixante-cinq années, toutes bien remplies, on a mauvaise grâce à lésiner sur celles qui restent, pendant lesquelles je pourrais facilement attraper le cancer, retomber en enfance, ou tourner mal d'une façon ou d'une autre... D'ailleurs la mort doit venir. C'est la seule chose dont nous puissions tous être certains, le seul cheval sûr de gagner... Et nous ne pouvons continuer à mener notre vie que parce que notre mort est la seule date du calendrier qui demeure inconnue.

» Je dois faire bien attention à ne pas confondre la pendaison et la mort. L'arrangement matériel, et le commencement de cette vie pour laquelle je suis née. Je ne dois pas me tromper. Les gens — et moi comme eux — ne méditent pas assez sur la mort, seulement sur le fait de mourir. Je n'ai peur que de ce décor sordide et sinistre de l'exécution. Je ne crains pas la mort. Et pourquoi la craindrais-je? N'est-elle pas la réponse de l'amour aux étranges aspirations passionnées du cœur humain? C'est une chose belle et naturelle. Et quoiqu'elle nous emporte dans l'inconnu, ce qui fait trembler nos natures routinières, ce n'est peut-être pas trop de supposer que les conditions là-bas dépendent beaucoup de la vie que nous menons ici... Plus on se rapproche de la vie, plus on se rapproche de l'éternité. Voilà ce que je crois. La mort, l'éternité, l'autre monde... Nous en parlons comme de choses éloignées, dans le temps et l'espace ; mais les moins vils d'entre nous voient déjà leurs vies s'ouvrir, et fleurir le long de toutes les routes qui courent parallèlement ici-bas, la poussière de l'une mêlée à la rosée sublime de l'autre. Fantaisie? Non! L'ultime réalité! Plus on avance dans la vie, plus on sent que l'homme est équipé au-delà de ses besoins terrestres, et plus l'oreille de l'âme entend clairement les messages ineffables venus d'ailleurs. Je crois que la mort viendra vers moi comme l'océan, dans mon enfance... » Il y avait la rue ordinaire, à laquelle les petits pavés de bois de la chaussée donnaient un air de raffinement, les fenêtres avec leurs rideaux de dentelle et leurs pots de fleurs, les magasins de jouets avec les seaux, les pelles, les petits drapeaux colorés, les moulins à vent de celluloïd bruissant dans la brise... Et puis la route faisait un tournant ; on passait le coin, et, de la Promenade cimentée, on débouchait dans la lumière splendide du grand océan, comme on passe d'un monde connu à un merveilleux Au-delà.

Mais la question urgente, que toutes ces considérations ne pouvaient résoudre, était celle-ci : Mrs. Christopher devait-

elle aller au poste de police et se dénoncer, ou, et elle sourit de l'effarante ironie de la situation, devait-elle aller en discuter tranquillement avec Hugh, son fils, qui était inspecteur adjoint à Scotland Yard?

« Il y a des avantages et des désavantages à régler l'affaire en famille ! » songea Mrs. Christopher, tout en se reprochant ce manque de sérieux éhonté... Mais c'était plus fort qu'elle ! « Oui, décida-t-elle, je vais aller chez Hugh. Mais d'abord une tasse de thé. On ne peut pas tout se refuser ! »

Dans la cuisine, sans allumer l'électricité, elle mit la bouilloire sur le réchaud. Des rayons de lune traversaient la cour et donnaient à la cuisine une lumière douce et laiteuse ; toute la couleur se concentrait avec un effet d'aniline sur les flammes bleutées du gaz qui s'agitaient tumultueusement autour de la bouilloire, et faisaient luire quelques cocottes brunes sur l'étagère ; et les cocottes semblaient miroiter de surprise et de tristesse, et regarder Mrs. Christopher comme de vieux camarades qui ne peuvent croire ce qu'on leur a raconté d'un ami en qui ils avaient toute confiance. En attendant que l'eau soit bouillante elle se mit à songer aux trois autres qu'elle avait quittés chez Sine. Elle se sentait déborder de tendresse et d'intérêt pour eux, et alla jusqu'à espérer que leur délivrance les rendrait plus heureux, meilleurs même... Puis tout de suite, elle regretta cette impulsion d'espoir. « Qui suis-je pour attendre quoi que ce soit de ce genre? J'ai tué un homme. C'est assez lourd, sans me charger encore d'idées fausses et trompeuses, comme cet orgueil de me dire que j'ai tué pour permettre à d'autres de vivre sans terreur ou plus sagement. Les libérer a été véritablement mon motif en supprimant Sine ; mais je ne dois rien espérer d'eux. L'orgueil montre le bout de son nez partout ! Même maintenant, après un meurtre, cet hypocrite viendrait encore me flatter et me changer mon crime en un acte d'altruisme... Dieu ! Dieu ! J'ai soixante-cinq ans et je n'ai encore rien appris ! Le fait est là. Nous partons comme nous sommes venus, Gros-Jean comme devant... »

Sur ce, la bouilloire s'étrangla furieusement et siffla en débordant. Mrs. Christopher se leva d'un bond et prit la théière. Bientôt elle rentra au salon, un petit plateau dans les mains.

Tout en savourant son thé, elle songeait malicieusement : « Mon Dieu ! On peut apprécier le goût délicieux du thé, même après avoir tué quelqu'un ! Je dirai même que le thé n'a jamais eu meilleur goût. C'est qu'il y a en nous un Moi que

rien n'atteint et qui continue tout bonnement son chemin, jusqu'au bout... »

Elle buvait à petits coups, et fumait une cigarette. Elle se réjouissait de n'avoir aucun animal à quitter. Si une petite tête venait se frotter contre elle maintenant... Non! Elle n'avait pas d'animal. Tant mieux! Il y avait les livres, bien sûr! C'est dur de laisser des livres... Mais Hugh les soignerait bien, les aimerait comme les livres veulent et doivent être aimés.

« Mais il faut que je parte, dit-elle tout haut. J'ai mieux à faire qu'à rester ici, à jouir de mes remords et à broder sur ce drame... »

Elle lava sa tasse, puis roula dans un sac de cuir une chemise de nuit propre, sa brosse à dents, ses affaires de toilette, un peigne et une liasse de papiers personnels. Ensuite elle chercha un livre, et glissa *Tristram Shandy* dans le sac. « Autant avoir un peu d'humour sous la main. Je vais me livrer pour meurtre, mais si je peux rire en cachette une fois ou deux, quand je serai toute seule, discrètement, cela me fera du bien, et m'aidera à tenir. J'ai dans l'idée qu'aucun secours ne me sera de trop. »

Dans l'entrée, elle passa son manteau de tweed, et regarda pensivement un chapeau gris accroché là, comme un porte-bonheur. Ce chapeau melon avait autrefois couvert une tête qui maintenant n'avait rien de mieux à faire qu'à tomber en poussière au cimetière de Hampstead : celle de son mari. Ce chapeau, souvenir familier d'un mariage exceptionnellement heureux, sembla tout à coup lancer un signal. Et des étincelles et des raies de lumière illuminèrent le hall de partout.

La petite maison donnait ses souvenirs, ses moments inoubliables, dépouillait les années de leurs fleurs, pour en faire une offrande qui ne pouvait manquer de consoler Mrs. Christopher, quoi qu'il arrive.

Elle retourna au salon chercher le sac. Les livres alignés, semblaient poser une question, silencieusement. « Ne me regardez pas ainsi, dit-elle. Qui sait si je ne reviendrai pas pour quelques jours? Tout dépendra des arrangements de Hugh. »

Elle éteignit la lumière et descendit l'allée du jardin. Une exquise odeur de lilas mouillés lui monta délicieusement aux narines. Sur le ciel clair, quelques petits nuages d'argent tressé paraissaient sous la lune. A cette vue, Mrs. Christopher sentit que la vie en cellule, avant le jugement, serait supportable, si

elle pouvait apercevoir le ciel et ses perpétuels changements. Elle se dirigea vers Well Walk, admirant les silhouettes des arbres gris-cendre dans l'obscurité bleue ; et l'herbe, en bordure de la route, découpée en raies fragiles par les rayons de lune et l'ombre abrupte.

La petite fontaine, qui s'élevait là en souvenir de l'ancienne source d'eaux ferrugineuses de Hampstead, semblait un autel dédié à un dieu. Mrs. Christopher pouvait presque entendre des bruits de voix. Chants monotones de sacrifices peut-être? ou bien, plutôt, portées par un vent séculaire, les joyeuses voix sonores des buveurs du temps de la reine Anne : dans cette rue même, des salles de réunion, de jeu et de dégustation entouraient alors la source ferrugineuse qui avait fait de Hampstead une station thermale en vogue.

Plus bas, le long de Well Walk, les maisons géorgiennes s'alignaient tranquillement sous la lune avec leurs persiennes branlantes et leurs fenêtres étincelantes comme des jets d'eau. Un savoureux arôme de décrépitude montait de leurs vieux jardins et les fenêtres des mansardes semblaient se pencher du toit pour le respirer avec délices.

« J'espère qu'on ne va pas abattre ces vieilles maisons si jolies au nom du progrès, par exemple... » renifla Mrs. Christopher en passant.

Elle se mit à descendre la longue pente à toute allure. Puis elle se dit qu'elle n'avait vraiment pas besoin de tant courir pour aller organiser sa propre mise à mort ; il lui fallait marcher gravement, posément, réfléchir sur son extraordinaire décision de se livrer pour meurtre à son propre fils...

Au dehors de la station de métro de Swiss Cottage, un vieux mendiant très maigre cognait deux os de jambons l'un contre l'autre, cognait, cognait, l'esprit ailleurs, et produisait une sorte de musique percutante. « Travail ingrat et mélancolique, mais c'est plus que je n'en saurais faire, ou vous, ou vous ! » songea Mrs. Christopher en désignant de la tête des voyageurs pressés qui sortaient de la station. « Et c'est dur, c'est difficile, ce travail, il faut du doigté... Cet homme fait de son mieux avec les moyens limités dont il dispose ! » Et elle donna au vieux musicien ébloui un billet de dix shillings, qu'il faillit jeter automatiquement, en pensant qu'on se moquait de lui avec un bout de papier...

De Swiss Cottage, Mrs. Christopher passa bientôt aux rues tranquilles de Saint John's Wood. Les minces réverbères se penchaient, languissants et solitaires vers les murs des jardins,

enfonçaient leurs têtes lumineuses, leur électricité dorée, dans les pâles cascades de lilas en fleurs et de cytises, ou jetaient des feux clairs et sauvages parmi les jeunes feuilles humides, perchées sur les branches comme des essaims de papillons...

Cette nuit splendide, avec son pétillement de lumières et ses feuilles clignotantes, semblait une nuit de fête, emportée vers une apothéose, et elle faisait jaillir l'image d'autres nuits, très lointaines, mais redevenues toutes proches et embellies par le souvenir. « C'est bon pour moi ! soupira Mrs. Christopher, fiévreuse et déchirée de nouveau en songeant à son acte irréparable. Mais Lui... envoyé devant son juge en une seconde, sans être préparé pour un sou... »

Elle marchait, toute frémissante au souvenir de ce paquet d'os effondré qui avait été un homme, enfermé parmi son fouillis victorien, dans la sombre maison de Highgate Hill.

III

Hugh avait une petite maison à Hamilton Place. Dans cette rue bordée d'arbres, il vivait avec son maître d'hôtel, un ancien cambrioleur devenu de la plus stricte honnêteté. Seul, l'Amontillado de Hugh le faisait parfois succomber à la tentation. Ce modèle de réforme s'était couché tôt, car il avait mal à l'oreille. Et ce fut Hugh qui ouvrit la porte quand sa mère sonna.

— Maman ! C'est bon de te voir ! Comment vas-tu? Ce pauvre Willie s'est couché tôt dans l'espoir d'apaiser ses douleurs d'oreille. As-tu dîné?

— J'ai eu tout ce qu'il me faut, merci, Hugh, répondit Mrs. Christopher en se dirigeant vers la porte, ouverte, du salon.

— Comme toujours, sourit Hugh.

— Comme toujours, acquiesça-t-elle. Mais cela ne peut pas durer éternellement.

Elle s'assit dans un des fauteuils Chippendale de son fils.

— Sûrement tu n'es pas venue me dire que quelqu'un t'a privée de ta joie de vivre? demanda Hugh.

— Bien au contraire, c'est moi qui ai empêché quelqu'un d'autre de jouir de la vie

— Je n'y comprends rien. Mais veux-tu boire quelque chose? Brandy? Whisky? Cocktail?

— Non, merci. Veux-tu t'asseoir, Hugh? Tu es si imposant quand tu es debout!

Il était grand et fort, et à l'approche de la quarantaine, il commençait à se trouver, par endroits, beaucoup trop rembourré pour son goût. Ses cheveux gris formaient des traînées plus claires sur ses tempes et commençaient à envahir les épaisses boucles noires qui couvraient le reste de sa tête massive. Son visage était alerte et prudent. Il avait le nez fort et sombre et la bouche tombante.

Il portait une cravate qui indiquait aux initiés qu'il avait été l'un des meilleurs joueurs de cricket de son école.

Mrs. Christopher accepta une cigarette et du feu. Elle suivait d'un regard calme et tendre les mouvements de son fils. Elle sentait en lui l'homme inquiet, travailleur, facile à tromper parce que connaissant trop de choses. C'était la première fois qu'elle venait le voir si tard. Mais elle n'avait jamais été dans une pareille situation... Oh! Tout semblait si étrange, si menaçant... comme la fin du monde...

— Et les meurtres? Quoi de neuf? interrogea-t-elle en jetant un coup d'œil sur ses ongles.

— Oh! pas grand'chose, tu sais, maman... Non que nous soyons jamais débordés... Je pense prendre mes vacances plus tôt cette année.

— Tu y songes vraiment? Et moi qui viens te donner du travail! Mais peut-être qu'un simple employé... Après tout je ne vois pas pourquoi je mobiliserais les experts avec mon affaire... Je me flattais!

Son sourire disparut.

— Ton affaire? De quoi diable parles-tu, maman? Que veux-tu dire?

— Je veux dire que j'ai descendu un pauvre type ce soir. Je l'ai tué, Hugh. Je suis venue te demander conseil avant de me livrer à la police.

— Qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là?

— Je dis que j'ai tué un homme ce soir, à Highgate.

— C'est inoui! Maman tu es unique! Tu me feras mourir d'émotion un de ces soirs.

— En tous cas j'ai certainement fait mourir quelqu'un ce soir.

— Maman! Je... Toi, tu as tué un homme?

— Oui! Il fallait une aussi soudaine révélation pour te bouleverser. Je te demande pardon.

Hugh sentit son être entier se concentrer dans ses yeux. Il la regarda de toutes ses forces.

— Est-ce une plaisanterie? fit-il brusquement.

— Je pourrais plaisanter, mais je ne plaisante pas. Cet homme, la victime, me faisait chanter, et d'autres avec moi. Ce soir les choses se sont envenimées. Je l'ai tué.

Hugh ne dit rien. Il dévorait sa mère du regard. Ses jambes se dérobaient sous lui, et dans sa détresse il se cramponna au dossier de sa chaise.

— Voici le revolver, dit Mrs. Christopher.

Elle se pencha pour le poser soigneusement sur la table, entre un vieux presse-papier de verre et le numéro du jour du *Times*.

— C'est un conte à dormir debout. Je ne peux pas y croire, soupira enfin Hugh.

— Non, j'en avais bien peur, répondit vivement sa mère. Mais c'est vrai tout de même. N'importe quel agent pourrait aller dans cette maison te chercher le cadavre. Un cadavre très convenable. La mort la plus propre que j'aie jamais vue. Tu sais, j'ai cru longtemps qu'il faisait semblant, pour se moquer de nous, et qu'après nous avoir laissé nous réjouir de sa mort, il ferait soudain : coucou ! c'est encore moi !... J'ai mis longtemps à réaliser qu'il était bien mort. Il était tout pareil à voir. Rien n'avait changé, même pas la raie impeccable de ses cheveux. Ceux qui ramèneront le cadavre ne se saliront pas.

— Le cadavre, répéta Hugh abasourdi. On se croirait au Grand Guignol ! Tu m'excuseras, je crois que je vais boire quelque chose...

— Oui, oui, mon chéri, j'imagine que tu dois en avoir besoin, fit Mrs. Christopher, pleine de sollicitude.

Hugh traversa la chambre avec précaution, car il avait peur de se retrouver brusquement le nez par terre. Il se surprit à déplorer son éducation qui ne lui avait jamais donné la moindre idée de ce qu'il faut faire quand votre mère vient vous avouer qu'elle a commis un meurtre. Il se versa la plus généreuse rasade qu'il eût jamais avalée.

« Mon élégante, ma charmante petite maman, une meurtrière ! » Il but un grand coup pour se mettre dans le bain. Boire à ce crime le rendait plus réel, quoique non moins dur à accepter...

La forte odeur de l'alcool se répandait dans la pièce et se changeait pour Mrs. Christopher en bouffées de vapeur dorée, à travers lesquelles vacillaient, grisés, les arbres et les oiseaux jaunes noirs et roses du bureau laqué Reine-Anne.

Hugh se tourna vers sa mère.

— Tu dis que cet homme faisait du chantage?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'avais-tu jamais dit?

— Ce n'était pas tout à fait mon affaire, Hugh. Tu comprends, c'était Elisabeth qu'il faisait chanter.

— Ma cousine Elisabeth?

— Oui, mon petit, qui d'autre? D'après ce qu'elle m'a raconté, avant d'épouser Charles elle s'était liée avec quelques idiots de Chelsea, quelques « Esprits Forts », et elle avait commencé à se droguer.

— Elisabeth, se droguer! s'exclama-t-il, foudroyé.

Son univers consciencieux et bien organisé s'écrasait avec fracas autour de lui. Sa mère qui pouvait presque entendre les effondrements, murmura, pleine de compassion :

— Mon pauvre enfant, tu n'as jamais eu à apprendre tant d'horreurs sur ta famille! Donc, Elisabeth se droguait. Heureusement, avant qu'il ne soit trop tard elle rencontra Charles et s'éprit de lui. Et c'est seulement cette année quand Charles fait tant de bon travail pour ses électeurs, que ce Sine a écrit à Elisabeth en le menaçant de dévoiler sa malheureuse faiblesse (comment était-il au courant, je ne sais pas), si elle n'achetait pas son silence. Il lui demandait si elle avait envisagé le tort que ferait à son vertueux député de mari la diffusion du passé de sa femme. Naturellement elle commença à payer.

Mrs. Christopher fouilla dans son sac et en tira son mouchoir. Elle continua.

— Elle était à bout de nerfs et d'argent quand elle vint me voir. Je tombai d'accord avec elle que rien ne devait briser la carrière de Charles. J'allai voir ce maître-chanteur et lui demandai de devenir sa... victime par procuration. Il accepta en doublant son prix. Voilà comment j'ai été mêlée à tout cela.

— Oh! maman, si seulement tu étais venue me voir! Ne crois-tu pas que j'aurais pu m'arranger pour que ni Charles, ni Elisabeth, ni toi, n'en souffrent...

— Non, je ne crois pas. C'est pourquoi je payais cet homme. J'avais trop peur que des noms ne transpirent à son jugement par la faute d'un journaliste trop zélé...

— Seigneur tout-puissant! Tu ne crois pas que j'aurais pu m'en occuper? Que penses-tu donc que je fais à Scotland Yard?

— Je ne l'ai jamais bien su. C'était ton affaire, mon cher enfant, et je ne pouvais pas être sûre que tu aurais assez d'influence pour empêcher les journaux de s'emparer de l'affaire une fois la loi mise en mouvement. Alors j'ai traité avec Sine. La raison d'Elisabeth était en jeu, Hugh.

Hugh alla se chercher un autre verre de whisky.

— La raison d'Elisabeth! Mais, éclata-t-il, ma pauvre maman, c'est ta vie maintenant qui est en jeu! Je suppose que tu as réellement tué ce misérable? Il n'est pas... Tu ne l'as pas seulement blessé?

Il vint vers elle avec une expression d'intensité pénible. Elle le revit petit garçon, lorsqu'il se penchait sur elle la veille de Noël, avec son petit visage soucieux, pour lui demander si elle croyait que le Père Noël n'oublierait pas le très gros livre d'histoires et la toupie ronflante...

— Non, répondit Mrs. Christopher songeusement, je ne l'ai pas blessé. J'ai tiré à bout portant, et je l'ai tué.

Hugh grogna de peur pour sa mère.

— Dis-moi, fit-il, comment est-ce arrivé? Comment se fait-il que tu l'aies tué, tout d'un coup.

— Ah! oui, cela semble étrange après l'avoir payé si longtemps sans protester... Voici l'affaire en quelques mots. D'habitude je le voyais, pour le payer, au *Ritz*. Il aimait faire ses scandaleux trafics aux yeux et à la barbe des bons bourgeois... Mais quelque chose a dû l'effrayer, car ces derniers temps il me faisait aller chez lui, à Highgate, pour régler les échéances.

Mrs. Christopher alluma une autre cigarette. Elle continua docilement.

— Quand ces visites commencèrent, j'emportai un petit revolver que ton père m'avait acheté quand nous vivions en Italie. J'avoue que je n'étais pas très rassurée, et je pensais que ce revolver pourrait m'être utile au cas où il perdrait la tête devant moi. J'ai toujours eu la conviction qu'il était un peu détraqué, et je craignais... Enfin ce n'était que de la peur... Mais jusqu'à la minute où j'ai tiré ce soir, je peux dire sincèrement que je n'avais jamais eu la moindre intention de le tuer.

— A-t-il perdu la tête ce soir? demanda Hugh.

— Pas lui. Moi, pendant une ou deux minutes... Jusqu'à ce soir, j'ignorais tout de ses autres victimes. Il n'en parlait jamais. D'ailleurs nous le payions tous pour cela. Mais ce soir le malheureux voulait s'amuser... Et que fait-il? Il invite

quatre d'entre nous chez lui, naturellement sans nous prévenir de la présence des autres. Et dès qu'il tient le pauvre petit groupe devant lui, il nous révèle ses intentions... Il ne voulait pas raconter nos secrets, nous dit-il. Il voulait seulement passer ses esclaves en revue, les dresser un peu. Je lui demandai s'il n'avait jamais songé à la chambre de torture avec un bon feu et des fers chauds. Et il dit que non, mais que c'était une fameuse idée, qu'il n'oublierait pas...

Hugh se leva pour se verser un troisième verre d'alcool.

— Non ! Il vaudrait mieux que tu ne boives plus, ou tu ne seras plus en mesure de m'aider, dans une minute... Donc nous étions là, à écouter ce fou sadique nous gronder paternellement de ne pas avoir respecté la morale moyenne. C'était insupportable. En ce qui me concerne, il aurait pu continuer son antienne toute la nuit sans me gêner, car après tout, je n'avais personnellement rien fait de mal, du moins à sa connaissance... Mais les trois autres, oh ! Dieu ! La femme était si jolie en plus de cela... et le plus âgé des deux hommes devait être de ton âge. Ses cheveux avaient une coupe si fantaisiste, une frange sur l'œil, comme un enfant... et ils se tenaient lamentablement devant ce tyran de pacotille... c'est impossible à décrire... Je savais qu'il me serait fatal de regarder leurs visages pendant qu'il leur extorquait une sorte d'horrible acquiescement à ses paroles. Et puis, j'ai regardé. J'ai vu leurs pauvres visages accablés, leur crainte angoissée : « Pourvu qu'il n'aille pas trop loin, qu'il ne s'oublie pas et ne laisse rien échapper de mon secret... », leurs expressions de bêtes traquées... Et mon esprit a pour ainsi dire rugi ! En une seconde j'arrachai mon revolver de ma poche et j'envoyai Sine à son jugement.

Avec un long soupir, le feu s'écroula dans la cheminée. Hugh s'affaissa dans son fauteuil.

— Oh ! maman, maman chérie... Tu l'as tué ! gronda-t-il.

La tête baissée, il fixait farouchement ses chaussures bien cirées, et s'abandonnait au désespoir.

— Nous allons partir. Il leva la tête avec une brusque détermination. Je vais donner ma démission. Je voulais la donner d'ici peu de toutes façons. Jamais eu l'intention de faire ce travail de forçat toute mon existence ! Je donne ma démission. Nous partons à l'étranger. Je ne vais pas pouvoir m'en aller avant quelques semaines, mais le plus important c'est que toi tu partes. Ce soir si possible. Prends le train de Harwich à minuit, et passe en Hollande.

» De là tu te diriges sur Paris, et tu m'attends là-bas dans un petit hôtel tranquille.

— Est-ce que tu fais toujours des propositions pareilles aux meurtriers qui viennent avouer? demanda Mrs. Christopher à son fils avec un tendre étonnement.

— Bien sûr que non. Ne dis pas de bêtises, maman. Mais il m'est bien permis, j'espère, de considérer la situation différemment quand c'est ma propre mère qui avoue...

— Avoir commis un crime? Allons! pas de faux fuyants. En quoi est-ce différent?

— Écoute, maman, répondit Hugh, les yeux durcis par la crainte et la volonté, nous ne sommes pas sûrs que tu ne serais pas pendue.

— Je sais cela aussi bien que toi.

— Bon, donc ne proteste pas et prends ce train, à minuit. Tu ne sais pas ce que c'est que la pendaison. Mais moi j'ai vu pendre plus d'un homme et si tu t'imagines que je vais te laisser... Jamais! C'est impossible! Il faut que tu partes ce soir.

— Tu n'y penses pas! fit Mrs Christopher.

Elle se leva pour prendre son sac.

— Mon pauvre Hugh, si tu ne vois que la fuite comme solution, il est temps que je te quitte pour me rendre à un de ces petits commissariats de police avec une lumière bleue. C'est ce que j'aurais dû faire dès le début.

— Maman, reste tranquille!

— Alors il faut que tu comprennes une fois pour toutes que je suis venue pour te consulter sur la façon de me constituer prisonnière. J'ai tué un homme et j'ai mes idées bien arrêtées sur mon avenir. Il arrive qu'on préfère la mort à la vie. Ne penses pas, fit-elle nerveusement, que je ne comprends pas ce que tu ressens. Crois-tu que je ne souffre avec toi et pour toi, mon cher enfant? Ma visite n'avait qu'un seul objet : te demander s'il y a moyen de ne pas mêler ton nom à cette lamentable affaire. Je ne suis pas venue ici pour écouter tes plans d'évasion. Comme si fuir à Paris, c'était l'évasion! Toutes les bassesses qu'il me faudrait faire me gâcheraient la vie, tu le sais bien. Hugh, je réalise pleinement l'amère ironie de la situation. C'est le genre de chose qu'on lit dans les livres en se disant : cela ne pourrait pas nous arriver. Mais c'est arrivé, et il faut faire face aux conséquences. Je veux ton aide, non pour fuir mais pour essayer de te préserver dans cette histoire.

— Je me fous de tout cela, hurla Hugh, dans une crise d'exaspération. Je ne pense qu'au jugement et à la pendaison.

— Je ne les avais pas oubliés, fit Mrs. Christopher doucement.

Il se tourna vers elle, tout contrit.

— Pardon, maman, tout cela m'a donné un choc terrible. Je suis diablement bouleversé. Je sais à peine ce que je dis, l'angoisse me rend cruel. J'ai peut-être tort de te harceler de mon pauvre bon sens...

Son visage tourmenté prit une fugitive expression d'apaisement.

— C'est entendu, fit-il. Tu es décidée à subir les conséquences de tes actes. Nous te procurerons le meilleur avocat du royaume. Je sais juste l'homme qu'il nous faut. Voyons, peux-tu me dire ce qu'ont fait les autres après que tu aies tué l'homme?

— Mais ils ont été charmants, bien sûr ! Le meurtre les avait mis de bonne humeur...

— Je n'en doute pas, coupa Hugh durement. Peu de gens ont la chance de voir leur tyran mis hors d'état de nuire sous leurs yeux...

— Oui, ils réalisaient très bien leur chance... Ils... ils me remercièrent, j'en ai peur... Finalement je leur donnai mon nom et mon adresse au cas où les soupçons tomberaient sur l'un d'eux, ce qui pouvait arriver.

— Ah ! s'exclama Hugh. Donc à ce moment-là tu n'avais pas décidé de te dénoncer à la police.

— Je n'avais rien décidé du tout, fit Mrs. Christopher calmement. Si j'en juge par mon expérience, quand on tue quelqu'un dans un moment d'exaltation on ne sait pas très bien où on en est cinq minutes après...

— Ainsi ils connaissent tous les trois ton nom et ton adresse. Peu importe d'ailleurs, puisque tu as juré ta propre perte... Y avait-il des domestiques? Ont-ils entendu quelque chose?

— Non, il n'y avait personne dans la maison. Nous nous en sommes assurés.

— Quel genre de maison est-ce?

— Oh ! bien bourgeoise, bien encombrée de conventions victoriennes. Il passait pour éminemment respectable, comme beaucoup de criminels. Il est impossible d'être à la fois bon, de la farouche et tendre bonté du Christ, et respectable aux yeux du monde...

— Non, tu en es la preuve... Pourquoi au nom du ciel... Ah ! tant pis ! (Il soupira profondément.) Mais je n'arrive pas à comprendre comment toi, si douce, tu as pu te servir d'un revolver...

— Maintenant, je ne sais plus moi-même... J'ai changé depuis. Les êtres changent à chaque minute et je ne fais pas exception... Mais quand j'y repense, je vois que ni la colère ni la révolte ne m'ont poussé à le tuer, mais la compassion. C'était trop pour moi de voir ces gens autour de son bureau, comme des agneaux impuissants et condamnés. Je savais bien que la compassion me ferait commettre une folie un de ces jours ; je le sentais... Quand je voyais un enfant maltraité, un cheval battu dans la rue, un veau devant l'abattoir poussé à coups de pieds hors du camion, je me sentais déjà capable d'un meurtre. Mais voyons, c'est un des motifs d'action les plus puissants, la compassion !

— Tout ce que je puis dire, répondit Hugh, consterné, c'est qu'il me semble anormal de s'associer si fortement aux souffrances des inconnus... Bon Dieu, tu les as bien débarrassé, ces trois-là ! Tu leur as donné la sécurité, la paix, la possibilité de recommencer leur vie... (Il sourit amèrement.) Oui, j'imagine leur gratitude... et je mettrais ma main au feu, que si tu avais décidé de t'enfuir et que les soupçons soient tombés sur eux, ils t'auraient trahi sans l'ombre d'une hésitation.

— Mais voyons, c'est précisément pour cela que je leur ai donné mon nom et mon adresse, protesta Mrs. Christopher.

— C'est vrai. Tout de même aucun être propre n'utiliserait cette information contre toi.

— Je crois qu'ils ne parleraient pas, répondit Mrs. Christopher oui, je le crois. C'étaient des gens comme les autres, bons et honnêtes, auxquels n'avait pas été accordé l'oubli d'une petite faute.

— Hum... Tu ne sais rien d'eux. Tu ne sais pas pourquoi il les faisait chanter? Nous sommes tous bons et dignes d'être aimés, tant que nous faisons ce que nous voulons. Mais que quelqu'un dénigre notre classe sociale ou notre valeur personnelle, que nos chers petits projets soient tant soit peu menacés ou contrecarrés, et nous redevenons des fauves. Grâce à une sordide expérience, je connais la nature humaine mieux que toi.

— Hugh, ce que tu sais m'est bien égal. Tout le monde peut apprendre. Mais la connaissance ne suffit pas. Il faut l'amour.

— L'amour, vraiment?

— Oui ! Trop de gens commettent l'erreur de croire qu'on a besoin d'intelligence, alors que c'est l'amour qui est nécessaire. Il y a des professeurs de ceci et de cela, de mathématiques, de rhétorique, d'économie, d'art, etc... Mais tout cela ne mène pas loin et ne civilise pas l'humanité, puisqu'il n'y a pas de professeurs d'amour. Nous avons tous besoin qu'on nous apprenne à aimer...

« Parce qu'il est dur, vraiment dur, songeait-elle, d'aimer tout le monde ; et c'est d'autant plus passionnant !... Si l'amour du prochain ne vient pas tout seul, tant mieux ! Car c'est en nous efforçant de comprendre, de tolérer, de compatir, que nous apprenons presque tout ce que la vie peut enseigner. Il faut souffrir et se débattre sans fin pour faire confiance et pardonner aux égarés, pour aimer les indignes, et ne pas oublier que nous ne sommes que des hommes... L'âme assoiffée se rapproche ainsi de cette liberté lumineuse en laquelle tout égoïsme est anéanti, tandis que le Moi se connaît enfin en sa perfection.

» Malgré tout, il est difficile de se dépenser et de dépenser sa tendresse sur des gens qui par ignorance ou bêtise ne vous rendent qu'hostilité en échange... Et pourtant cela seul est vrai... Et quand on veut réussir, la bataille est à moitié gagnée. Il est impossible, tout simplement impossible d'aimer Dieu et de haïr ses créatures, qu'il aime. Mépriser les hommes est trop facile pour ne pas être suspect. En condamnant les autres, nous devenons comme eux. Et qui peut oser condamner? Nous méprisons tel vice et nous sommes enfoncés dans tel autre jusqu'au cou. Alors n'est-il pas préférable de montrer aux gens qu'on a confiance en leur vraie valeur? C'est assez pour qu'ils aient le désir de s'améliorer. Tout irait mieux si on leur disait quelque chose comme ceci : « Mes amis, qu'êtes-vous devenus? Pourquoi ne voulez-vous pas vous rappeler la lumière et la bonté qui sont en vous. » Nous valons tous infiniment plus que nous ne croyons. Nous avons le Christ en nous. Et si nous cherchons sous la crasse et l'ignorance, nous verrons qu'il n'est pas besoin de mourir pour connaître le Royaume des Cieux. Car il est en nous. Et nous pouvons y vivre ! Nous *n'allons* pas au Royaume des Cieux, nous l'emportons avec nous. »

Pendant ce temps, Hugh disait avec une conviction mélancolique :

— J'ai toujours eu mes doutes sur cette manie d'aimer

son prochain. Je trouve cela insupportable, et non seulement absurde mais dangereux. Tu vois où cela t'a menée !

— Mais non ! fit Mrs Christopher doucement. Je l'ai perdue de vue au contraire, cette manie, en commettant l'erreur de croire que la violence est une solution ; et maintenant ma vie est en jugement. Le meurtre n'efface pas le chantage. Le mal doit être effacé par le bien, non par la force.

— Mais voyons, c'est parce que tu plaignais les trois autres, que tu as commis ce meurtre?

— Oui, mais mon tort a été de ne pas plaindre aussi le maître-chanteur. Voilà ce que j'ai oublié, et c'était le plus important.

— J'abandonne, déclara Hugh.

Par-dessus l'allumette avec laquelle il était en train d'allumer sa cigarette, il jeta sur elle un regard curieux et exaspéré, comme pour chercher une explication sur ces tempes creuses, dans ces yeux clairs et vifs. A la voir, c'était une petite femme comme une autre, douce et plaisante. Mais quelle force indomptable sous cet extérieur de violettes et de lys !

Assis sans rien dire, il revoyait sa mère se dépenser en charités sans limites et difficilement compréhensibles. Il se rappelait sa foi en des gens qui ne paraissaient pas mériter de confiance ; son insistance sur une fraternité universelle sous l'aile de Dieu, fraternité réalisable grâce au mystère de ces affinités étranges et peu précises qui existent entre tous les hommes et se renforcent à la lumière de la compréhension et de la pitié.

« Toute cette tendre bonté de ma mère dont personne n'a voulu, qu'est-ce? Bien plus qu'un simple enthousiasme romanesque. Ce n'est pas nouveau, du reste ! De tout temps, ces idées ont été sa vie... Tout est si simple pour elle, songea-t-il, parce que son esprit n'a pas détruit son cœur. Quelle victoire, après tout ! »

Et tout haut, il dit :

— Malgré tes enjolivements, je maintiens que ces trois ne valaient pas le risque effrayant que tu as pris pour eux. Aucun d'eux n'aurait pris la même risque pour toi, et ils t'auraient tous trahie à l'occasion.

— Non, je ne crois pas cela, répliqua Mrs. Christopher. Le jeune homme peut-être... Il paraissait ne pas avoir de morale bien définie. Une vraie tête brûlée... Mais je n'en sais rien. Nous n'avons pas le droit de les soupçonner. Je suis persuadée qu'ils auraient tous été loyaux.

— Bah ! s'exclama Hugh.

Un silence tomba. Mrs. Christopher se mit à genoux et jeta quelques morceaux de charbon sur le feu. Avec un brusque sourire, Hugh lui dit :

— Écoute, maman, nous allons mettre tes affirmations à l'épreuve.

Elle le regarda par-dessus son épaule.

— Comment cela, Hugh?

— Toutes les audaces sont permises, ce soir, et je m'en vais te faire une proposition peu orthodoxe. Autant que je participe à ces fatales machinations, moi aussi !

— Vas-tu me demander de commettre un autre meurtre? demanda Mrs. Christopher en se rasseyant dans son fauteuil.

— Je ne suis pas cruel à ce point-là ! Mais j'aimerais te prouver que tu te trompes sur ces gens, répondit Hugh. — Il regardait droit devant lui les éclairages décoratifs, en forme de cornets, fixés au mur. — En plus de cela ma proposition nous donnera un petit peu de répit avant les affaires graves qui nous attendent. Voilà ce que je suggère : tu retournes chez toi ; disons en qualité de prisonnière, puisque tu n'as pas l'intention d'échapper à la justice, mais seulement de la retarder de quelques jours. Tu restes tranquillement à Hampstead pendant un mois. Pendant ce temps, j'agis comme si j'ignorais tout de ce meurtre, et je fais annoncer un peu partout qu'une récompense de cinq cents livres appartient à quiconque peut fournir des renseignements conduisant à l'arrestation du meurtrier. Cinq cents livres, pas une très grosse somme, mais suffisamment tentante. Je finance l'entreprise. L'argent n'a plus d'importance maintenant, pas plus que le reste. Je paierai cinq cents livres à chacun ; et même si l'un des trois vient vendre ses renseignements, la récompense tiendra jusqu'à la fin du mois, pour permettre aux deux autres de gagner le deuxième et le troisième paquet. Qu'est-ce que tu en penses?

Mrs. Christopher revit les trois visages et leur expression d'ardente reconnaissance quand le maître-chanteur s'était renversé dans son fauteuil, avec un vague sourire — mort.

— Je n'aime pas beaucoup tenter les gens, dit-elle. La vie est assez difficile sans y ajouter les tentations ; quand tu offres de payer les gens pour trahir, tu ne sais pas quels besoins peuvent les obliger à accepter. Malgré tout, j'ai tant confiance en ceux-là que je ne repousse pas ton idée. Mais c'est moi qui la financerai. Il ne me reste pas beaucoup plus de

quinze cents livres après les exigences du maître-chanteur, mais ce serait suffisant. Ce serait comme si je leur léguais à chacun cinq cents livres, en échange de ma mort par pendaison. Mais ils ne viendront pas, tu sais, et j'aurai mes quinze cents livres intactes à te donner pour quelque œuvre de bienfaisance de la police.

Hugh tambourina sur la petite table qui était à côté de sa chaise.

— A partir de maintenant, jura-t-il, tu peux me dire ce que tu veux sans m'étonner. Je déclare bien haut que je n'ai plus aucun sens des conventions. Je peux dire sans exagérer que ma vie entière a changé en une heure. Oui ! finance mon idée, si tu en as envie ; paie-les, tes trois amis, pour qu'ils te trahissent !... Car ils viendront chercher leurs cinq cents livres, c'est bien évident, maman chérie... Je suis en train d'imaginer comment je vais m'y prendre. Ce sera mon dernier coup avant de démissionner. Et diablement intéressant ! Une expérience avec des êtres humains, au lieu de substances chimiques ou de mots.

— Je n'aime pas beaucoup ce genre d'expérience, dit Mrs. Christopher.

— Eh bien ! tolère-la pour me faire plaisir... Tout mon avenir en dépend ! Croire ou ne pas croire en l'homme ! Qu'un seul des trois dédaigne cet argent souillé, et j'aurai la foi ! Allons, laisse-moi avoir ma preuve. Laisse-leur prouver qu'ils valent quelque chose, si c'est vrai. J'arrangerai tout. Sir Lintot part pour la Jamaïque après-demain. C'est moi qui serai chargé de toute l'affaire. Je ferai paraître l'annonce de la récompense et je les recevrai moi-même, tous les trois, quand ils viendront en rampant ramasser leur argent... Ah ! c'est une belle idée, une idée scandaleuse ! Et qui nous empêchera de trop penser à ton prochain jugement. En même temps je ferai discrètement les préparatifs pour ta défense. Nous aurons besoin d'un avocat de premier ordre. Et comme notaire?

— Prends le mien, Johnny Auton, c'est un brave homme et qui me connaît bien.

— J'irai lui parler. Il pourra me conseiller sur ce que tu devras dire à l'avocat. Il faudra plaider la folie passagère, bien entendu.

— Je ne suis pas folle et je ne jouerai pas ce jeu-là ! répondit Mrs. Christopher. Et d'abord il est dégradant d'être cru fou. J'ai tué quelqu'un, mais j'ai toute ma tête. J'avoue

que j'ai pu perdre mon sang-froid quand j'ai tiré, mais j'étais saine d'esprit. Je ne me prêterai pas à l'ignominie d'alléguer la folie comme honteuse excuse.

— Non, tu pourrais aussi faire une liste de tout ce qui peut t'assurer la peine de mort...

— Je sais bien que je suis exaspérante, Hugh, mais toi aussi ! Tu est bourré de projets d'évasion. Mais tu ne comprends donc pas qu'on ne se fuit pas soi-même? A quoi bon courir à Tombouctou pour essayer d'échapper à quelque chose que nous emportons partout avec nous?

— Il me semble que tout vaut mieux que la pendaison, marmonna Hugh.

— Mais non, pas du tout ! Mieux vaut être pendu que de renoncer à sa conception de l'honneur, aussi banal que ce soit... Je sais bien que j'ai des idées démodées... Peu de gens se préoccupent de l'honneur, de nos jours... La mode est à la sincérité. Les gens paraissent croire que la sincérité excuse tout, même le mal. « Péchons et soyons sincères... » Tu ne lis donc pas ton Gide?

— D'accord, fit Hugh. Sois fidèle à tes principes... C'est déjà quelque chose d'en avoir. Les tiens causeront peut-être ta perte, mais tu crois que tu saurais mourir... Non que les choses aillent forcément si loin ! J'ai toute confiance en cet avocat auquel je pense m'adresser pour toi.

— Merci, mon chéri. Les enfants ont parfois de terribles parents à supporter, se lamenta-t-elle.

— C'est vrai. Mais cela ne fait rien. Je ne te changerais pour rien au monde. A partir de cette minute, chérie, je ne sais plus rien. Je vais faire paraître une annonce de récompense, parce que je ne sais rien. Tu n'es pas venue me voir ce soir.

— Et tu vas « le » laisser là-bas, jusqu'à ce qu'on le découvre?

— Bien sûr, répondit Hugh. On le trouvera demain, sois tranquille. Même s'il vivait chez lui sans domestique, il devait bien avoir quelque pauvre femme pour faire sa cuisine et son ménage. Elle donnera l'alarme, à grands cris, demain matin... Sinon, ce sera le laitier. De toutes façons quelqu'un fera du scandale ! Rentre chez toi, maman. Je vais travailler à ta défense. Et n'oublies pas mon petit plan d'épreuve du genre humain...

— Et à la fin du mois, tu penseras à me faire arrêter? D'ailleurs je m'en occuperai moi-même.

— Mais oui, maman, on t'arrêtera, n'aie pas peur ! Je voudrais bien que tous les accusés mettent autant de bonne volonté que toi à se faire enfermer !... Bon Dieu ! que c'est macabre ! Je suis content d'avoir mon petit plan pour me changer les idées. Je finirais par ne plus me sentir réel, tant la réalité a de force...

» As-tu envie de quelque chose à manger, ou à boire, avant de partir? Tu en es bien sûre? Alors, je vais te chercher un taxi.

Pendant qu'elle attendait, Mrs. Chistopher sentit le parfum d'une rose que Willie avait mise dans un verre, sur la cheminée. Elle se tourna vers ce parfum qui lui rappelait les plus beaux jours de sa vie, comme ces petits airs délicats et gais dont chaque note étincelante et légère est un souvenir. C'est étrange, songea-t-elle, on respire une rose, et on a l'impression que la vie n'a été qu'un long été...

— Le taxi est là, appela Hugh.

Il la regarda traverser l'entrée. Elle semblait chargée d'une sorte de lucidité poignante. Il l'attira contre lui et lui donna un baiser plein d'affection.

— Ce ne sera pas du tout aussi terrible que nous l'imaginons, dit-il chaleureusement.

— J'en suis convaincue, répliqua-t-elle avec calme.

Mais quand le taxi eut tourné le coin de la rue, elle sentit la peur et le chagrin l'envahir de nouveau. Dieu nous aide ! Dieu nous aide ! dit-elle, cahotée dans le taxi obscur et sans air.

Il était un peu plus de minuit. C'était l'heure favorite de Mrs. Christopher. L'heure où le promeneur attardé dans les rues entend des airs étranges et doux, qui excitent en lui la nostalgie de ces gens lointains qu'il devine... L'heure silencieuse où la ville en transe est suspendue comme une bulle géante entre les espaces déserts du ciel et les pavés des rues muettes, luisants et comme mouillés, sous la belle lumière d'ivoire des réverbères.

Le taxi gravissait la longue pente qui mène à Hampstead, comme libéré des lois de la relativité cosmique.

Mrs. Christopher imagina qu'elle se mouvait, aérienne et libre, dans un pays hors du monde ; et de ce royaume, elle eut une pensée pour les hommes dans leurs lits, tout le petit peuple anonyme, ceux qui ronflent ou ceux qui fixent le plafond, ceux qui s'aiment ou ceux qui rêvent, ceux qui pleurent sur leurs oreillers... Toute sa puissance d'amour

reflua sur elle et la couvrit comme un chaud manteau, tandis qu'elle songeait aux pauvres gens, à ceux qui courent faire la queue pour avoir les places les moins chères au cinéma, et qui ont de vilains vêtements, qui travaillent de longues heures à des tâches ignobles, vivent dans de petites rues sales, ne se lavent pas assez, ne mangent pas assez... Ils sont sans subtilités ni raffinement, mais ils sont le sel de la terre. Ils n'écrivent pas de vers et n'en lisent pas, mais ils sont eux-mêmes des poèmes, car ils ont connu la souffrance, et c'est avec la souffrance qu'on fait la grande poésie. Ils sont le peuple du Christ, qu'il aime appeler Son peuple, et à travers lequel, parfois, il se manifeste.

« Même moi, qui suis une meurtrière, je sais que ma vie n'a pas été entièrement privée de Dieu. Ce n'est pas de la vanité. Quels pauvres êtres nous serions, si nous n'avions conscience que du mal en nous... Nous avons le droit de nous rappeler, sans nous prendre pour des anges, que nous avons fait parfois le bien avec le mal. En ce monde où chacun est enclin à parler de soi du soir au matin, il est bien étrange que nul ne parle jamais des heures où Dieu s'est manifesté en lui le plus fortement. C'est peut-être que nous ne connaissons jamais nos meilleurs moments. Qui sait si les pires d'entre nous n'ont pas, un jour, perçu la vérité et la lumière plus clairement peut-être que les saints eux-mêmes? Il y a en ce monde tellement plus de bonté, de tendresse, de courage et d'endurance qu'on ne croit...

» Il n'empêche, s'affligea-t-elle, que ce n'était pas très fraternel de ma part, de supprimer ce pauvre type simplement parce qu'il voyait le monde à l'envers...

» J'ai beau penser à ce qui m'attend, et quand on tue un homme on doit s'attendre à payer cher, je sens bien que rien ne peut réparer ce que j'ai fait. Et je suis assise ici, avec mes pensées d'amour pour le monde entier après avoir commis un meurtre ! Comme c'est étrange ! Et pourtant?... Fondamentalement, je n'ai pas changé. J'ai toujours eu l'habitude de penser aux gens avec affection. Ce n'est pas parce que j'ai tué un homme que je dois haïr tous les autres. »

Mrs. Christopher continuait à se désespérer de son crime. Tout à coup elle se souvint d'une légende sur l'apparition du Christ enfant à saint Ambroise, la veille de Noël. Saint Ambroise demandait ce qu'il pouvait offrir à son Dieu debout devant lui, la tête auréolée d'une merveilleuse lumière flamboyante. Devait-il donner ses beaux écrits religieux, ses

prodigieuses prières et ses dévotions? Mais l'enfant refusait tous ses dons en baissant la tête. Que pouvait-il donc offrir demanda anxieusement le pauvre vieux saint? « Donne-moi tes péchés, que je les pardonne, » répondit l'enfant...

Oui, plus on s'enfonce dans le péché, plus l'amour de Dieu se fait attentif. Et Mrs. Christopher se sentit à la fois honteuse et contente, fière et humble.

Le taxi s'arrêta lentement devant la grille du jardin. Là-haut, les étoiles avaient pris des teintes de verre rosé, comme si des graines de grenade avaient été lancées à travers le ciel à toute volée. Dans le jardin, des feuilles remuaient aimablement dans la brise légère. Un courant d'irréelle bonté semblait circuler des étoiles aux feuilles. Et Mrs. Christopher s'y trouva enveloppée, en allant ouvrir la porte. Elle tenait sa clé à la main, et les premières larmes miséricordieuses commencèrent à couler de ses yeux...

ELISABETH MYERS

(Traduit par Jacqueline Sellers.)

(A suivre.)

CHRONIQUES

LECTURES

L' « AGE CRITIQUE » DE LA LITTÉRATURE

« La lecture est création dirigée. »
Jean-Paul SARTRE.

Qu'on me passe ce méchant jeu de mots. Mais enfin, que la littérature soit, en France, à l'âge (de la) critique, la chose me paraît mal contestable. Parmi les ouvrages publiés depuis quelques mois, quels sont, en effet, les plus marquants, sinon, succédant aux *Situations* de Sartre et à la *Psychologie de l'Art* de Malraux, l'*Histoire de la Littérature française du symbolisme à nos jours* (1) d'Henri Clouard, *La Révolte des écrivains d'aujourd'hui* (2) de R.-M. Albérès, *La Part du feu* (3) de Maurice Blanchot, le *Jean Paulhan* (3) de M. J. Lefèbve et *Le Confort intellectuel* (4) de Marcel Aymé? (5) Tous sont des essais critiques. Mieux : les plus remarquables traitent moins d'une œuvre ou d'un auteur que des problèmes par eux soulevés. C'est un peu, si l'on veut, de la critique au second degré

(1) Ed. Albin Michel.
(2) Ed. Corrêa. Prix Sainte-Beuve 1949.
(3) Ed. Gallimard.
(4) Ed. Flammarion.
(5) Signe des temps : les autres livres récents, dignes d'intérêt, sont ou bien des essais politiques (comme *Le Siècle prend figure*, d'Alfred Fabre-Luce) ou des romans inspirés par la politique (comme *L'Affaire Toulaev*, *La Vingt-cinquième heure* ou *Le buisson devint cendre*). Mais il n'est ici (et ne sera) question que de littérature.

(aussi bien n'entreprendra-t-on point ici de les résumer). Qui témoigne justement du fait que cet âge de la critique est en même temps une manière d' « âge critique » des lettres.

La littérature en est arrivée à un point de son histoire où ses tenants, non contents d'en faire, s'interrogent sur les conditions de leur art, où l'écrivain ne se borne plus seulement à écrire, mais se demande pourquoi il le fait, ce qu'il faut penser de cet étrange besoin, à quoi il répond, à quoi il tend, et ce que signifie, enfin, tout cela. Il y a là une inquiétude, en même temps qu'un exigeant désir de lucidité. Le désir, le besoin de s'exprimer, et, singulièrement, par l'écriture, n'est pas inné dans l'homme. Il naît en lui d'un mystérieux décalage dans les rapports qu'il entretient avec le réel.

« C'est là un sentiment — écrit M. J. Lefèbve — qui n'est pas sans rapport avec cet écroulement de la structure des choses dans la révélation de leur contingence totale que Jean-Paul Sartre nous décrit dans *La Nausée.* » Et Maurice Blanchot : « Elle (la littérature) suppose un écroulement, une sorte de catastrophe initiale et le vide même que mesurent l'anxiété et le souci. »

C'est à propos de Jean Paulhan que l'auteur de *La Part du feu* parle ainsi. De Jean Paulhan, qui, plus que tout autre, incarne cet « esprit du septième jour », qui n'est pas pour l'écrivain celui seulement du repos après la création, mais aussi celui de l'inquiétude, de la remise en question de cette création même. De Jean Paulhan, théoricien subtil, voire psychanalyste de l'art d'écrire (et de penser : il se donne lui-même pour un « grammairien des idées »), « juge ambigu, qui a l'art de filtrer, d'encourager, de décourager, *deus ex machina* de notre littérature » (Audiberti) et dont l'œuvre, qui a pour thème essentiel le problème de l'expression, du langage — du langage à la fois moyen d'expression et objet de cette expression — nous fait songer parfois à ces envoûtantes images qui représentent un personnage regardant une image sur laquelle un personnage regarde une image sur laquelle, etc... Cette œuvre est encore mal connue, pâtissant (ou bénéficiant?) du mystère dont elle-même se nourrit. Aussi bien ne peut-on que se réjouir de voir M. J. Lefèbve lui consacrer une dense et méticuleuse exégèse, et surtout Maurice Blanchot de lucides pages de sa *Part du feu,* qui vont loin et constituent l'ébauche d'une utile « Introduction à la méthode de Jean Paulhan ».



Il y a bien quelque témérité, par contre, à entreprendre, sous une forme qui se veut définitive, le bilan d'une époque littéraire. A y inscrire le nom des écrivains qu'à l'exception des autres (ceux qu'on ne cite pas) l'on propose à l'immortalité. A porter sur leurs ouvrages un jugement que l'on suppose devoir être celui de la postérité.

M. Henri Clouard a cette témérité, et cette ambition. Il faut porter à son crédit une information très vaste — même si elle semble parfois un peu sommaire — un don incontestable du jugement synthétique — même s'il est parfois un tantinet hâtif. Mais c'est la presque inévitable rançon d'une aussi vaste entreprise.

Ce n'est pas que M. Clouard ne soit tenté d'approfondir son enquête : lisez ses pages sur Valéry, sur Gide. Il se fonde là sur une œuvre achevée. Parlant d'autres (comme Chardonne), on le sent guidé par une lucide *sympathie* — dont, ailleurs, l'absence déçoit un peu : M. Clouard n'aime pas Sartre, et s'en cache assez mal. Ah, c'est qu'il est malaisé d'apporter au jugement de *tous* ses contemporains l'éclectisme sans passion que requiert cette tâche, fort ingrate, de dresseur d'inventaire... Notre auteur risque même d'être mal récompensé : de cette multitude de noms que, par souci d'être complet, de ne refuser à personne sa chance, il aligne, combien d'ici vingt ans auront sombré dans l'oubli? Je doute fort, par exemple, qu'on se souvienne encore d'un Henri Deberly, d'un André Beucler, — ou d'un Julien Benda. Par contre, je ne doute pas qu'un André Malraux prenne dans les futures histoires de nos lettres une place beaucoup plus grande que celle que lui consent M. Clouard, une place comparable à celle qu'il fait aujourd'hui (avec raison) à un Gide ou à un Valéry. C'est que Malraux, par trop de gens confondus avec son personnage visible, n'a pas encore pris sa véritable dimension, qui est celle du plus pathétique témoin de notre temps — ainsi que, d'autre part, le montre admirablement R.-M. Albérès.

Au demeurant, il est à craindre que l'*Histoire* de M. Clouard, quelle que soit sa valeur actuelle (et future) de bilan, d'instrument de travail, ne soit appelée dans l'avenir à de sérieuses révisions, et, par là, que son crédit n'en soit diminué, voire faussé. Ce pourquoi l'on est tenté d'accorder plus d'importance à des ouvrages

d'un dessein moins vaste, d'un moindre intérêt « documentaire », sans doute, mais qui servent davantage la grandeur véritable de nos lettres — tels ceux d'Albérès ou de Blanchot. A travers ceux-là, témoignent d'une conception de la critique qui n'est plus seulement historicienne ou « technique », nous voyons s'esquisser tantôt une philosophie de l'écriture (chez Blanchot), tantôt une éthique de l'écrivain (chez Albérès), par quoi l'art d'écrire déborde largement les frontières de l'esthétique. Il s'agit peut-être là d'une forme d' « engagement » de la littérature, plus féconde sans nul doute, moins absurde assurément, que l'engagement politique...



N'est-il pas significatif, encore, qu'un Marcel Aymé lui-même, qu'on pouvait croire fort éloigné de préoccupations de cet ordre, délaissant un instant ses acides enchantements, aborde à son tour le domaine ingrat de la critique, voire du pamphlet? Il le fait, bien entendu, avec cet humour ambigu où il excelle, et son *Confort intellectuel*, dont les lecteurs de *La Table Ronde* ont eu la primeur, risque fort d'étonner, d'égarer, d'irriter pas mal de gens.

Je ne crois pas qu'il faille prendre au tragique, ni même au pied de la lettre, ce badin réquisitoire contre certaines formes de la littérature et, surtout, de l'engouement qu'elles éveillent. Notre cher Marcel Aymé (moraliste bien plus qu'esthéticien) y raille davantage les mœurs de la gent littéraire, et de sa clientèle, que la littérature même à quoi il paraît s'en prendre, par la bouche de son plaisant porte-parole, M. Lepage. C'est que, chez lui, le non-conformisme le plus intraitable se fait volontiers farceur, et son refus de certaines conventions « révolutionnaires » est encore une forme (insidieuse) de subversion : lisez, dans *le Confort*, les pages subtilement incisives qu'il consacre à certaine poésie « résistante »... Ici encore, on trouverait peut-être dans les mains de Jean Paulhan certaines clefs précieuses de cet humour corrosif, qui donne à penser que, telle l'éloquence selon Pascal, il arrive à la vraie subversion de se moquer d'elle-même.



C'est Malraux, je crois, qui attendait du roman qu'il fût « une méditation active sur la condition humaine » (ce qui pourrait être une définition fort acceptable de toute littérature).

Et pourquoi la critique, renonçant à n'être qu'étroite exégèse, ne se ferait-elle pas à son tour méditation active sur la condition (et la fonction) de l'écrivain, prise de conscience de la nature et des pouvoirs de ce langage spécifique qui se nomme l'écriture? Qu'elle le puisse, c'est ce dont nous assurent les entreprises dont on vient, sommairement, de rendre compte. (Encore que, poussé par une modestie qui l'honore, R.-M. Albérès conteste cette ambition : « La critique — écrit-il — n'est pas une morale normative ; elle explicite seulement la vision du monde et la morale incluses dans les œuvres qu'elle étudie. » Oui, mais c'est là sous-estimer la valeur du *dialogue* qui s'engage, à sa faveur, entre le critique et son objet et, par-dessus leur tête, entre l'homme et sa création, entre l'artiste et le monde auquel il *s'oppose...* De quoi l'œuvre critique d'un Maurice Blanchot est un constant témoignage.)

L' « âge critique » de la littérature pourrait, en fin de compte, la rendre à elle-même, en la libérant des servitudes que font peser sur elle aussi bien un esthétisme étriqué, que ses reniements en faveur de ce qui n'est pas elle-même.

CLAUDE ELSEN.

DE LA VÉRITÉ DE ROMAN

Il est admis, depuis la brillante démonstration qu'en a faite Mme C.-E. Magny, que les romanciers français ont rejoint leurs confrères d'outre-Atlantique sur le chemin de l'objectivité — et que nous sommes entrés dans l'âge du roman américain. Lequel âge se définit comme étant celui des témoins — de ceux qui ne disent ni oui ni non, mais signent des papiers certifiant qu'ils ont bien entendu les autres le dire ; de ceux qui ne sont jamais dans la voiture accidentée, mais restent debout sur le trottoir pour raconter aux agents de l'assurance les péripéties de l'accident ; — de ceux qui ne poussent jamais la porte, n'entrent jamais dans les maisons, mais glissent un œil par le trou de la serrure et en rapportent des reportages vrais, précis, purs de toute interprétation personnelle. Ces témoins ont fait naître ce qu'Albert Camus a baptisé la « littérature de magazine » et dont, en réponse à une enquête sur le roman américain, il a dressé le tableau suivant :

Goût de l'efficacité et de la vitesse, goût très général et que je ne méprise pas, mais qu'on introduit maintenant dans les techniques de narration. Le récit fait alors le silence surtout ce qui constituait jusqu'ici le sujet propre de la littérature, c'est-à-dire, en gros, la vie intérieure. L'homme est décrit, jamais expliqué ou interprété. Le résultat est que l'on peut aujourd'hui écrire un roman en faisant seulement appel à sa mémoire et à ses yeux. Le reste, expérience intérieure, méditation, connaissance de l'homme et du monde n'est pas nécessaire. Le roman est mis à la portée de tous. Si vous savez voir, vous savez écrire, or tout le monde sait voir, donc tout le monde sait écrire.

Je pensais en toute bonne foi que les jeunes romanciers français suivaient avec fidélité cette voie ouverte par l'Amérique. Mais quatre romans récemment parus, et dus à de jeunes romanciers (trois d'entre eux en sont à leur second livre) semblent apporter un démenti à cette idée toute faite. Tous quatre adoptent en effet un point de vue résolument subjectif. Et les auteurs interviennent dans leurs œuvres pour expliquer, souligner, commenter les faits et gestes de leurs héros. L'un d'eux, (Jean Cayrol, dans *La Noire*) (1) joue même un rôle essentiel dans l'histoire qu'il raconte. Il intervient non seulement comme commentateur, mais comme acteur. Les trois autres sont Hervé Bazin *(La Tête contre les murs)* (2), Jean Meckert *(La Ville de plomb)* (3) et René-Jean Clot *(Fantômes au soleil)* (3).

Très différents les uns des autres par leur thème, leur ton et leur style, ces quatre livres se ressemblent pourtant par cette volonté manifestée par leurs auteurs d'être présents à toutes les pages de leur roman.



Dans *La Ville de plomb* cette présence apparaît surtout par personne interposée. Jean Meckert n'écrit pas à la première personne. Mais il construit son roman sur deux plans : celui de la réalité et celui de la fiction romanesque. Il poursuit parallèlement l'histoire d'Étienne, Gilberte et Marcel, et le roman qu'écrit l'un de ces trois personnages, Marcel. Comme il est facile de le deviner, ce roman n'est que la transposition symbolique et poétique des

(1) Ed. du Seuil.
(2) Ed. Bernard Grasset.
(3) Ed. Gallimard.

aventures réelles qui adviennent aux trois jeunes gens. Et pour que l'effet cherché soit sensible au maximum, Jean Meckert a adopté deux styles parfaitement opposés. Les événements réels sont traités comme des reportages. Ils racontent la vie d'une petite dactylo et de deux jeunes ouvriers dans le quartier des Buttes-Chaumont. Les tableaux se succèdent rapidement, et l'on pourrait leur donner à chacun un sous-titre : la séance de cinéma, la partie de basket du dimanche, la promenade sentimentale entre les platanes du boulevard, le jeune homme déniaisé, etc... Mais toutes ces scènes ne sont qu'une toile de fond, sur laquelle Jean Meckert et Marcel brodent le roman fictif de *La Ville de plomb*. Cette ville, c'est Paris détruit par une bombe atomique, et habité par les rats. Dans ce Paris, symbole de la solitude humaine, vivent quelques rares personnages qui s'y sont réfugiés pour fuir le contact de leurs semblables. Ils mourront l'un après l'autre mangés par les rats, car Meckert considère cette fuite comme un péché contre le monde, Marcel seul sera sauvé, qui retourne vers les hommes.

Cette seconde partie est résolument littéraire et poétique. Elle contient quelques morceaux de bravoure. Et Jean Meckert ne cache pas longtemps qu'il a beaucoup de points communs avec son héros romancier. De loin en loin il place sous sa plume quelques réflexions sur le rôle du romancier, de l'imagination, des penseurs : *Hélas, hélas! Donnez cela à mâcher à l'esprit, il vous en fera une belle histoire, ou une philosophie, une éthique, un comportement politique, une école littéraire, mille autres salades qui sont jeu, simple jeu, devant le miracle quotidien de la peine et de la joie du monde.*

Jean Meckert se méfie donc des histoires et des romanciers — et c'est pour se faire pardonner d'en être un qu'il a construit ainsi son double roman. On imagine qu'il s'attachera désormais au seul plan valable à ses yeux, celui de la réalité, et qu'il deviendra journaliste, rejoignant ainsi les romanciers américains dont je parlais au début. *La Ville de plomb* est sans doute son testament de conteur d'histoires.

Mais au fond, pourquoi cette méfiance à l'égard des histoires, cette peur de passer pour un écrivain? N'est-ce pas finalement une méfiance envers soi-même, un manque de confiance envers son propre talent? La position sociale adoptée par Meckert pourrait bien n'être qu'un prétexte. Ce qu'il craint c'est sans doute

ne pas réussir à créer des personnages imaginaires, des intrigues plausibles, en un mot une *vérité de roman* aussi vraie que la réalité. Et lorsque Marcel dit : *L'écueil de toute création littéraire est de se prendre soi-même au jeu. Au fond rien n'est plus facile que de présenter une vision nouvelle du monde; un daltonisme mental suffit pour établir une réputation de poète; mais comment concilier d'être authentique, en restant son propre spectateur?* Jean Meckert n'avoue-t-il pas son inquiétude profonde? Regarder en soi-même et y construire avec des matériaux réels une vérité imaginaire, rôle du véritable romancier, n'est-ce pas là une difficulté insurmontable? Ici Jean Cayrol et René-Jean Clot rejoignent Meckert. Lorsque R.-J. Clot dévoile que son héros a décidé de construire un cercueil, il se hâte d'ajouter : *Nous éprouvons un peu de gêne à relater pareille singularité. Ceux qui connaissent mal les bords de la Méditerranée n'accorderont, nous le craignons, aucun crédit à la folle et funèbre ambition du vieux menuisier.* On ne peut, plus clairement, indiquer l'inquiétude d'un romancier, qui, n'étant pas sûr de la vérité qu'il crée, affirme à ses lecteurs que ce qui leur paraît incroyable est une coutume précise d'un pays précis. Car il faut toujours, pour se justifier, s'abriter derrière l'irrécusable. Jean Cayrol, qui raconte l'histoire d'Armande, où apparaissent un cheval blanc et un héros qui se prénomme Tristan, entre rapidement dans le jeu, et, dans des chapitres en italique, avoue qu'il a connu Armande, qu'elle existe, que son histoire n'est pas exactement celle qu'il raconte, mais qu'il est sûr cependant de raconter, imaginairement, la véridique histoire d'Armande. Ici l'irréel est plus vrai que le réel, comme dans tout bon roman. Mais Cayrol n'est pas assez sûr d'être un bon romancier. Il laisse au monument ses échafaudages. Au fond, sous leurs attitudes opposées ni Meckert, ni Cayrol, ni Clot ne croient eux-mêmes à ce qu'ils racontent. Ils ont honte d'être de simples conteurs d'histoire. Ils n'ont plus l'innocence du cœur. C'était bon il y a quinze ans d'être un romancier sans fausse honte ; c'était bon pour Pierre Benoit ou pour François Mauriac, pour Julien Green, pour Bernanos, pour Marcel Proust, pour Balzac, pour Stendhal. Mais les choses ont changé. On n'a plus de temps à perdre. Proust était un oisif. Il avait le temps de transformer sa table de travail en lit de mort, et de faire passer goutte à goutte son sang dans ses livres, et Balzac avait le temps de s'enfermer avec sa cafetière et sa robe de chambre,

et Green le temps de se demander si le romancier peut être en état de grâce. Aujourd'hui si l'on continue à raconter des histoires, il ne faut pas « se prendre soi-même au jeu ». Il faut faire des clins d'yeux au public, le mettre dans le coup. C'est la seule chance d'être pris au sérieux. C'est ainsi que cette présence de l'auteur, qui semblait aller contre l'objectivité du roman américain, ne fait que la renforcer par un ricochet subtil. Pour que la photographie d'un document paraisse authentique, il faut y joindre une photographie du photographe en train de la prendre.

J'ajouterai que si le livre de Jean Cayrol reste prenant, malgré sa double architecture, par la force d'un style poétique incontestable, celui de René-Jean Clot est interminable. Il y avait matière à une simple nouvelle — nouvelle qu'André de Richaud a d'ailleurs écrite, sur un thème absolument identique, et qui n'a que 20 pages au lieu de 361.



Pour Hervé Bazin, le problème est plus simple. Il a délibérément refusé de faire œuvre de romancier. *La Tête contre les murs* est un reportage sur les maisons de fous. Un personnage central, extrêmement falot, sert de lien à cette suite de tableaux qui vont de l'asile psychiatrique à Sainte-Anne en passant par la Santé, Vaucluse et Villejuif. On pense souvent aux livres sur les camps de prisonniers ou de concentration. Hervé Bazin a vu les lieux, a pris des notes et les assemble avec habileté. Il n'a pas cherché à faire le « roman » des maisons de fous, mais seulement la chronique. Il y avait pourtant matière à une histoire, que l'auteur de *Vipère au poing* pouvait raconter s'il l'avait voulu, car elle jouait sur le même thème mais qu'il s'est contenté d'esquisser : on ne choisit pas ses parents, on dépend toujours de quelqu'un dont on reçut en naissant les tares, dont on paye les erreurs. Arthur Gérane est ainsi prisonnier de cette loi biologique, il subit malgré lui l'emprise de sa famille, et s'il cherche à s'échapper, il reviendra toujours à cette prison plus inébranlable que les autres : celle de l'hérédité. En donnant à sa fille le prénom de sa sœur morte folle, il marque ainsi qu'il est vaincu, et que la loi est acceptée. C'est sans doute l'histoire tragique qu'Hervé Bazin aurait pu raconter. Il y a renoncé. Son livre ne pose aucun problème d'écriture. Il est continuellement subjectif : l'auteur ne cesse d'intervenir par des

apartés, des explications, des remarques — et par un style qui n'est qu'à lui et qui tire sa force du jeu de mots (*son expérience ne se raisonne pas; elle résonne — les garçons de ce genre ne se conduisent bien que là où ils sont entièrement conduits*, etc...). Et cette subjectivité est permise, naturelle, car les dates précises qui scandent les différents épisodes, les noms réels des lieux où se passent l'action, et la réalité même du sujet que personne ne peut contester, ajoutent encore, à la vérité de ce témoignage — vérité sûre d'elle-même, qui s'impose et emporte vite l'adhésion, mais qui, elle non plus, n'a rien à voir avec la vérité de roman.

JACQUES TOURNIER.

GASTON BACHELARD ET LES RÊVES DE LA TERRE

Les conséquences de la psychanalyse semblent inépuisables. Son créateur s'est placé, sans bien s'en rendre compte sans doute, en un carrefour qui n'est peut-être pas le point de vue central de la connaissance de l'homme, mais qui du moins a ce privilège qu'une multitude de voies enchevêtrées y conduisent et en repartent, pour rayonner, de là, dans tous les domaines de l'univers humain. Gaston Bachelard, depuis une dizaine d'années, en fait l'expérience, à sa surprise et pour notre joie.

Il était parti de recherches d'histoire des sciences, essayant de déterminer la nature et le sens de toutes ces théories erronées qui, depuis le XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe jusqu'à nos jours peut-être, ont entravé et ne cessent encore de gêner le développement d'une *connaissance pure*. Les plus grotesques et les plus surprenantes inventions y foisonnent. Bien vite l'historien fut frappé du rôle joué dans ces formations pseudo-intellectuelles, qui parasitent et altèrent le mouvement libre de la pensée, par l'imagination symbolique, cristallisant en de véritables complexes et provoquant au sein de la science cette *psychoise anmiste* dont elle a si longtemps souffert. Ainsi le chercheur était amené à enrteprendre une psychanalyse de la connaisance objective. Il s'aperçut que la plupart de ces schémas déformants qui empêchent une con-

naissance vraiment rationnelle de la nature ne sont, au fond, que des rêveries de l'imagination matérielle, des sortes de mythes de l'intelligence, formés d'éléments étrangers, inconscients. C'est le mythe de la digestion, le mythe du fluide universel, celui de l'Éponge, etc... Parmi ces mythes l'ingénieux philosophe avait rencontré celui du Feu. Il décida de lui consacrer un travail spécial et fut étonné du champ immense qui s'ouvrait à ces recherches absolument nouvelles. Il ne s'agissait plus seulement de pourchasser et de décrire ces fantômes qui hantent et troublent la connaissance scientifique ; il fallait descendre dans les profondes couches de l'inconscient fabulateur, dans la forge des mythes fondamentaux de l'esprit, afin d'y assister à la genèse et au destin de ces éléments qui composent, autant que la substance de la terre et des cieux, l'imagination des hommes. Bachelard mettait le pied en pays inconnu. Inconnu des psychologues modernes mais familier aux rêves immémoriaux des poètes, des littérateurs, des musiciens, des alchimistes, des sages.

La Psychanalyse du Feu lui servit d'entraînement et de recherche de départ. Il reprendra, sans doute, cette étude, pour y verser les trésors nouveaux de ses réflexions et de ses immenses lectures. Mais déjà, en dépit de quelques concessions faites à des concepts étroitement freudiens et à la méthode du vieux maître de Vienne, il n'était plus guère question d'une psychanalyse de la connaissance objective : avec un héroïsme héraclitéen Bachelard s'élançait au sein des éléments originels de l'imagination créatrice (je songe au chemin parcouru depuis la vieille thèse de Ribot !), et au cours de cette « traversée des flammes » lui apparaissaient, singuliers et radieux, ces grands symboles du brasier, de l'engloutissement dans le feu-désir, de la résurrection lumineuse qui sont parmi les croyances les plus anciennes et les plus chargées de sens de notre pouvoir de rêver. Dans la vie de l'Imagination les « quatre éléments » s'enchevêtrent — comme le conscient, l'inconscient et la supra-conscience s'appellent et se complètent. Le philosophe entr'aperçut alors les symboles de l'Eau, de l'Air, de la Terre. Symboles? Non, il faut dire : réalités. Par une intériorisation, ou une communication, dont seule la métaphysique ou, qui sait? peut-être la biologie et l'astro-physique de demain nous donneront la clef, la vie du Feu, de l'Air, de l'Eau et des puissances de la Terre s'engendre et se développe spirituellement en nous avec la même

réalité et la même efficience, sinon avec le même rythme, qu'au sein des choses. Cette vue peut donner le vertige. Bachelard a retrouvé la philosophie des vieux « rêveurs » de la Renaissance, la correspondance *imaginaire* du « microcosme » et du « macrocosme ».

Classant, analysant, recréant les richesses d'une matière immense qui semble inépuisable, quatre volumes : *L'Eau et les Rêves, L'Air et les Songes, la Terre et les Rêveries de la volonté, La Terre et les Rêveries du Repos,* nous ont fait pénétrer dans les diverses parties de ce royaume immense (de cette Imagination qui est le corps de Dieu, comme disait William Blake). Avant d'en venir aux deux derniers de ces essais, qui ont paru depuis peu (aux Éditions José Corti) je veux aller tout de suite à la conclusion, ou plutôt à la méthode (mais n'est-ce pas la même chose, une conclusion n'est-elle pas l'épanouissement d'une certaine façon spontanée, ou réfléchie, de sentir et de voir?) de ces livres surprenants : Gaston Bachelard ne s'est pas attaché à « démontrer » la fausseté objective des grands thèmes de l'imagination, mais au contraire à nous faire comprendre la vérité foncière des mouvements essentiels du *pouvoir* d'imaginer. « La psychanalyse classique, fait-il remarquer, tout à l'historicité de la vie effectivement vécue, oublie cette imprégnation légendaire qu'apporte tout psychisme humain, cette sensibilité quasi native aux symboles. » C'est cette sensibilité-là que Bachelard étudie avec une telle pénétration et une telle puissance, qu'il en est venu à comprendre et à nous faire réaliser la nature de la vie profonde des images. Cette vie est telle que nous saisissons, grâce à lui, désormais, ce qu'un Hindou nommerait : l'illusion de « nom » et « forme ». Bachelard insiste sans cesse dans sa méta-psychologie de l'image sur la nature dérivée et secondaire de la forme. Ce qui importe avant tout dans la dynamique de l'imagination ce n'est pas la représentation de la forme, c'est le sentiment de la substance, air, eau, feu, terre, vécue pour elle-même, dans son efficience et son rythme original, c'est l'imagination *du mouvement.* Celui-ci est l'élément premier, qui dépose, semble-t-il, la forme, le long de son parcours — pour en engendrer sans cesse de nouvelles. Ce sont les attitudes intérieures, spirituelles : « rayonnement », « chaleur », « force », « mouvement », « intimité », « élan », que Bachelard sent à l'origine des grandes apparences et des symboles imaginaires. Pour lui, l'élan existe avant le corps, le vol avant l'oiseau, « la chose existe avant le nom ». Et, avant la chose, le désir.

C'est là une vue extrêmement profonde qui renouvelle la psychologie du pouvoir créateur. Bachelard esquisse toute une ontologie de l'imagination, qui s'épanouit en cosmodrame. Il oriente enfin dans un sens optimiste, énergétique, réalisateur, la morale qui, sous l'influence d'une psychanalyse statique, effectuée au ralenti sur les déchets du souvenir, sur les chocs et les fixations infantiles, risquait de sombrer lentement dans une sagesse pessimiste et passéiste, fascinée par les grands thèmes du non-dépassement et de la résignation. Ce à quoi Bachelard nous incite c'est aux vertus saines d'un dynamisme constructeur. Il fonde une morale du dépassement. Il attire notre attention sur « les fonctions d'avenir, les fonctions qui donnent à l'avenir une causalité psychologique », et qui, transformant radicalement le présent, refluent sur le passé, l'assainissent, et y ajoutent un coefficient qui le valorise, en le rendant fécond à son tour. Mais nous débouchons ici dans un autre champ de recherches, celui que notre auteur explore dans ses travaux sur la « dialectique de la durée » et sur l'instant créateur, et qui mériteraient une méditation approfondie.

Venons-en donc à ses deux derniers ouvrages sur l'Imagination de la Terre. Ils contiennent une telle somme de faits et ouvrent tant de voies à la connaissance de nous-même que nous voudrions inciter un grand nombre d'esprits non seulement à les lire, mais à les relire sans cesse en appliquant cette méthode de la « lecture lente », que Bachelard nous conseille souvent, de la lecture reprise en détournant l'attention de l'anecdote, du récit, et en faisant coïncider cette attention en quelque sorte avec la substance de l'image, avec son rythme secret.

Gaston Bachelard a cru découvrir, à côté de ce « nouvel esprit scientifique » qu'il a étudié ailleurs avec une audace si clairvoyante, un « nouvel esprit littéraire », propre à notre poésie contemporaine (de Milosz à Audiberti, d'Éluard à F. Ponge) qu'il définit chemin faisant en critique de grande classe, et dont l'essentielle vertu réside dans un contact direct avec le dynamisme, antérieur aux apparences conventionnelles des choses, dans une prise de possession des substances.

Cette rêverie, Bachelard nous en fait suivre les modalités et les découvertes dans les premières pages de son étude : *La dialectique de l'énergétisme imaginaire.* Imaginer les formes de la matière, c'est essentiellement, et dès l'abord, en sentir les forces;

et les sentir comme des résistances, se mesurer à elles. La matière se manifeste en s'opposant à nous : aussi pour bien la comprendre, pour bien la rêver, il faut la prendre, il faut lutter avec elle. Alors elle se révèle à nous, parente et ennemie à la fois. Nous sentons l'attraction et l'étrangeté de ses manières d'être les plus profondes que nous faisons, en quelque sorte, nôtres. Autour de ses points de résistance se nouent, entre notre esprit, entre notre main, et ses modalités inconnues, ses habitudes, ses caprices, ses étreintes qui sont des sources d'émerveillement et d'amour. La matière est dure — ou molle. Avec la roche nous pénétrons dans les mystère de la « rêverie pétrifiante ». Avec la pâte, nous connaissons, dit Bachelard « la souplesse de la plénitude ». Ici, partout, c'est notre *volonté qui rêve* (formule dont l'ellipse ouvre une courbe infinie). C'est l'attaque, le travail incisif sur la matière, le rythme manuel, que l'imagination orchestre de valeurs souveraines. Aussi « travailler à contre-cœur, dit notre philosophe dans une admirable sentence, c'est travailler à contre-rêve ». Et dans cet affrontement — qui est celui de l'amour — la matière prend de l'être, se réalise. Elle livre à notre imagination ses secrets. Ces secrets (qui sont ceux mêmes de notre inconscient, les archétypes de l'immémoriale rêverie humaine) nous sommes invités à les connaître grâce à une multitude de citations et de commentaires, qui font de ce gros ouvrage une anthologie originale et savoureuse, et de sa lecture un délice — une chose aussi attachante que la plus variée des féeries.

Voici le lyrisme dynamique du forgeron avec ses images primordiales, son cortège de rythmes et de mythes. La grande rêverie tellurique nous entr'ouvre ses trésors, métaux, pierres précieuses, cristaux — qui vivent, qui sont des modes de l'âme. Car la substance, telle que les vieux et les récents rêveurs l'ont imaginée, n'est pas différente du mouvement profond de leur esprit. Gnomes, élémentals, niebelungen, cabires, martèlent incessamment notre volonté, font battre notre cœur. Sur la spiritualité des pierres précieuses, sur l'ambivalence, l'identité du grand et du petit, sur les fées et le monde « comme caprice et miniature » Bachelard nous apporte des lumières singulières comme, plus loin, à propos des *mondes violets* du poète russe Alexandre Blok, frontières de la définitive ténèbre. L'essai de synthèse qui termine le premier volume : *La psychologie de la pesanteur*, ramasse la multitude

d'observations et d'intuitions qui ont précédé, dans la dialectique de *l'écrasement* et du *redressement*, et les groupe selon l'axe vertical d'un mouvement de montée et de descente, vertigineux en ses envols ou ses abîmes. Reprenant les données profondes que Robert Desoille applique à sa technique du Rêve éveillé, Gaston Bachelard les situe vis-à-vis des méthodes de la psychanalyse classique (invente en passant le « complexe d'Atlas »), et nous fait comprendre encore une fois que ce monde immense des formes de l'imagination de la Terre n'est que la réfraction d'une énergie, *le corps d'un mouvement*. Ce sont les états, ou mieux les étapes, de l'élan prométhéen des choses, les formes magiques d'une force qui transcende toutes ses formes : de la volonté.

Avec le second tome nous sommes invités à descendre dans les rêveries du Repos. Avec la même ampleur de matière, la même délicatesse d'analyse G. Bachelard étudie les songes de l'intimité matérielle. Il y découvre d'abord une perspective dialectique : un échange infini du petit et du grand ; l'espace interne (celui que nous découvrons en pénétrant à l'intérieur des choses) est spacieux, immense, même s'il tient dans un grain de moutarde ou dans la pupille d'un roitelet. — Ensuite, une perspective d'émerveillement, les moindres éléments se déployant en visions, en riches domaines fourmillants de créatures aux actions rapides et féériques. — Au-delà de ces rêveries d'intimité qui multiplient et magnifient tous les détails d'une structure il en est enfin d'autres qui ouvrent une perspective *d'intensité* substantielle infinie. Il faudra relire souvent ces pages nourrissantes et exquises où Bachelard évoque les grandes formes de la rêverie de l'intimité et du repos : la maison natale et la maison onirique qui éveillent en tous rêveurs, grands ou petits, vieux ou jeunes, des échos si profonds ; et ce « complexe de Jonas », ces formes surprenantes de la digestion psychique et de l'avalement qui nous sont décrites et expliquées avec tant de bonhomie. La grotte et le labyrinthe sont des archétypes fondamentaux de la rêverie humaine, des images-clés de notre mystère intérieur. Nous y découvrons le Serpent, et la Racine, motifs fraternels qui s'enlacent étrangement l'un à l'autre, thèmes de mouvante angoisse, de douleur qui chemine, s'étire et creuse, de sagesse et de métamorphose. « Le labyrinthe est le serpent en creux » remarque Bachelard. Et des pages savoureuses : « Le vin et la vigne des Alchimistes, » terminent cette œuvre magistrale, où le

bon philosophe mêlant et exprimant en une liqueur chaleureuse toutes les essences de sa méditation sur les forces de la Terre, en emplit un gobelet vermeil, qu'il nous tend en riant... Avec le langage d'un vieil alchimiste il se plaît à nous faire comprendre que de nos jours, comme jadis au temps de Rosencreuz et de Paracelse, « les métaphores sont solidaires des transmutations », et ce qu'est une *métaphore vraie*, « la métaphore deux fois vraie : vraie dans son expérience, et vraie dans son élan onirique. » « ... On accède ainsi à cette *conviction de l'image*, qui est poétique et salutaire, qui nous prouve que la poésie n'est pas un jeu, mais bien une force de la nature... Dans tous ses objets la nature rêve. » Et dans une imagination vraiment créatrice toute la nature — Verbe du Feu, Rêves de l'Eau, Songes de l'Air, Musiques de la Terre — rêve et vit.

A plusieurs reprises j'ai parlé d'Archétypes. C'est en effet la grande enquête d'approche des thèmes primordiaux de l'imagination humaine collective entreprise par Jung et ses disciples, que Gaston Bachelard continue avec tant d'originalité et de féconde hardiesse. On pourrait citer comme rejoignant parfois les siens, les travaux de Kraft sur la « Typocosmie ». En Suisse Ludwig Binswanger et ses élèves, fondant la « Dasein Analyse » sur les principes existentialistes de Heidegger, projettent d'étudier l'homme, par sa « mise en situation », en dissociant en lui les éléments qui appartiennent respectivement à la nature, à la société et à l'homme intérieur. Mais dans la perspective des intuitions de G. Bachelard, c'est l'être intime de l'homme rêvant qui rejoint et épouse les mouvements les plus profonds de la nature. Ne nous étonnons pas si le grand philosophe poursuivant ses recherches pénètre dans toute une région nouvelle, celle du « Cosmodrame », et y atteigne bientôt la grande ambivalence fondamentale de la création — et celle de l'âme humaine — avec ses rythmes en lutte : la genèse et la destruction, le jour et la nuit, l'éveil et la mort. Le Cosmodrame, aux yeux de Gaston Bachelard, n'est pas seulement un schéma plus vaste de la connaissance de l'homme, mais le fondement et peut-être l'instrument de toute une thérapeutique de l'imagination et de la volonté. Il se présente comme l'épanouissement de toutes les études déjà entreprises. C'est dire qu'en ces ouvrages d'aujourd'hui et de demain le maître psychologue n'a pas fini de nous instruire et de nous émerveiller. A les rouvrir souvent, ces livres, j'éprouve pour ma part ce sentiment d'une

héroïne de Tchékov « ... la bourrasque et la course précipitée, alors que le vent vous étouffe et que l'on se sent légère comme l'oiseau, vous excitent et vous irritent l'âme. »

GEORGES BURAUD.

LE JEUNE GŒTHE ET LES JEUNES GENS

Il n'est ni de mon goût ni de mon âge de convier « la jeunesse » à la lecture des maîtres oubliés ou méconnus, cependant, en lisant quelques-uns des ouvrages parus ou réédités pour le deuxième centenaire de la naissance de Gœthe (28 août) je n'ai pu m'empêcher de souhaiter plus d'une fois que de jeunes lecteurs (les moins jeunes ne sont pas exclus), attirés ou conquis par les nombreuses citations qui émaillent ces études et brillent d'une lumière si ardente que les pages, souvent fines et sensibles des commentateurs, ne sont pas sans souffrir de ce voisinage, partent à la découverte de cette œuvre immense et quasi inépuisable. Il me semble que c'est un des principaux mérites de ces livres que d'offrir tant de chemins divers pour cette découverte, tant d'occasions de surmonter cette glorieuse réputation d'ennui qui entoure chez nous — et ailleurs — le nom de Gœthe. Le malentendu, en effet, est à la mesure de cette gloire : immense, et il a commencé avec elle, du vivant du poète et dans son propre pays : les pèlerins venus de l'Europe entière n'allaient-ils pas saluer à Weimar l'auteur prestigieux et le frère de Werther, le légendaire survivant, au milieu du romantisme triomphant, des orages du *Sturm und Drang*, la première vague d'assaut du romantisme en terre allemande? Depuis longtemps, le malentendu a changé de visage : une telle réputation de sérénité, de gravité olympienne s'est formée autour de la figure du vieux Gœthe que l'on est bien forcé de trouver des excuses à l'ignorance générale, à la méconnaissance de sa vraie nature. On a trop parlé de « sagesse », et souvent en des termes qui la faisaient apparaître presque inhumaine à force d'insensibilité, pour que les jeunes gens ne se détournent pas de cette image d'un vieillard sentencieux et rabâcheur, impassible défenseur de l'ordre classique dans tous les domaines.

Dans son pays, Gœthe a joué d'un culte officiel, national, que bien peu de mémoires humaines ont connu, et ce culte a atteint des proportions grandioses à la mesure — ou plutôt à la démesure — — du IIe Reich : éditions, fondations, musées, etc., rien ne fut épargné et on trouve dans le sérieux, la *gründlichkeit* de ces hommages, la marque même des qualités et des faiblesses de l'esprit allemand. Sous le régime weimarien, le culte fut soigneusement entretenu, les temples époussetés et remis à neuf, Gœthe était une sorte de Président suprême et lointain, toujours olympien. Mais la constance et l'ampleur de cette vénération ne doit pas égarer, il faut se garder de confondre le culte et la présence réelle, et il semble bien que, dans le cas de Gœthe, la part du respect, de l'obéissance ait été souvent plus grande que celle de la fréquentation active, de l'acquiescement personnel. Cependant son influence fut puissante et durable, elle s'exerça dans des cercles et des ordres divers, et peut-être davantage dans l'histoire — histoire de la culture et des arts, — la philosophie, la critique de la haute Université (je citerai seulement les Curtius, R. W. Otto, parmi tant d'autres), et dans la science même que dans la littérature proprement dite. Cette éducation du goût, en particulier, auquel tendait l'enseignement de Gœthe, resta l'affaire d'une élite. En tout cas, à la veille de la dernière guerre, on trouvait fatalement dans la bibliothèque des salons bourgeois et petits bourgeois d'outre-Rhin un rayon consacré aux œuvres, plus ou moins complètes, plus ou moins richement reliées, de Johann Wolfgang Gœthe, mais il me parut bien que le respect que leurs propriétaires portaient à ces volumes les dispensait ou les empêchait de les lire. Il faut noter encore que, durant le régime nazi, si les rites de la célébration gœthéenne continuent à se dérouler, la participation de l'État se fait nettement moins chaleureuse : c'est qu'il est difficile de faire de Gœthe un annonciateur du IIIe Reich ; on ne lui pardonne pas, entre autres choses, sa tiédeur patriotique pendant la guerre contre Napoléon, aussi les penseurs en uniforme lui préfèrent-ils Schiller, Hölderlin ou Kleist, ombres hautes et tragiquesq ui sont odieusement profanées. Mais si des Allemands, nombreux sans doute, trouvent refuge et consolation dans l'œuvre de l'homme de Weimar, on peut dire que rarement un esprit, un enseignement qui était encore publiquement révéré fut aussi totalement oublié et méconnu. Dans les mêmes bibliothèques, *Mein Kampf* a pris place non loin

des *Poésies* et des *Drames*, mais je dois dire que j'eus toujours l'impression qu'on ne le lisait pas beaucoup plus.

Et maintenant? Faute de documents, je ne sais trop comment l'Allemagne va célébrer ce centenaire au milieu de ses ruines, mais il n'est pas difficile d'imaginer les grandes lignes des « discours à la jeunesse » dont il sera l'occasion. Et tout ce que l'on pourra dire sera juste et vrai, car presque toutes les pages de Gœthe pourraient servir de thèmes ou d'illustrations à un cours de nazification — pas trop engagé dans les basses réalités du présent, certes, mais ce genre d'éloquence se situe généralement à une grande hauteur spirituelle. Cependant, il y a une distance tragique entre une œuvre d'une humanité si rare et si harmonieuse et un peuple ruiné, une jeunesse déracinée, exposée à toutes les tentations du désespoir. Non, il serait vain et absurde de convier l'Allemagne d'aujourd'hui à la « sagesse » gœthéenne, mais que des individus, et pour Gœthe le primat de la personnalité était un point essentiel, soient touchés par une phrase, par un vers, et trouvent leur chemin dans cette œuvre toujours pleine de jeunesse, c'est ce que l'on peut souhaiter de mieux.

En France, ce nimbe de vénération, cette réputation d'ennuyeuse gravité s'est curieusement associée aux apparitions — aux travestissements, devrait-on dire — bassement sentimentales de la poésie gœthéenne sur nos scènes, hélas, lyriques. Pour le grand public Gœthe n'est sans doute pas autre chose que le librettiste du *Faust* de Gounod, de *Werther* et de *Mignon*. Si cette œuvre est demeurée si peu et si mal connue des milieux « littéraires » et « cultivés », à l'exception, naturellement, des germanisants professionnels et amateurs, on en trouve de fortes raisons dans sa nature même et dans les difficultés de traduction. *Iphigénie en Tauride* et *Torquato Tasso* ne sont assurément pas des œuvres d'une puissance dramatique évidente et universelle comme le sont les tragiques Grecs ou Shakespeare, ce sont les réussites quasi miraculeuses d'une civilisation du langage, comme la langue allemande en a peu connu. *Faust*, le second en particulier, dont on ne peut rien dire en quelques lignes, a dérouté beaucoup de bons esprits français. Le cycle romanesque de *Wilhelm Meister*, apparemment assez capricieux et difficile d'accès, mais infiniment riche et subtil, semble de moins en moins connu. Quant à l'œuvre lyrique qui court, ardente et passionnée, grave et enjouée, tout au

long de cette longue existence, depuis les poésies amoureuses de la jeunesse jusqu'au long cri déchirant de l'*Élégie de Marienbad*, qui contient parmi tant d'autres trésors les mystérieuses strophes des *Principes premiers*, poème orphique, le *Divan*, les *Élégies romaines*, cette poésie où le génie de Gœthe s'est constamment et le plus immédiatement exprimé et qui compte parmi les grandes œuvres lyriques européennes, est, par sa nature même, à peu près intraduisible. Sans doute ce bilan est-il par trop simple et brutal, mais il faut bien constater que parmi les grandes œuvres étrangères reconnues comme universelles, c'est sans doute la moins vivante parmi nous. Et depuis André Gide, qui l'a beaucoup fréquenté et qui possède d'incontestables traits gœthéens, je ne vois guère d'écrivains importants marqués ou enrichis par la lecture de Gœthe.

Si Gœthe n'a pas été un très grand romancier au sens ordinaire du mot, il a créé un grand et passionnant roman, celui de sa propre existence, et je me demande si la meilleure introduction à son œuvre, si indissolublement liée à sa vie, ne serait pas la lecture de quelques-unes des lettres qui sont citées dans l'étude de Charles Du Bos (1) et les biographies d'Edmond Jaloux (2) et de Marcel Brion (3). Le recueil des études que Du Bos a consacrées à Gœthe est d'une grande pénétration ; c'est peut-être l'un des meilleurs ouvrages du critique, et il est émouvant de voir comment Charles Du Bos, dont la nature était tellement éloignée de celle de Gœthe, qui fut longtemps pour lui, dit-il, « le plus beau de ses étrangers », a interprété et compris l'essence même de son génie, en étudiant quelques moments importants, quelques-unes de ses « métamorphoses ». La biographie de Marcel Brion et celle d'Edmond Jaloux, plus rapide mais très suggestive et que l'auteur appelle une « moralité vécue », doivent très utilement contribuer à détruire les poncifs et les simplifications qui se sont faits autour du nom de Gœthe ; d'accès plus commode que les importants travaux des germanistes français (Lichtenberger, Loiseau, d'Harcourt, entre autres), elles témoignent d'une solide information et d'une admiration aussi lucide qu'ardente. Ces trois ouvrages se sont attachés à mettre en lumière l'éveil de la personnalité et du génie de leur modèle et c'est, faute de place, quelques images de ce jeune Gœthe que

(1) Ed. Corrêa.
(2) Ed. Fayard.
(3) Ed. Albin Michel.

je voudrais brièvement évoquer. Mais il me faut encore signaler qu'avant de restituer « le Gœthe de la vingt-sixième année », Ch. Du Bos a très justement analysé les éléments de la personnalité, la poésie orphique : « la chambre la plus secrète, » le passage du subjectif à l'objectif, le génie visuel, et, particulièrement à propos de *Poésie et Vérité*, ce qu'il appelle l'autobiographie objective. Si l'on peut discuter certains jugements, sur les points où, au départ, Du Bos était le plus éloigné du poète, sur l'amoralisme de Gœthe, sur une certaine vulgarité de sa nature, sur le manque d'idéalisme (car, pour Du Bos, la notion de « l'âme » n'est-elle pas trop exclusivement chrétienne?), le critique a fort bien mis en valeur la profonde modestie d'un homme à si bon droit orgueilleux (« J'ai toujours tenu le monde pour plus génial que mon génie. »), la nature objective, la réceptivité immédiate (« Je n'ai jamais pensé sur la pensée... »), ce refus de se perdre dans l'introspection qui s'allie cependant à une si remarquable conscience de soi-même (« le triomphe de l'humain en sa pureté... » dit Gœthe parlant de son œuvre, ou encore : « Ma vie, une aventure unique, — non point par l'effort pour développer ce que la nature aurait mis en moi, mais une aventure par l'effort pour acquérir ce que la nature n'aurait pas mis en moi. »).

Mais quand Gœthe, à seize ans, quitte le foyer paternel et Francfort, et arrive à Leipzig, ville brillante et joyeuse où règne alors le « rococo », rien, en lui, n'annonce l'homme de génie et encore moins le sage. Les témoignages concordent tous : c'est le jeune homme à la mode, le gandin, le petit-maître ; il coquette, flirte, danse, le tout avec excès ; il semble ridicule à certains, il est « extravagant ». Il va plus loin : c'est un roué, un cynique ; entre autres amusements de jeune homme doué et brillant, il torture par ses caprices le cœur d'une jeune fille charmante, — la seconde figure féminine d'une galerie qui sera longue, — jusqu'à ce qu'il connaisse lui-même les affres de la jalousie — et avec la souffrance apparaissent les premières expressions du vrai lyrisme. Ce temps n'est pas perdu, le jeune fou a fait connaissance du beau monde, du théâtre, de l'amour, mais, trois ans après, il rentre à Francfort mal en point, comme un « naufragé ». Il traverse une grave crise, il est malade au physique comme au moral. Dans une lettre à Langer, il dit son âme « immobile, sans désir, sans chagrin, sans joie et sans souvenir... » Mais, avec une rare perspicacité, il connaît

déjà le rythme d'alternance qui dominera toute sa vie et prévoit : « Mon imagination reprendra vie avec mon sang et je deviendrai ce que j'avais prévu depuis longtemps... un Tantale. » En attendant, il se plonge dans les sciences occultes, les livres de magie (il abandonnera bientôt l'alchimie pour la chimie, mais cette expérience marquera son Faust), et dans la religion. Il fréquente avec ardeur les piétistes, il est l'ami de Mlle de Klettenberg (la « belle âme » de *Wilhelm Meister*), il est tout proche de la véritable et profonde conversion. Mais il ne s'attarde pas, il n'a pas le temps, la vie le presse ; dès avril 70, il est à Strasbourg, point de rencontre de la France et de l'Allemagne ; c'est une étape vers Paris. Il est encore convalescent et il écrit à Limprecht, un théologien presque aveugle connu à Leipzig, cette lettre qui me paraît plus bouleversante que bien des romans célèbres : « On raconte que Démocrite s'aveugla de ses propres yeux pour ne pas être distrait par ce sens dangereux qu'est la vue... Je donnerais souvent quelque chose pour être aveugle... Tout n'est-il pas crépuscule en ce monde? » C'est l'homme au génie visuel par excellence qui parle, l'homme qui ne se rassasiera pas de regarder le monde ! Mais il est bientôt guéri et il écrit un peu plus tard à un autre correspondant : « Je vous en prie, soignez votre corps avec persévérance, avec fidélité. C'est à travers ces yeux là que l'âme doit voir, et, s'ils sont troubles, il pleut dans tout l'univers... » Ces années de Strasbourg sont bien employées, elles sont décisives pour la formation de son génie. Il rencontre Herder, esprit puissant, un des grands initiateurs de l'Allemagne moderne. Avec Herder il a la révélation de Shakespeare, de la poésie populaire, de l'histoire. Il fréquente les Grecs, découvre le gothique. Il endurcit son corps, discipline sa nervosité. Il parcourt la campagne alsacienne ; il aime Frédérique Brion. Il est très beau et brillant, il séduit déjà ceux qui croisent sa route, et si Herder, au début, le juge encore « léger et frivole », Lavater, le maître de la physiognomonie, lui trouve un air royal ; on commence à le comparer à un dieu, mais ce n'est pas alors un Jupiter serein, c'est Apollon ou Dionysos. L'idylle avec Frédérique se termine brusquement, son *daimon* l'arrache à l'amour et l'entraîne ; il rentre de nouveau à Francfort. Il est déchaîné ; la ville, scandalisée, l'appelle « le Voyageur » ; c'est l'époque du « titanisme » ; Wieland le juge « un possédé », Heinse « un esprit plein de feu aux ailes d'aigle. » Il écrit *Prométhée*, *Mahomet*, *César*, *Ganymède*,

Satyros, « ce document de la divine insolence de nos jeunes années ». Un tempo démoniaque emporte son lyrisme ; il interpelle Kronos : « Vite, vite, Kronos... Allons, malgré les cahots, par-dessus les troncs et les pierres. Au galop, vers la vie... Entraîne-moi, chancelant, ébloui, vers la porte nocturne de l'enfer ! » Prométhée défie Zeus : « Me voici : je pétris des hommes / à mon image, / une race qui me ressemble, / pour souffrir, pour pleurer, / pour jouir et se réjouir, / et te mépriser, / comme moi ! » (Trad. Angelloz.) Et le Faust primitif s'écrie : « Ne suis-je pas le Fugitif, sans feu ni lieu ! / L'Inhumain qui, sans but ni trêve, / s'élance à l'abîme comme la chute d'eau qui surgit de rocher en rocher. » Bien plus tard, Gœthe dira de cette période : « Je ne me différenciais d'un véritable fou que parce que je cherchais à travailler ce que j'avais saisi au-delà de mes forces, à mériter ce que j'avais obtenu au delà de mon mérite. » Mais il faut renoncer à suivre plus loin le jeune Gœthe qui « chaque jour jette une nouvelle peau ». Il faut renoncer à le suivre à Wetzlar, à le voir partager et surmonter la passion de Werther ; il va connaître avec Lili Schönemann la tentation du bonheur, il va encore s'y arracher et ce sera un des grands tournants : l'arrivée à Weimar où, avec le jeune duc, il mènera encore quelques mois une vie endiablée qui fera le scandale de la petite cour ; il est insolent, brutal ; quand il le veut, il est « aimable et dangereux » et Mme de Stein feint de le plaindre car « il est à la poursuite de toutes les femmes... »

Puissent ces quelques traits convaincre quelques lecteurs que Gœthe ne fut pas toujours si « sage » et rappelons encore ces lignes de Zelter visitant le vieillard : « Qu'ai-je trouvé? Un homme qui semblait avoir de l'amour plein le corps, tout l'amour avec toute la souffrance de la jeunesse. »

Au milieu de tous nos prophètes de malheurs, peut-on souhaiter que les jeunes gens découvrent enfin l'œuvre de celui qui, à la fin d'un dîner où il aurait été assis entre Lavater et Basedow, improvisait : « Un prophète à droite, un prophète à gauche, l'enfant du monde au milieu ; » de celui qui a pensé que « le but de la vie, c'est la vie elle-même » et qu'il n'avait point été blamâble d'avoir cherché « à connaître dans toute son étendue l'homme de chair, à créer l'unité de ses forces actives » ?

ANDRÉ MAUGÉ.

ROUTES SANS LOIS

Le Mexique qu'a vu Greene (1) au printemps de 1938, c'est d'abord le Mexique dans ce qu'on peut nommer son drame — ou ses drames — religieux, et, par-dessus le marché, une certaine partie du Mexique, une dizaine de villes ou de villages, et non le pays entier. Ces limitations n'empêchent pas que le livre a un sens très général et une valeur que le mot reportage n'épuise pas. *Routes sans lois* c'est pour l'écrivain obsédé qu'est Greene une autre manière que le roman de reprendre et de développer les thèmes quasi magiques qui se retrouvent dans toute son œuvre, sous quelque forme que celle-ci se présente, et lui donnent son unité.

Dès les premières pages — évocation trouble et envoûtante de la naissance d'une foi anxieuse — nous avons franchi la frontière, nous sommes dans le pays de Greene, et c'est ce pays qui comptera finalement dans notre souvenir — ce pays qui est *à la fois* l'Angleterre du *Rocher de Brighton*, l'Europe centrale d'*Orient-Express*, le Mexique de *La Puissance et la gloire*, l'Afrique de *The Heart of the Matter*. Un pays : c'est-à-dire des hommes qui entre eux et avec Dieu soutiennent un dialogue et une lutte qui ne cessent qu'avec la mort. Le Péché, la « terrible calamité primitive », l'horreur et la beauté du monde, de la vie, de la chair — « l'œuvre ténébreuse », la Grâce, qui ne reconnaîtrait là, sous le double signe, la double qualité, répétons-le, de l'horreur et de la beauté (mots-clefs chez Greene) les constantes du romancier de *La Puissance et la Gloire?*

La pauvreté du Mexique, sa sainteté et sa violence médiévales, les luttes politiques confuses, le désordre d'une administration souvent corrompue, la beauté menaçante des sites, les peuples aztèques, les hôtels à l'américaine, les couvents, les églises, les cimetières, les généraux préparant leur révolte, les souvenirs de la lutte anti-religieuse — cette terre très vieille, comme pourrie et dont on ne sait trop si elle ne va pas sous nos yeux (je veux dire quand nous lisons Greene) se défaire définitivement comme un pays de cauchemar, tout ce *réel*, Greene l'a admirablement rendu.

(1) Éd. La Table Ronde : *Routes sans lois.*

Sans doute parce qu'il retrouvait là les images et les symboles, les questions et les menaces qu'il porte en lui-même. (Il est curieux de voir naître, sortir d'un paysage ou d'une anecdote, peu à peu, au cours de ces pages, les paysages désolés et l'inoubliable figure du prêtre traqué de *La Puissance et la Gloire.*) Et c'est pourquoi *Routes sans lois* peut servir à compléter le « portrait de l'artiste » par lui-même. De tant de déception et de désespoir qu'il a connu et porté en lui durant ce voyage, Greene a tiré un livre d'une profondeur admirable, comme une sombre et envoûtante photographie où son ombre serait fixée, inséparable de l'univers qu'elle hante.

GILBERT SIGAUX.

LE THÉATRE ET SON PUBLIC EN 1949

Avant d'être une métaphore politique, on est en train de l'oublier, le rideau de fer est une réalité de l'appareil scénique. Le théâtre, comme la paix, ne peut exister que s'il est levé. Le monde idéal est celui où toutes les « bonnes » pièces, et rien que les bonnes pièces ont beaucoup de succès — c'est le monde de la communication parfaite entre la scène et la salle. Dès qu'il y a un incident, on se rejette les responsabilités, comme dans une conférence diplomatique ; et toutes les querelles autour du théâtre peuvent, à chaque époque, se ramener à une seule : est-ce lui, ou bien est-ce le public, qui manque de talent?

Comment cette question se pose-t-elle aujourd'hui, si on tente de faire un retour sur la saison qui s'achève? On tombera d'accord sur quelques constatations élémentaires : il y a trop de mauvaises pièces, d'une manière absolue ; et il y a trop de mauvaises pièces qui ont du succès. Mais la statistique est peut-être un défaut du critique, ce spectateur professionnel. Bon an, mal an, il va au théâtre une centaine de fois, et souvent plus. Il voit naître tous les petits monstres informes, et tous les marmots bien constitués, mais grossiers et vulgaires. Cela risque de fausser un peu sa vue d'ensemble. Et ce qu'il faut se demander, ce n'est peut-être pas s'il y a trop de mauvaises pièces, mais s'il y en a assez de bonnes et qui réussissent?

En ce sens, le bilan n'est pas trop attristant. Sans doute, il y aurait beaucoup à dire sur *Les Mains Sales*, par exemple, pièce bourgeoise, autant par son recours aux procédés de théâtre les plus traditionnels que par le sens politique de son succès : mais, comme chaque fois que l'on adresse des critiques à M. Sartre, c'est à une certaine hauteur et en faisant d'abord la part de l'estime. De même si l'on peut reprocher à M. Jean Anouilh, l'auteur d'*Ardèle*, une tendance à la facilité et à la répétition, c'est également à condition de tenir compte de ses qualités. On a joué *Les Mains Sales* deux ans, *Ardèle* toute la saison, tandis qu'ici ou là on reprenait des œuvres antérieures de ces deux auteurs. Ce ne sont pas là, il s'en faut de beaucoup, des succès déshonorants pour le public.

Dans un autre ordre, deux pièces gaies ont été accueillies avec la plus grande faveur. *Lucienne et le Boucher* de Marcel Aymé est l'œuvre originale d'un de nos écrivains et d'un de nos meilleurs observateurs de l'homme contemporain. De même avec *Les Œufs de l'Autruche*, M. André Roussin a écrit non seulement une pièce divertissante, mais encore ce qui dans le théâtre de ces dernières années approche le plus d'une grande comédie de mœurs.

Enfin les deux grands auteurs à succès de la saison ont été deux grands écrivains. Tandis que M. de Montherlant avec trois pièces occupait un théâtre toute l'année, M. Paul Claudel, certains soirs, avec trois pièces était joué sur trois scènes à la fois. Sans doute, sur les trois pièces de M. de Montherlant deux (*Fils de personne* et *Le Maître de Santiago*) étaient des reprises, et la troisième *(Demain il fera jour)* une erreur étrange et triste de son génie. Sans doute les trois pièces de M. Paul Claudel (*Partage de Midi*, 1906 ; *Le Pain dur*, 1918 ; *Le Soulier de satin*, 1929) étaient connues depuis longtemps. Mais cela signifie peut-être simplement que pour les œuvres de très grande qualité littéraire, un temps de pénétration est nécessaire. En tout cas, ici encore, et même si à l'épreuve on a jugé que le fils était ridé, le pain peu nourrissant, il n'y a point de bassesses, point de concession dans cette partie de l'activité théâtrale.

On dira que la qualité littéraire de ces pièces restreint la portée de leur succès. Plusieurs témoignent de grands raffinements, exigent un entraînement intellectuel qui limite leur audience, écarte

tout espoir de rétablir ce grand contact avec le peuple dont la nostalgie habite le cœur de tout homme de théâtre bien né. Mais le fait que plusieurs d'entre elles ont été représentées des centaines de fois élargit déjà singulièrement la notion de cette « élite » parisienne. D'autre part, il y a eu au cours de la dernière saison de grands succès d'un ordre tout à fait différents, non suspects d'intellectualisme, et qu'il serait injuste de sous-estimer. Je pense aux exemples de rafraîchissements du spectacle théâtral, par des apports du music-hall. Ce que le music-hall nous procure de rire ou d'émerveillement est presque toujours le résultat d'un travail honnête et sain. Même si l'artiste y devient une vedette, il ne peut jamais tout à fait oublier qu'il est aussi un artisan. C'est cette qualité du travail qui a fait encourager par le public depuis quelques mois les échanges entre music-hall, théâtre et même cinéma. On pense aux manifestations de la troupe Grenier-Hussenot dont la dette de reconnaissance à l'égard du music-hall et même du cirque est évidente ; on pense au *Branquignol* de M. Robert Dhéry, si souvent hanté par le souvenir de Charlot, (inversement l'un des films de ces derniers mois dont la réussite est la plus sympathique, *Jour de fête*, est l'œuvre d'un homme de music-hall, M. Jacques Tati). Mais on pourrait encore citer le spectacle présenté par M. Michel de Ré, *La Tour Eiffel qui tue*, ou bien celui des marionnettes des Champs-Élysées de M. Hubert Gignoux : partout est sensible l'heureuse influence du music-hall, c'est-à-dire d'un art en prise directe sur le public, qui ne le flatte, ni ne le trompe, d'un art soumis à la règle de l'applaudissement spontané. Il y a là quelque chose qui s'affirme depuis quelques mois et dont l'importance pour l'évolution du théâtre contemporain est peut-être beaucoup plus grande encore que celle des succès de grande qualité littéraire dont nous parlions tout à l'heure.

On le sent bien, si je signale ces succès honorables, c'est pour essayer de montrer qu'en dehors des snobs à l'esprit trop subtil et des parvenus à l'esprit trop étroit, il y a aujourd'hui un public de talent. A son passif, on portera des succès de mauvais aloi, ceux de vaudevilles grossiers, de pièces boulevardières éculées ; ceux aussi de vieux fournisseurs qui gardent une clientèle routinière (Bernstein, maison fondée en 1876 ; Sacha Guitry, maison fondée en 1885). Mais ces succès eux-mêmes sont plus précaires et plus difficiles qu'il ne paraît : un trait important de la dernière

saison est sans doute la nécessité où les directeurs commerciaux se sont trouvés dans un très grand nombre de cas de faire appel à des reprises, de mobiliser des territoriaux comme Jacques Deval, Louis Verneuil ou feu Alfred Savoir. Les amuseurs contemporains ne trouvent guère audience, ou n'ont pas crédit. Au passif du public, et c'est le plus grave, il faut porter aussi cette année l'échec de deux pièces de qualité, *Haute Surveillance* de M. Jean Genêt, et *Le Roi pêcheur* de M. Julien Gracq...

Convenons d'ailleurs qu'une grande partie de la critique avait devancé le public dans les voies de l'incompréhension. Les deux auteurs sont deux grands écrivains qui jouissent de l'estime de leurs lecteurs. Lecteurs à vrai dire encore peu nombreux, et qui ne suffisent pas à constituer un public et encore moins un public de théâtre. Le chant déchirant que M. Jean Genêt fait jaillir de sa cellule de prisonnier, l'image purement métaphysique que M. Gracq donne du vieux mythe du Graal ont de quoi déconcerter certains : il est presque sûr toutefois que ces deux échecs, comme celui de M. Maurice Clavel avec *La Terrasse de Midi* au cours de la saison précédente, sont des échecs provisoires. Le temps travaille pour de telles œuvres, comme, disions-nous, il a travaillé pour celles de M. Claudel. Déjà, en fin de saison, nous avons eu l'agréable surprise de voir le public accueillir avec le plus grand intérêt *Un homme de Dieu*, œuvre que nous avions appréciée au temps des premiers *Cahiers Verts*. Dans tout son théâtre d'ailleurs, M. Gabriel Marcel a su exprimer avec force le contenu tragique de notre époque. Je ne serais point surpris si l'avenir conservait également *Le Voleur d'Enfants* de M. Jules Supervielle qui a connu une demi-réussite et qui me semble, avec *La Belle au Bois*, la meilleure œuvre théâtrale de l'auteur.

De quoi le théâtre contemporain peut-il donc se plaindre? Pourquoi donne-t-il souvent l'impression de manquer d'un certain éclat? Ce qui nous manque, à tort ou à raison, c'est sur le plan technique, le piment d'une certaine nouveauté. On dirait que toutes les expériences ont été faites, par M. Jacques Copeau, par les Russes, par les Allemands du temps de Weimar, par les hommes du Cartel et leurs successeurs immédiats. Aujourd'hui, nous n'avons plus le choix qu'entre des demi-routines ou, ce qui vaut encore moins, des imitations. Notre dernier grand théoricien reste Antonin Artaud. Après avoir essayé d'établir une hégémonie

inadmissible sur le spectacle, le metteur en scène fait d'ailleurs retraite : M. Jean Vilar propose de parler simplement de « régisseur » comme les Allemands ou les Anglais. Convenons d'ailleurs que parmi nos jeunes régisseurs : les Hermantier, les Jacquemont, les Reybaz, les Valde, les Vilar, les Vitaly, etc., les uns cette année n'ont rien fait, les autres n'ont rien fait de très significatif ou de très intéressant. Il y a une stagnation, espérons-le provisoire, des artisans ; il y a une absence, ne disons pas d'avant-garde pour ne pas employer un terme usé, mais d'aile marchante.

Il y a aussi une stagnation des jeunes auteurs. Chacun connaît les intéressantes protestations des méconnus. Que les directeurs ne lisent point toujours les manuscrits, que le théâtre soit handicapé par des considérations commerciales, d'accord. Cependant, personne ne discute la compétence ni la scrupuleuse honnêteté du Comité d'Aide à la Première Pièce : est-ce un hasard si parmi des centaines de manuscrits, en deux ans, elle n'en a choisi que trois, ceux de MM. Marion, Roblès et Julien Gracq, c'est-à-dire de trois auteurs qui n'étaient plus des inconnus. Et si l'on peut discuter l'organisation du concours des Jeunes Compagnies, le choix des auteurs reste libre, et la seule découverte de l'année est celle de M. Michel de Ghelderode, qui pourrait bien être un Crommelynck du deuxième rang. La pénurie est si grande qu'on a vu d'une part une association de jeunes auteurs, avec *Les Emmurés* de M. Brisville ; d'autre part M. Jan Doat avec *Les Radis Creux* de M. Jean Meckert, redécouvrir deux œuvres déjà présentées il y a deux ou trois ans aux lectures-spectacles du Vieux-Colombier. M. Bernard Vauquelin a remporté un succès très sympathique avec *La Poire d'Angoisse* qu'il fit jouer une seule fois par une chaude après-midi de juin, aux Mathurins. M. Vauquelin, comme M. Brisville a un tempérament intéressant. Mais il faut bien convenir que si leurs pièces sont pleines de qualité, ce ne sont pas des qualités très nouvelles.

Au total, auteurs et « régisseurs » ne sont pas de ceux qui font ce qu'ils veulent. Il ne dépend pas tout à fait d'eux d'avoir du génie. Qu'il existe un public déjà assez nombreux pour s'intéresser au théâtre à bon escient, qu'il s'agisse du théâtre de bonne qualité littéraire, ou du théâtre apparenté au music-hall, est sans doute le signe le plus satisfaisant. Il permet d'espérer que d'accord avec ce public, dans les années à venir, un théâtre de réconciliation pour-

rait se développer. Régisseurs et auteurs travailleraient sûrement dans ce sens avec enthousiasme : et si ce rêve d'une « santé » du théâtre pouvait se réaliser, ce serait sans doute un bon signe pour la santé de notre civilisation.

ROBERT KANTERS.

LE CINÉMA RETROUVÉ

A vingt ans de distance, rares sont ceux qui contestent encore que l'invention du parlant marque dans l'histoire du cinéma un progrès non seulement technique, mais artistique, comparable à celui qu'apportèrent à la peinture les couleurs à l'huile. Les premiers « talkies » avaient au contraire fait redouter un recul aux meilleurs artisans de l'écran, ceux-là mêmes qui venaient de créer, de défendre et d'illustrer au cours d'un long et pénible combat l'art des images animées. Par un paradoxe supplémentaire, les grands réalisateurs soviétiques furent les seuls à saluer avec enthousiasme le nouvel instrument : ils devaient par la suite se montrer maladroits à l'utiliser. Le jumelage du micro et de la camera a accru l'illusion de réalité que procure l'écran et a enrichi son registre — ce qui, d'un point de vue esthétique, est sans intérêt intrinsèque : la danse, limitée à des procédés artificiels et monotones, n'en demeure pas moins un art et un grand art — de plus il a fait obstacle aux excès de virtuosité formelle dont *La Passion de Jeanne Ney* de Pabst, *Nana* de Renoir, *Solitude* de Féjos, *La Nouvelle Babylone* de Kozintsev et Trauberg, pour ne citer que les manifestations réussies, montrent à quel point elle était généralisée entre 1925 et 1930 et comme elle serait vite devenue insupportable. Le sacrifice de l'image à la parole, solution paresseuse, se condamna vite d'elle-même, et l'image, tout en conservant sa prééminence, dut s'imposer la contrainte supplémentaire et bienfaisante de se plier à la logique du discours et de renoncer à une prolifération désordonnée.

Néanmoins, le parlant n'avait pas, à mon avis, donné jusqu'ici d'œuvres comparables aux meilleurs Chaplin, au *Cuirassé Potemkine*, aux *Rapaces* d'Eric von Stroheim, à *Moana* de Flaherty,

voire même, en dépit de leur gaucherie de primitifs, aux Griffith et aux Sjöstrom. Méfiant envers mon propre jugement, je l'aurais attribué au prestige que conservent dans l'âge mûr les impressions de la jeunesse : le succès de *La Ruée vers l'or* lors de sa réédition sonorisée, l'enthousiasme de la clientèle des ciné-clubs quand elle découvre ces mêmes films après n'avoir connu que le parlant, me donnaient déjà à croire que je ne m'étais pas trompé. J'en suis sûr, depuis que quatre films m'ont fait retrouver le choc de l'œuvre capitale, celle qui, quels que soient ses défauts, impose une vision du monde valable et susceptible d'approfondissements illimités.

Louisiana story.

La carrière de Robert Flaherty s'étend à la fois sur le muet et sur le parlant. *Nanouk* (1921) avait créé le documentaire poétique, si ces deux mots ne jurent pas d'être réunis. Du moins sont-ils commodes pour qualifier la méthode d'un réalisateur sensible avant tout à la valeur plastique des images (Paul Rotha, suivi par l'école anglaise, lui a reproché son absence de sens social) mais la cherchant dans une réalité immédiate, et non recréée artificiellement. Flaherty choisit le pays qu'il entend évoquer, y vit longtemps, se familiarise avec ses coutumes, ne se sert jamais d'acteurs professionnels, élimine de ses scénarios (ou plutôt de ses descriptions lyriques) tout ressort dramatique qui n'est pas emprunté à la trame de la vie quotidienne. *Moana* (1924) évoquait les îles polynésiennes comme seuls Stevenson et Conrad avaient su le faire auparavant. Mais le réalisateur refusait de signer *Ombres blanches* avec Van Dyke et *Tabou* avec Murnau, parce qu'il reprochait à ceux-ci d'avoir introduit dans leur travail en commun une part de fiction trop grande.

L'homme d'Aran (1934) montrait la même rigueur janséniste et le même souffle poétique à dépeindre la vie farouche de pêcheurs irlandais vivant à peu près comme au Moyen Age sur une île perdue dans l'Atlantique. Tourné en muet, doté de quelques bruits et paroles synchronisés après coup et n'ajoutant rien aux images, c'était, comme *Les Lumières de la ville* et *Temps modernes*, un film muet égaré dans le parlant. A l'égal de Chaplin, son auteur semblait vouloir ignorer une révolution qui allait dans le sens diamétralement opposé à son effort personnel. Suivit une inactivité de

douze ans, interrompue par des collaborations désavouées ensuite et par une commande du ministère de l'Agriculture américain, *La Terre* (1942), restée inédite pour des raisons mystérieuses.

Louisiana Story, financée en 1947 par la Standard Oil, atteste que Flaherty n'a rien perdu de son génie. Fidèle à ses principes, il demeure fasciné par les images et leur enchaînement, mais il les enrichit volontiers par la parole et surtout par le son synchrones. Il fait parler des non-professionnels, tour de force extraordinaire (réussi déjà par Jean Grémillon dans la version intégrale du *6 juin à l'aube*, mais manqué par Georges Rouquier dans *Farrebique*) : qui n'a pas l'habitude de la scène ou du studio, arrive vite à oublier la présence de la caméra, mais demeure toujours paralysé par le micro. Ses fermiers louisianais parlent un savoureux français aux inflexions normandes car ce sont les descendants de Canadiens déportés pendant la guerre de Sept ans. Le bruit de la foreuse qui perce le puits de pétrole, se révèle aussi dramatique que celui d'un train express, exploité avec tant de bonheur par Jean Renoir dans *La Bête humaine*.

Dans un bayou, sorte de forêt marécageuse, une équipe de chercheurs de pétrole creuse un puits sous l'eau. Un gamin des environs passe la moitié du temps sur le ponton qui supporte le derrick et l'autre moitié à la chasse. Les foreurs tombent sur une poche de pétrole et d'eau salée qui fait explosion et les oblige à interrompre leurs travaux. Croyant leur venir en aide, le gamin emploie la recette superstitieuse qui lui a réussi pour tuer un crocodile : il vide dans le puits un sachet plein de sel et il y crache deux fois rituellement.

Ce résumé montre que Flaherty a évité le double piège que tendait son sujet : gémir sur la nature vierge que l'industrialisation vient déflorer ou exalter l'homme moderne qui tire l'or noir d'une terre stérile. A l'image de son héros, également fasciné par les animaux sauvages et par les machines, l'auteur tire d'aussi belles images du crocodile flottant entre deux eaux ou rampant sur le sol (trois mois de travail avec deux caméras spéciales, munies d'un télé-objectif perfectionné) que de la foreuse qui creuse le sol avec un bruit qu'épie avidement l'ingénieur, car c'est le seul indice qui peut l'avertir de l'imminence d'une catastrophe toujours possible.

La virtuosité de l'opérateur n'a pas d'égale, qu'il traite les pay-

sages comme des lavis ou qu'il éclaire en clair-obscur l'intérieur du derrick. Les contrastes entre les blancs et les noirs (la petite barque au crépuscule se confondant avec son ombre sur une eau claire que rien ne ride, la lessive qui troue l'ombre des arbres) mériteraient à eux seuls une longue étude. Ce qui importe plus, cette virtuosité n'est jamais gratuite, elle traduit toujours une émotion préalable. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : entre le moment où le jeune garçon amorce un triple hameçon et celui où il montre sans modestie la peau du crocodile, une ellipse escamote la capture du saurien, qui a bel et bien été filmée. Mais quand Flaherty a vu la piètre mine que faisait sur le sol le cadavre de la bête qui paraissait si redoutable de son vivant, il a voulu épargner au spectateur cette déception visuelle : telle est la sincérité de sa sympathie pour tout ce que capte sa camera.

Henry V et Hamlet.

La voie choisie par Laurence Olivier est toute différente. Elle consiste à assurer la représentation d'un texte préeexistant, auquel sont rigoureusement subordonnés les autres moyens d'expression : photo, décor, jeu, montage. Possibilité dont Marcel Pagnol avait déjà formulé la théorie en la poussant à ses limites : l'écran ne pouvait viser rien de mieux qu'à se substituer au théâtre et n'avait qu'à en suivre les traditions. Se refusant pour sa part à toute généralisation, Laurence Olivier s'écarte de son prédécesseur encore plus dans la pratique.

D'abord, il ne lui suffit pas que le texte ait la qualité littéraire des rivaux anglais de Pagnol. Seule la plus haute envolée poétique lui paraît mériter ce traitement et il se limite à Shakespeare — et encore au meilleur Shakespeare, qui se trouve être, par une surprenante coïncidence, le plus grand scénariste qui ait jamais existé, combinant ces qualités contradictoires qui s'excluent chez les contemporains, l'authenticité et la complexité des personnages, l'originalité et la sûreté de la progression dramatique. Les deux films de Laurence Olivier démontrent que le dialogue en vers est compatible avec une optique de l'écran qui obéit à ses lois propres et ne cherche pas à remplacer le théâtre par un succédané. N'oublions pas qu'ils s'appuient sur un texte classique que les Anglo-Saxons connaissent par cœur et auquel ils vouent un véritable

culte : qui voudrait en France imiter cet exemple, ne trouverait guère que *Le Cid* dans tout le répertoire qui satisfasse à tant de conditions (et il faudrait encore que Rodrigue eût un interprète aussi exceptionnel que celui qui est de nos jours le digne successeur de Garrick et de Kean).

La pièce n'en a pas moins été réduite d'un bon tiers pour ne pas dépasser la capacité d'attention du public actuel. Des répliques admirables, des scènes précieuses ont été sacrifiées à la densité et à la rapidité de l'action, qualités que nous préférons (à qui la faute? au cinéma en partie) à la dispersion et à l'ampleur auxquelles les élisabéthains étaient avant tout sensibles. Les deux versions publiées d'*Hamlet* attestent que Shakespeare, s'il en avait la possibilité, serait le dernier à y redire : il n'avait pas peur de remanier ses drames, ni ceux d'autrui, d'ailleurs.

Tandis que pour Pagnol, une photo plate, des décors laids, des acteurs insuffisants, un montage gauche ne sauraient nuire à un texte qui se suffit à lui-même et qu'il redouterait plutôt que la qualité exceptionnelle d'un de ces éléments détournât une attention due exclusivement au dialogue, Laurence Olivier veut que les moyens utilisés soient tous dignes de la splendeur shakespearienne et rivalisent avec elle en perfection. A une solution de paresse et de facilité se substituent une invention continuelle et une technique exigeante.

Dans *Henri V*, il a recours à deux biais. La reconstitution historique est le premier. En 1599, dans le théâtre du Globe, vaste bâtiment à ciel ouvert, les acteurs s'avancent sur l'estrade adossée aux balcons circulaires où prennent place les musiciens et les spectateurs de qualité. Une des premières représentations de la pièce se déroule ; nous acceptons ainsi les artifices scéniques que le texte implique : la scansion des vers, les longs monologues, l'outrance du jeu des comédiens, surtout dans les rôles comiques. Le postulat admis, une insensible transition nous fait passer dans un décor naturel et bientôt nous assisterons à une véritable bataille, dans une vaste plaine où les chevaliers chargeront sous leurs lourdes armures, sans que nous soyons gênés de continuer à entendre un langage qui n'est pas celui des personnages, mais d'un grand poète.

La couleur est le second, dont est tiré un parti neuf, qui n'a pas été imité depuis. Les teintes ne changent pas, qu'il s'agisse d'ex-

térieurs, forcément réalistes, d'intérieurs, également réalistes mais éclairés par la lumière artificielle, ou de décors délibérément arbitraires qui calquent les fausses perspectives et les coloris factices des miniatures du Moyen-Age. Le vert des prairies foulées par les palefrois est exactement le même que celui des pelouses peintes en un trompe-l'œil qui ne cherche pas à faire illusion. Ainsi une unité supplémentaire s'impose à ce mélange de réalité et de convention, à ce va-et-vient entre les lourdes plaisanteries de troupiers pillards et poltrons et le souffle épique qui inspire un conducteur d'hommes.

Dans *Hamlet*, Laurence Olivier a préféré à la polychromie les grisailles de l'eau-forte qui conviennent mieux à un drame qui est celui de l'intelligence plutôt que de la sensibilité. Dans le même esprit, il écarte une illustration trop spectaculaire : décors multiples ou grande figuration. Le château d'Elseneur prend certes des dimensions imposantes mais conserve un caractère d'épure : il situe le drame dans un lieu clos, avec une rigueur de roman policier. Les costumes dédaignent le pittoresque pour se borner à être significatifs : le roi et la reine sortent d'un jeu de cartes, le strict pourpoint noir d'Hamlet n'est relevé que d'une chaîne d'argent, symbole de sa dignité princière, Ophélie est une blanche apparition. Jusqu'aux accessoires qui jouent leur rôle : le trône royal, dans son austérité de fauteuil barbare, devient un des pivots de l'action. Le fameux monologue : « Être ou ne pas être, » prend une résonance nouvelle quand la voix d'Hamlet le prononce, tantôt bouche cousue, tantôt faisant exploser un mot ou une phrase à travers les lèvres et qu'au sommet de la plus haute tour, face au déferlement des vagues, le rêveur irrésolu joue avec un poignard comme avec l'idée du suicide. Le duel et le massacre final, concession délibérée de Shakespeare à la mode de son époque, sont transposés en une escrime fantaisiste à la Douglas Fairbanks père et fils et en un imbroglio policier, qui satisferont avec autant d'efficacité l'engouement populaire d'aujourd'hui.

Adoptant une explication psychanalytique que l'Américain Ernest Jones a été le premier, je crois, à fournir, Hamlet est conçu comme un autre Œdipe : il hésite à tuer le roi, parce que ce meurtre lui paraît un parricide. Les vingt-sept ans d'Eileen Herlie en reine Gertrude, s'ils nuisent à la vraisemblance apparente par rapport aux quarante ans de Laurence Olivier, renforcent la vraisemblance

psychologique. Un épisode s'éclaire ainsi d'une lumière nouvelle : lorsque Hamlet frappe Polonius derrière la draperie dans la chambre de sa mère, s'il croit et veut tuer le roi qu'il a épargné à la scène précédente, c'est qu'il s'imagine que le couple vient de faire l'amour et qu'il est fou de jalousie. Shakespeare a dissimulé cette motivation en commençant par le meurtre et en plaçant ensuite les reproches d'Hamlet à sa mère : ceux-ci ont ainsi l'air de préparer la vengeance future et non de justifier l'acte déjà commis.

Cette réussite incontestable, surtout si nous la comparons au précédentes tentatives (*Le Songe d'une nuit d'été* de Max Reinhardt et *Roméo et Juliette* de George Cukor dont les mérites ne sont pas négligeables ne sont pas beaucoup mieux que l'enregistrement expert d'une représentation théâtrale), prouve qu'il peut y avoir autant d'art à servir une œuvre préexistante qu'à concevoir une œuvre originale. Dans une certaine mesure, notre XVII[e] siècle ne croyait pas faire autre chose quand il adaptait à sa langue et à ses mœurs les Grecs et les Latins qu'il jugeait inégalables.

Le voleur de bicyclettes.

Après avoir fait carrière de jeune premier pendant dix ans, Vittorio de Sica, sans cesser d'être acteur, devient scénariste et metteur en scène. Pas plus que Rossellini, Zampa et Lattuada il ne fait rien qui vaille sous le fascisme. Comme eux, à la libération, il prend prétexte du délabrement de l'industrie cinématographique italienne (studios détruits, mauvaise pellicule, absence de camions de son) pour abandonner l'imitation des recettes hollywoodiennes et créer ce courant néo-réaliste dont *Sciuscia* sera avec *Païsa* l'œuvre la plus significative et qui connaîtra d'ailleurs plus de succès à l'étranger que dans la péninsule.

La publicité et une critique plus enthousiaste qu'éclairée ont répandu sur cette école des notions fausses. Il est inexact de parler de films sans scénario alors que le générique mentionne parfois cinq auteurs (sans compter ceux qui ont collaboré sans signer), ou de films joués par les premiers venus ramassés dans la rue quand *Rome ville ouverte* est interprétée par Anna Magnani, Aldo Fabrizi et Marcello Pagliero (en célébrité, les équivalents transalpins de Viviane Romance, Raimu et Gabin), ni de films bon marché, car leur devis égale celui des productions ordinaires,

En revanche, il s'agit bien de films post-synchronisés : en 1949 encore, le son est si déplorable que, sans exception, on tourne les extérieurs sans son du tout et en studio, au mieux aller, avec un « son-témoin ». Après le montage, des équipes de doublage, comprenant d'excellents acteurs spécialisés, enregistrent le dialogue d'une manière rapide (trois jours) et parfaite. Qui plus est, sauf quand ils viennent du théâtre comme la Magnani, ceux qui ont joué ne se doublent pas eux-mêmes. Personne n'a jamais entendu la voix des vedettes de l'écran et les voix les plus différentes leur ont été prêtées tour à tour, sans que le public en soit gêné. Conséquences : la querelle du doublage, qui rebondit périodiquement en France, est inconnue au delà des Alpes, les comédiens français et anglais tournent souvent dans les films italiens et sont doublés comme leurs partenaires, aucun film étranger n'est projeté là-bas en version originale. Entre parenthèses, parmi les apologistes français du néo-réalisme figurent des adversaires intransigeants du doublage... qui ne se sont même pas aperçus de l'emploi, dans des œuvres qu'ils admirent, du procédé qu'ils déclarent scandaleux.

De Sica aime recourir à des acteurs non-professionnels, pratique courante à l'époque du muet et tombée en désuétude depuis le parlant, et n'éprouve aucun scrupule à faire doubler leur voix. Donner une intonation naturelle dans un studio de doublage, où le récitant doit se préoccuper par surcroît du synchronisme, nécessite encore plus d'entraînement que pour un enregistrement synchrone. Toutefois, les règles les plus solidement établies comportent aussi leurs exceptions : c'est bien la voix du petit Bruno qu'on entend dans *Le Voleur de bicyclettes*.

Adapté d'un roman, le scénario a été longuement remis sur le métier par une équipe qui travaillait sous le contrôle constant du réalisateur. D'où une richesse de détails qu'un auteur unique n'a pas l'imagination assez féconde pour inventer (chaque plan contient un mot, un geste, un accessoire qui, de la manière en apparence la plus naturelle, contribue à enrichir l'action et à la faire progresser) et en même temps se conserve l'unité d'inspiration et de ton qui est le propre de l'œuvre d'art. Ici, surtout, où la banalité superficielle de l'anecdote implique une amère philosophie qui va loin au fond des choses.

Un chômeur trouve un emploi à condition qu'il possède une bicyclette. Pour dégager la sienne du Mont-de-Piété, il y porte ses draps

de lit. On lui vole sa bicyclette pendant qu'il travaille. Quand il croit retrouver le voleur, il est en présence d'un être encore plus misérable que lui-même : malade ou simulateur. Réduit au désespoir, il vole une bicyclette, se fait arrêter et perd le respect de soi-même qui était tout ce qui lui restait.

Ce qu'on a appelé en France « les films noirs » : *Manon*, *Les Amants de Vérone*, *Pattes blanches* pour prendre les derniers sortis, témoigne d'un optimisme romantique par rapport à cette vision désespérée du monde. Le pauvre se fait voler par plus pauvre que lui, est condamné à devenir voleur à son tour et ne s'évadera de ce cercle infernal même pas dans une prison : il aura simplement un tout petit peu plus faim et soif que par le passé, sa conscience sera bourrelée mais il conservera l'affection de son enfant, témoin implacable et complice solidaire, promis à la même destinée. Dans ce monde voué à la médiocrité, la détresse elle-même n'a aucune chance d'excéder la banalité quotidienne. Sans déclamation, sans revendication, sans parti pris d'ignorer ce qui aide à vivre (les éclats de rire, sains et naturels, ne manquent pas), se trouve révélée aux hommes l'absence totale d'espoir qui est le lot de la plupart d'entre eux.

Par surcroît, la mise en action de ce thème est presque sans arrêt fondée sur l'ambiguïté. Le vieillard que le chômeur poursuit longuement connaît-il le voleur? Est-il ou non complice? Ment-il ou dit-il la vérité? Est-ce bien le voleur que le chômeur croit reconnaître après l'avoir vu seulement de dos quelques instants? Par ailleurs, est-ce un épileptique ou simule-t-il une crise? Ses voisins sont-ils convaincus de son innocence par solidarité de malfaiteurs ou en connaissance de cause? Ces questions, et bien d'autres, demeurent volontairement sans réponse, bien qu'avec beaucoup de discrétion, une solution nous soit chaque fois suggérée, sans aller jusqu'à nous enlever tout doute raisonnable. Ainsi, parce qu'il se trouve lui-même dans l'incertitude qui est l'état d'âme du protagoniste, le spectateur participe à l'angoisse de la recherche beaucoup plus effectivement que s'il était mieux informé. A cet égard, sans recours à un artifice technique (comme *La Dame du lac*) mais par un artifice de conception dramatique, *Le Voleur de bicyclettes* est véritablement un film subjectif.

Il se caractérise aussi — ce n'est pas son moindre mérite — par une sobriété et une pudeur dans l'émotion que Chaplin seul a

atteintes auparavant. Ici, l'analyse est impuissante et il faut recourir à des exemples précis. Le chômeur habite dans la banlieue de Rome une cité ouvrière : dans ces brands buildings modernes pas d'eau courante. C'est si naturel que lorsque la femme revient de la pompe avec deux grands seaux remplis, l'homme ne l'aide pas, sauf à un passage difficile où il lui prend des mains un seau, un seul.

Un panoramique suffit à rendre sensible la misère du peuple : celui qui décrit la hauteur du mur sur lequel s'empilent les draps au Mont-de-Piété.

La dérisoire charité des membres d'une congrégation devient évidente simplement par le fait qu'un nouveau venu ne peut rien comprendre à ce qui s'y passe.

Bref, chaque fois qu'il y a une scène à faire, de Sica l'escamote et atteint le but visé par une solution originale, qui paraît infiniment plus naturelle.

On aurait tort de croire que *Le Voleur de bicyclettes* a été tourné à la sauvette, dans les rues de Rome, par un documentariste. Les prises de vue ont duré dix-huit mois. Un premier gosse a été renvoyé après avoir tourné trois mois et tous les plans ont été refaits par le titulaire du rôle. Aucune scène n'a été improvisée. Le réalisateur a bloqué le temps qu'il a fallu un quartier de Rome aussi populaire que le Marché-aux-Puces à Paris. S'il a recruté sur place les figurants, il n'y a pas un cycliste qui passe dans le champ sans que sa place et sa route n'aient été déterminées au préalable. Une fois de plus, les grands moyens de l'art ont servi à dissimuler la présence de l'art.

DENIS MARION.

LE BALLET A LA RECHERCHE D'UN STYLE

En cette fin de saison, les amateurs de ballet (et d'année en année ils se font plus nombreux), — ceux du moins qui réfléchissent sur leurs impressions, essayent de les mettre en ordre, d'en prendre une vue d'ensemble et d'en tirer quelques conclusions, — doivent se sentir assez déconcertés par la diversité des spectacles auxquels

ils étaient conviés et où la danse classique voisinait avec la danse acrobatique, où de la danse folklorique, de celle de caractère, on passait instantanément à l'expressionnisme, au réalisme. A la diversité des techniques, des genres, correspondait la variété des sujets, les auteurs s'inspirant indifféremment de la Bible, de la mythologie, des légendes du Moyen-Age et aussi des laissés pour compte du surréalisme et de la psychanalyse. Les décors, les costumes dus généralement à des peintres renommés, témoignent du même éclectisme ; et j'en dirai autant de la musique : il y en avait pour tous les goûts ; selon une habitude aujourd'hui bien ancrée, on ne s'est pas fait faute naturellement de mettre à contribution certaines œuvres du répertoire classique, traitées parfois non sans désinvolture (pourquoi donc les adaptateurs s'en prennent-ils spécialement à Bach?), mais on nous a fait entendre aussi maintes partitions originales, j'entends inédites, les unes discrètes, n'ayant d'autre prétention que de soutenir les évolutions des danseurs pour se faire aussitôt oublier, d'autres plus ambitieuses cherchant à s'imposer et y réussissant parfois, comme celle de M. Sauguet pour *La Rencontre*.

Cette diversité cependant, cet éclectisme que d'aucuns appelleront largeur d'esprit, trahissent me semble-t-il l'indécision, l'embarras. Sous ce rapport il n'y a aucune différence entre les Ballets de Monte-Carlo et ceux de Roland Petit, entre les spectacles de l'Opéra et ceux de l'Opéra-Comique. Ici et là, ne sachant au juste où l'on veut aller, on s'engage dans plusieurs directions à la fois, on joue à la fois sur plusieurs tableaux et tantôt l'on perd, tantôt l'on gagne. Mais dans ces conditions les réussites ne peuvent être que sans lendemain, et des échecs on n'ose pas tirer la leçon qui s'impose, parce que cela exigerait un choix définitif, ce que précisément l'on craint. Ce n'est pas faute d'imagination pourtant, d'invention ni de goût ; ce n'est pas faute d'interprètes non plus : sans atteindre dans leur ensemble au niveau de la troupe de l'Opéra, les compagnies de ballet qui viennent se faire applaudir à Paris comptent toutes d'excellents sujets qui ont du talent et une technique impeccable. Les idées, les moyens ne manquent donc pas. Ce qui manque au fond, c'est une doctrine.

Le public suit docilement toutes les recherches, toutes les expériences ; volontiers il s'engage dans toutes les aventures ; il accepte tout. Mais chose curieuse, qu'une danseuse en tutu dressée sur les

pointes s'envole soutenue par son partenaire, ou trace des arabesques, c'est alors seulement qu'éclate l'enthousiasme, comme si les spectateurs brusquement comblés découvraient enfin ce pour quoi précisément ils étaient venus, ce que précisément ils attendaient sans le savoir même peut-être.

Qu'y a-t-il là d'étonnant, dira-t-on. Qu'il s'agisse de danse, de musique, de peinture le public se montre toujours routinier ; il n'apprécie, n'aime vraiment que ce qu'il connaît depuis toujours.

Le public des ballets est en réalité le moins conservateur qui soit. Depuis la guerre il a été soumis à un tel régime, il en a tant vu, que rien plus ne peut l'effaroucher, qu'il est prêt à tout accueillir exactement comme les auteurs sont prêts à tout faire. Les uns et les autres se montrent entièrement disponibles.

Si dans ces conditions l'on constate que c'est tout de même une variation du *Lac des Cygnes* par exemple qui aujourd'hui comme autrefois déclanche les acclamations des spectateurs brusquement saisis de cette certitude impérieuse qui nous foudroie devant une œuvre vraiment parfaite, il y a là, me semble-t-il, matière à réflexion. Et d'ailleurs, si le succès que remporte immanquablement la danse classique n'est dû qu'au « passivisme » du public, comment expliquer la vogue des ballets exotiques — espagnols, hindous, nègres, etc.?

Et certes, les préférences du public ne vont pas toujours aux meilleurs, aux plus authentiques veux-je dire de ces groupements : on cherche le dépaysement, mais on ne le veut pas total ; on demeure prisonnier de ses habitudes. Mais ceci admis, je constate néanmoins qu'en dehors de la danse classique, ce sont les gestes, les attitudes d'une Mrinalini Sarabahi qui nous octroient cette plénitude, cette joie sans arrière-pensée, qui défie l'analyse. Mais qu'ont-ils donc de commun, ces deux langages chorégraphiques, le classique et l'hindou, si différents par leur technique, leurs formes, le but même qu'ils se proposent? Ceci seulement, qu'ils possèdent l'un et l'autre un style.

Le style — et j'entends par style l'unité des moyens d'expression — un art l'exige évidemment d'autant plus qu'il est plus complexe, qu'il comporte une plus grande diversité d'éléments que précisément il s'agit de coordonner. C'est dire que dans le ballet, spectacle qui requiert le concours de multiples activités artistiques, cette exigence d'un style s'impose avec une acuité particulière. Or à notre

époque il est difficile pour ne pas dire impossible d'y satisfaire. Car l'unité qui règne dans le ballet classique, où le tutu de la ballerine, un jeté ou une arabesque et la musique qui l'accompagne s'appellent réciproquement, constituent un ensemble et n'ont de sens que dans cet ensemble ; l'unité qui ordonne dans le ballet hindou le battement des tambours, le geste des bras, la coupe et la teinte des vêtements de soie ; cette unité ne nait pas spontanément dans le cerveau du chorégraphe, elle n'est nullement sa création personnelle mais elle lui est pour ainsi dire extérieure, elle s'impose à lui comme elle s'impose aux danseurs, au costumier, au décorateur, au musicien : elle est en effet le produit d'une certaine culture, en d'autres termes, d'une certaine façon de vivre et de concevoir la vie. Si raffinés que soient les pas classiques, si artificielles que nous paraissent les attitudes de la danse hindoue, ces formes ont été élaborées à partir de la vie réelle que la danse eut de tout temps pour mission de commenter, de célébrer et aussi parfois de ridiculiser. On sait que les ballets mythologiques sous Louis XIII et Louis XIV ne faisaient que transposer la vie de la cour de France en un langage conventionnel parfaitement compréhensible aux spectateurs. Jusque dans le détail, les sujets faisaient constamment allusion à des personnages illustres, reflétaient les intrigues amoureuses des grands et les événements politiques. Nombreux étaient aussi les ballets qui stylisaient les gestes, les attitudes de l'existence quotidienne, de l'activité artisanale. Peu importe qu'une longue et laborieuse purification ait été nécessaire avant que la danse n'atteigne dans le ballet *romantique* (comme l'a montré Mme Sazonova) cette forme que nous nommons classique. Ce qui importe et doit être souligné c'est qu'à chacune des étapes de son évolution le ballet a possédé un style et connu une unité en communion avec un ensemble plus ou moins cohérent d'idées, de croyances, de sentiments, de mœurs, etc., ce qu'en gros on est convenu d'appeler une culture.

Et le témoignage que nous apporte à cet égard le ballet hindou est plus probant encore ; il est issu des cultes religieux ; ses moindres mouvements ont été modelés par les gestes rituels, tout y est chargé de signification symbolique. Il a un style parce qu'il est commandé par une certaine vision de la réalité, vision en l'occurrence religieuse, mystique.

S'il en est ainsi, comment nous étonner de l'éclectisme de notre

ballet, de ses hésitations, de ses errements et qu'il ne parvienne à tirer parti des moyens dont il dispose que par quelque rare coup de chance? Son style pourrait-on dire consiste précisément en ce qu'il manque de style et y aspire désespérément. Et en cela n'exprime-t-il pas exactement notre époque? Aussi, les critiques qu'on est amené à lui faire devraient en bonne justice retomber sur nous.

On comprend certes que l'on ne veuille pas renoncer aux formes essentielles de cette acquisition suprême de la chorégraphie occidentale qu'est la danse dite classique. Mais il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui, dans le monde actuel, les pas classiques ont perdu beaucoup de leur signification et se trouvent presque réduits à une gracieuse gymnastique, d'autant plus qu'ils se déroulent au milieu de décors et avec une musique qui répondent à une sensibilité toute différente de celle qu'exprimait une Taglioni, une Fanny Elssler.

Ayant renoncé aux liens qu'elle entretenait jadis avec la réalité, la chorégraphie moderne tisse des rêves mais ou bien ceux-ci, encore alimentés par un romantisme vieux de plus d'un siècle, ne sont plus les nôtres, ou bien, si nous nous y reconnaissons, s'ils dorment effectivement en nous, le langage dit classique ne leur convient plus.

Vais-je suggérer quelque remède aux maux dont souffre actuellement le ballet? Je m'en garderai bien puisque si mon diagnostic est exact, nous avons le ballet que nous méritons.

MARINA SCRIABINE.

LES HOMMES DE TÊTE

(Notes prises en suivant le Tour.)

Entre les crimes crapuleux, l'ignoble politique et l'actualité littéraire, le Tour de France est une aubaine, que les petites bouches dédaignent. Le vélo n'est pas un sport noble. Même italiens, les coureurs ont l'accent parigot. Parlez-moi de l'équitation ou du bridge. La course est truquée. Parlez-moi des élections. Coppi, Bartali, Ockers, Marinelli sont des hommes-sandwich. Parlez-moi des journaux, où les plus grands écrivains du siècle entraînent dans le sillage de leurs pensées, un cortège de pancartes aux armes

des valises Hermès, des vermifuges Lune, de la Jouvence de l'abbé Soury.

— J'ai ouvert un poste de radio, un dimanche. Du Président de la République au chef de l'opposition, du ministre de l'Intérieur à celui des Anciens Combattants, il n'y avait eu, en France, ce jour-là, personne de quelque rang qui n'ait déposé une gerbe devant un monument aux morts. Les morts français ont de la visite, le dimanche, avec drapeaux et musique : leur poussière est mêlée à la boue de notre vie publique. Pas un mensonge dont ils ne soient faits les témoins. Dans ce pays, trop pauvre pour construire des écoles, mais où les enterrements sont l'objet d'une prodigalité frémissante, le Tour de France est notre seule fête. Les ministres républicains, et les autres grands prêtres, transforment chaque dimanche en Toussaint. Sur son passage, le Tour de France transforme chaque jour ouvrable en jour férié. Pour quinze millions d'hommes, de femmes, d'enfants, qui piétinent le long de la route pendant des heures pour *les* voir, et qui pendant des semaines égrennent le chapelet des étapes, le Tour, c'est la grande Troménie de la France.



A l'approche de la caravane, les bureaux ferment, les préfectures, les mairies, les magasins à Prix-Unic, les banques verrouillent leurs guichets, cadenassent leurs rideaux de fer, avec la même précipitation qu'à l'approche de la guerre. Mais sur la route, c'est précédée de motocyclistes, une compagnie d'hommes casqués de toile qui avance entre deux rangées de vivats, de cris, de mains qui tendent des gourdes et des canettes. Leurs maillots ont des couleurs de régates. A l'arrivée une jeune fille, grasse et émue, leur ouvre, avec un sourire et une gerbe de fleurs, les portes d'une ville qu'ils n'ont pas le loisir de mettre à sac. On les caserne dans des hôtels. La ville veille sur leur sommeil ambitieux et épelle leurs noms dans les bistrots. Le lendemain, elle les regarde s'éloigner puis, à nouveau, courbe le dos sur ses livres de compte.



Il existe, à l'écart, quelques solitaires, qui ne lèvent pas la tête. Qui? Par exemple, cet intellectuel, qui travaille au « rassemble-

ment du peuple français » et qui répond R. D. G. R. quand je dis Coppi. Le soir du jour où Herriot démissionne, il sait qu'Herriot n'a pas démissionné, mais il ignore le nom du gagnant de l'étape. Convertir neuf R. D. G. R. sur onze au moyen d'une revue, c'est une chose sérieuse ; mais que ce peuple qu'on veut rassembler se rassemble autour des vélos, c'est une chose frivole. Pour moi, qui ignorais ce que c'était qu'un R. D. G. R., je l'ai appris, puis ai rencontré un représentant de l'espèce : même mépris pour le Tour.

Si chaque soir dans la poussière de la fin d'étape, un furoncle, un coup de soleil ne contraignait pas les plus faibles à l'abandon, si le Tour se courait aux voix, et non au mérite, si le corps électoral, consulté, pouvait donner la victoire à Émile Idée, dont le nom relève un sport auquel on refuse ses titres de noblesse, le R. D. G. R. suivrait le Tour.

Il se court toutes affaires cessantes. C'est cela que les politiques n'aiment pas, sauf les hommes au pouvoir qui en profitent pour tirer pendant trois semaines leur épingle du jeu et cacher Joanovici sous un maillot jaune. La Belgique oublie qu'un roi piétine sur le pas de la porte, parce qu'elle se passionne pour Ockers et Lambrecht. De même Bartali, il y a un an, servit-il les intérêts d'un cabinet italien en difficulté. La guerre même ne devrait-elle pas attendre que les routes et les journaux soient libres? Pendant trois semaines, le Tour déjoue les impatiences de l'Histoire : ruse de munichois. On dira que trois semaines, c'est peu. Trente mille minutes au bas mot.



Car le Tour n'est pas seulement une compétition sportive, c'est aussi, à cause de sa durée, de sa lenteur, une histoire. Moins une course cycliste (comme le Bordeaux-Paris) qu'une aventure avec ses Don Quichotte, ses écervelés, ses fous, ses blessés, ses mécontents, ses figurants, une tournée de comédiens et de clowns, qui ne montent pas la grande tente, le soir, à l'étape, parce qu'ils jouent en plein air, et sur la route même. Le public connaît leurs performances, mais bien plus leurs coups de tête, leurs maladies, leur régime alimentaire, le prénom de leur soigneur ou le nom de leur chien. Qui gagnera? C'est une question. Mais comment ga-

gnera-t-il? C'en est une autre, beaucoup plus sérieuse. On peut expliquer la victoire de Coppi par sa longueur de jambes (92 cms), les deux œufs de son petit déjeuner, ses nuits paisibles, l'habileté de son directeur technique, les succès de Bartali par ses exercices de piété, la défaite de l'équipe belge par une crise de dysenterie, et l'échec de Kubler devant Lausanne par la strychnine et la noix de cola. Mais les amateurs de science exacte, chaque matin, calculent les moyennes, dénombrent les kilomètres : ce sont les critiques militaires habitués à soupeser les cuirassés et les chars. Ils cessent ici d'être nuisibles ou criminels.

Il est vrai que, dans le Tour, la stratégie a grande part. Coppi n'eut certes pas couru individuellement comme il a couru en équipe. Jusqu'aux Alpes, sa présence comme celle de Bartali, et les efforts de ses équipiers, ralentirent le train, de telle sorte qu'il ne prît pas un retard qu'il ne pût aisément combler. Deux étapes lui suffirent pour conquérir son rang, et une avance assez notable pour n'être plus inquiété. Le Tour est une épreuve de ralentissement.



C'est parce que le Tour est une histoire (avec suite au prochain numéro, « et alors, » rebondissements, péripéties diverses, soleil, neige) que la chronique du Tour est aussi importante que la course. Les lecteurs participent au Tour comme à un roman. Nous qui nous demandons ce que lit le public, pendant vingt-cinq jours au moins nous le savons. Il n'est pas vrai que l'érotisme fasse prime.

Aussi a-t-on eu grand tort de rire de Jacques Goddet. Somme toute, on lui a cherché une chicane littéraire. On lui a reproché de prendre ses métaphores chez Homère, Dante, Cervantès, Shakepeare, plutôt que chez Boileau. Il connaissait pourtant les bonnes adresses, et simplement volait un peu maladroitement son bien. Le voilà timide, étriqué. Il a lu le *Journal* de Gide. Nous avons dû attendre les Sables d'Olonne pour qu'il consente à écrire que Coppi avait couru dans le style de la *Divine Comédie*. Puis, il s'est rappelé qu'il avait pour lecteurs des gens sérieux, sévères, pince-sans-rire et, dans les montagnes, il n'a plus osé rien dire. Imaginez les commentaires du Tour de Victor Hugo.

Mais le plus sage de nos écrivains s'amuse à regretter qu'on

n'encourage pas davantage les spectateurs à lancer des canettes de bière contre les coureurs. Il a raison de vouloir que le Tour soit une grande foire. Mais il a tort de le moquer. Au contraire, je m'émerveille que la banlieue de Paris n'ait répondu que par des cris de joie aux stupides manifestations d'Aoste, et j'imagine les affres de cet admirateur de Bartali qui, voulant rafraîchir son idole, la fit dégringoler en lui envoyant un baquet sur la figure. La condition de coureur cycliste n'est pas encore aussi décriée que celle d'écrivain.



On a espéré jusqu'à Cannes que Fausto Coppi dormait. Il ne dormait pas. On a espéré jusqu'à Briançon que craquerait la discipline de l'équipe italienne. Elle n'a pas craqué. On s'étonnait que les mécaniciens italiens soient plus prompts à réparer que les mécaniciens français ; puis que les domestiques italiens soient d'une fidélité exacte. Mais on trouvait naturel qu'un Florentin soit plus résistant au froid qu'un Breton et on mettait au compte des furoncles les échecs des coureurs français. Bref, tout jouait en faveur des autres, et contre nous. On se rendit enfin à l'évidence : nous opposions des coureurs qui surpassaient leurs forces, flambaient et s'écroulaient à des coureurs qui, champions et domestiques, donnèrent toujours le sentiment d'avoir de la réserve. On déclara que la présence de Coppi et Bartali faussa le jeu. En fait, elle révéla que Marinelli (53 kg) était un vrai coureur.



Chassées, méprisées, les femmes prennent leur revanche autour du Tour. On sait maintenant qu'il faut rire à la seule pensée de Mme Eschyle. Mais Robic crie à tue-tête qu'il a promis à Mme Robic de rentrer vainqueur à Paris. Bartali écrit à Mme Bartali le soir du jour où il gagne l'étape de Briançon, sa victoire contre la montre ne suffit pas à Coppi : le long de l'Atlantique, il a le mal du pays. Mais au balcon d'Aoste, il apparaît à la foule aux côtés de Mme Coppi, il sourit. Jusqu'à Cannes, on croyait qu'il était « ennuyé ». Il n'était pas ennuyé : il s'ennuyait. Son seigneurial dédain, mélangé à une inquiétude secrète, constitua le « clou » de la première partie du Tour, comme sa manière de voler la vic-

toire constitua celui du deuxième acte. Même confondu dans le peloton, il tint la scène du lever à la chute du rideau.



Le lendemain de l'arrivée au Parc des Princes, la dernière consolation, la dernière cigarette est la lecture de l'*Équipe*. Mais nous étions habitués aux journées fractionnées par les nouvelles apportées par les éditions successives des journaux du soir. Ce lundi là est bien le premier jour de la semaine, le lendemain du dimanche. Et mardi, il ne se passe rien, ce qui s'appelle rien : on croirait un dimanche anglais. J'appelle au téléphone, je cherche à joindre, je retrouve des camarades aussi esseulés que moi.

Nous irons voir le film du Tour, — et nous attendrons un an.

MICHEL BRASPART.

A LA BONNE SANTÉ

Du Lion de Belfort au Parc Montsouris, d'un Observatoire à l'autre, du Val de Grâce à l'avenue d'Orléans et des Gobelins à Montparnasse le spectacle est de ceux qui exaltent la recherche et la méditation bienfaisante. Passé la Cité Universitaire, entre Petit-Montrouge, Croulebarde, Maison-Blanche et Plaisance, aux noms vétustes et charmants, ce ne sont, ici et encore là, que télescopes braqués sur l'infini, microscopes qui se polissent ou se taillent, pensées tendues vers l'éternité ; mains jointes sur cette souffrance pour des oraisons suppliantes vers le ciel. Ce ne sont que conversations en toutes langues avec la Puissance d'en haut, et peut-être aussi avec le Puissant des ténèbres ; offices somptueux et baroques, « services » glaciaux et dénudés, messes recueillies, oiseaux qui chantent, âmes humaines qui s'inspirent, comme elles peuvent, de l'oiseau.

Parfois, dans la nuit, un chant mâle s'élève d'une cellule de la prison de la Santé, près du lieu même où s'assemblent à petit bruit, quand une tête doit tomber sur le trottoir ou dans la cour, les bois de justice. A deux coups d'aile de ces murailles obscures, un vent

de folie tente de crever les murs de Sainte-Anne, derrière lesquels — papillons de nuit aux ailes poussiéreuses — palpitantes, avides, des âmes humaines tourbillonnent, éperdues, en se choquant aux boîtes impitoyables des crânes.

Qu'au clocher voisin l'heure sonne, ce n'est pas « une » cloche qui va tinter, mais dix, vingt cloches, qui vont, d'argent, de bronze, et peut-être d'or, fragmenter le temps au nom des nonnes, au nom des moines, au nom des vieux chanoines hors d'un usage sacré; pour les malades et les fous, pour les prisonniers dans leurs cellules, pour les accouchées dont les corps dans les blanches usines à naissances, soudain se sont dédoublés dans le cri des gésines ; et pour les artistes — eux aussi parturients — qui, dans leurs ateliers, taillent la pierre ou couvrent la toile de leurs songes ordonnés et soumis.

Le dimanche, affublés de leurs lugubres costumes, les Antoinistes se hâtent, uniformément gastralgiques, vers leur culte, dans la chapelle où, quelque temps qu'il fasse, ils sentent s'appesantir sur leurs épaules funèbres, la chape de glace de l'irrémédiable ennui, et le boulevard Blanqui voit descendre du métro aérien les citoyens déracinés de la riche et lointaine Ukraine qui, serrés dans une chapelle étrangement dite catholique gallicane, s'agrègent pour des offices éblouissants où ils retrouvent leur morceau de patrie céleste dans des chœurs proches de la parfaite splendeur.

Le culte réformé ne pouvait édifier ailleurs que dans ce quartier où souffle l'esprit de Dieu, la maison où pétrir ses futurs pasteurs. A la Faculté théologique, les pieux étudiants, les doux exégètes doivent surgir d'une trappe invisible, car nul ne vit jamais de jeunesse franchir la porte, et les clochards qui, boulevard Arago titubent lourdement vers le Palais du Peuple, jettent quelquefois un regard vide, sous des sourcils en broussailles, vers le jardin cerné de murs clairs, sans savoir que l'Évangile qui s'y transmet rigidement à travers la Réforme, leur assure un royaume.

Sans que rien puisse modifier le rythme inéluctable de ces manèges glacés, les sept jours de la semaine, à cause des hôpitaux et des cliniques qui font de cette tranche de Paris un vaste parc d'espoir et de désespoir, de grandes charretées de mort submergées de fleurs passent à l'allure rapide des moteurs de transports funèbres. Et quand les dépouilles demeurent encore découvertes et figées dans leur parade dernière, des bicyclettes de fleuriste,

chargées d'énormes couronnes aux cravates de ruban marqué de signes d'or, roulent vers les chapelles ardentes pour y déposer leur encens et leur gloire et les mêler à l'odeur corrompue de la mort.

Les corbillards pressés cinglent vers les cimetières et, gorgées de voiles, les sanitaires blanches qui, vaisseaux d'une mer de souffrance, portent aux flancs les noms « Ville de Meudon », « Arcueil », ou « Bois-Colombes », exécutent avec les voitures cellulaires un ballet incessant, un ininterrompu quadrille citadin, et les échanges de cargaison fraîche entre les prisons et les hôpitaux ouverts sur de nouveaux contingents de corps et d'âmes, voguent au même canal des grandes artères, le prisonnier debout dans son alvéole cadenassée, fermé au spectacle de la rue, et les malades couchés sur leurs brancards, indifférents, comme le passant, à ces mains tragiques, agrippées aux hautes poignées, ces mains coupables et angoissées, seul témoignage vivant de l'homme que la Société écroue quand elle le veut punir de n'avoir su échapper aux conséquences les plus criantes du péché originel.



De jour, la rue encore se peuple d'avocats et de dominicains, les uns pressés de plaider la cause des hommes auprès des juges, les autres de plaider auprès des hommes la cause de Dieu, auprès de Dieu la cause des hommes. Tout cela au cœur du pays dont l'armée garde les frontières au nord, où les uniformes noirs de Pipo, le jour venu, croisant les capes mousquetaire des pompiers farauds, dévalent de la montagne Sainte-Geneviève comme pour former un cordon sanitaire autour du trésor de la Santé elle-même. C'est ainsi que, passé les marches du royaume, invisibles mais présents, les poteaux frontières jalonnent le boulevard de Port-Royal où, le samedi après-midi et le dimanche passent les Polytechniciens beaux comme des encaisseurs, chacun pressé d'aller s'asseoir à la table familiale, tel un Dieu dans sa gloire.

Sourdement animés d'un complexe du bicorne, ils passent, mi-orgueilleux, mi-gênés d'une tangente et d'un chapeau gansé à eux conférés par le maniement prestigieux des intégrales et des imaginaires, et cette frêle jeunesse, aussi généralement myope, trace derrière soi comme un rigide sillage ; celui qu'on attendrait d'un

navire bien astiqué, aux cuivres strictement fourbis, aux hublots enchâssés sous un pont briqué jusqu'à l'âme.

Parallèlement à leur marche stricte et rapide, depuis les Gobelins et vers le Lion de Belfort, les troupeaux de chevaux fourbus montent le boulevard Arago, lâchés par la Villette et destinés aux abattoirs de Vaugirard. Ils vont et frappent le pavé de leurs sabots âgés rythmant leur marche suprême. Un charretier, de son fouet, déchire l'air tous les cent mètres, sans toucher aux croupes pommelées ou aux échines luisantes, simplement pour rappeler à ces vieilles carnes au bord de la mort qu'il est encore une règle et un maître à quoi se plier jusqu'à l'extrême pointe de la vie. Parfois, cependant, des chevaux s'arrêtent, immobilisant tout le convoi, et refusant de partir, comme s'ils humaient l'odeur de leur propre sang, comme s'ils sentaient déjà la masse du merlin s'appesantir à toute volée, au point le plus sensible de leur interminable front.

Les jeunes maquignons, alors, essayant de la persuasion, donnent des tapes amicales et de bons conseils à ces condamnés et ne s'avisent de les rosser qu'en dernier ressort, quand les pourparlers ont échoué. Enfin la troupe s'ébranle lourdement, chaque bête reprenant son pas lent et solennel, comme attelée à son propre corbillard.



Le soir, devant le décor d'ombre chinoise de la Santé, deux ou trois passants sont les spectateurs muets d'un ballet, d'une pantomime bien réglée qui fige soudain leur cheminement d'homme libre. Le portail de la prison (« liberté, égalité, fraternité, » — et le tout en lettres d'or), crache ses détenus dans la nuit qui vient. On crache ainsi, je ne sais quel mépris, du haut d'un pont, dans un fleuve obscur.

Les familles, les êtres aimés, (quelquefois un personnage unique, révéré et craint) attendent, pressés sur le trottoir ou attablés *A la Bonne Santé*, le café d'en face, où, après le service, les agents vont vider le dernier pot. Une sonnerie sèche et froide annonce, de minute en minute l'ouverture renouvelée du guichet. Un homme — parfois un gamin blême et crânant — surgit, s'ébroue, se jette dans des bras amis, sur des lèvres chaudes. Il en est qui chancellent. D'autres sortent froidement. Il en est qui attendent, eux aussi, l'éjection imminente d'un copain avec qui des coups

sérieusement étudiés pourraient être à envisager dans un proche avenir.

Les visages de tous ces hommes? Pourquoi se le dissimuler? Semblables à tous les visages. Identiques à la moyenne de la foule. Comme le sont les visages de ceux qui les attendent, debout près de la porte ou englouti par des voitures grand-sport un peu démodées. Échappés à la claustration, la vie extérieure les reprend et les marque. Parfois je les vois, ces hommes libres, pleurer, sangloter dès qu'ils sont dehors où les guettait, pour les investir, une nouvelle atroce versée par un messager gauche et tremblant. D'autres partent avec leur maîtresse — gibier extasié et vaincu — déjà l'injure aux lèvres, la brutalité dans les mains. A d'autres le silence ardent est le premier asile. Ceux-là étreignent une taille de femme et fuient, cette proie aux doigts, vers la vie qui recommence, dans le soir où les jardins de l'Observatoire font rouler des flots de lilas si puissants que les religieux d'alentour doivent demander grâce.

Ce soir la pantomime de la levée d'écrou se répète sur fond sonore. Du couvent d'en face, où les sœurs noires ont replié pour la nuit leurs longues théories d'orphelines, sort et s'épand en nappe un chant clair de cantique, coupé des prières du soir. Tout cela se déroule lumineusement à la rencontre des sortants — dont aucun ne songe à en ricaner — et cela les suit longuement dans la rue de la Santé jusqu'au boulevard Blanqui où ils vont chercher le métro de la Glacière, souvent entourés qu'ils sont par les membres d'une famille aussi attentive et prévenante que si elle venait de reprendre possession aux vacances, du nouveau bachelier ou du sous-lieutenant émoulu de Saint-Cyr.



Le passant figé se défige et suit de loin, vaguement songeur, la famille en liesse ou le barbeau libéré.

Mais, pour une tardive levée d'écrou, une sonnerie sèche et froide vrille encore la nuit.

THÉRÈSE LHÉRITIER.

SUR UNE PLAGE BRETONNE

Avant-hier, tempête. Le matin, pas un souffle d'air; les îles, éloignées de quelques kilomètres, semblaient à portée de la main sous un soleil sans brume qui accusait leurs moindres reliefs. En fin d'après-midi, ciel et mer, après avoir escamoté les îles, se confondaient derrière le même rideau de pluie brassé et rebrassé par un vent qu'on eût dit prisonnier d'un filet et s'y débattant pour en sortir. Confortablement installé devant ma fenêtre grande ouverte, je m'absorbais avec complaisance dans une lecture des plus insouciantes lorsque les rafales de vent m'apportèrent quelques cris assez rapprochés et pourtant rendus lointains par tout le poids d'eau qui, les alourdissant dans leur course vers moi, les faisait paraître spongieux. Je remarquai le long de la villa de nombreuses allées et venues, fort insolites sous ces cataractes.

Un passant qui marchait d'un pas accéléré m'aperçut à ma fenêtre et m'apprit qu'un bateau de pêche rempli de touristes venait de chavirer à cinq cents mètres de là, à l'entrée du port. Ce passant fort obligeant, à qui je ne demandais rien, me fit un récit détaillé autant qu'ému de l'accident. De la rive, on avait pu, paraît-il, suivre toutes les phases du naufrage et assister aux efforts des sauveteurs qui, malgré leur dévouement, n'avaient recueilli que cinq passagers sur 13. Comme, voulant me libérer, je remerciais mon informateur bénévole de tant d'empressement à m'instruire, et m'excusais de l'avoir accaparé alors qu'il semblait si pressé, sa réponse me laissa comprendre qu'il était seulement pressé de propager la nouvelle et que, somme toute, nous nous devions des remerciements mutuels.

Je lui conseillai de ne pas laisser languir plus longtemps ses amis, et, après l'avoir vu repartir presque en courant vers le centre du pays, je gagnai moi-même le point de la côte le plus rapproché de l'accident. Là, quelques deux cents personnes encapuchonnées et ruisselantes parlaient fort, faisaient de grands gestes, renseignaient tous ceux qui voulaient savoir pour pouvoir renseigner à leur tour ceux qui voudraient paraître bien informés. On sentait chez beaucoup la déception d'être arrivés trop tard. Le spectacle était achevé.

Le bateau avait coulé par le fond. Les rescapés avaient déjà été emmenés à l'abri. Les noyés ne pouvaient être encore rejetés par les flots. Ce n'était pas « de jeu ». La mer ne suivait pas les règles habituelles. Avec elle, on était privé de tout ce qui accompagne normalement un intéressant accident de la circulation. Pas de gendarmes, pas de constat, pas de procès-verbal. Ni débris, ni flaques de sang. Mais simplement des vagues qui gardaient leur secret.

Quand les badauds eurent compris que rien ne se passerait plus et qu'ils pourraient aussi bien discuter des conditions du naufrage, les pieds au sec, en prenant leur dîner avec un appétit nullement diminué, ils regagnèrent leurs demeures, conscients de n'avoir tout de même pas perdu leur temps : ils joueraient le rôle de héraults, et, après tout, ils savaient tellement bien comment cela s'était passé, d'après le récit des premiers spectateurs, que rien ne les empêcherait de raconter l'accident comme s'ils y avaient eux-mêmes assisté.

Aujourd'hui, surlendemain de la catastrophe, presque tous les habitants et estivants du bourg ont vu « de leurs yeux » se produire le naufrage qui, bien entendu, *alimente la conversation* générale. J'aime ce cliché : il exprime à la perfection cette idée que la conversation a besoin de nourriture pour vivre, et il me permet d'évoquer toutes les conversations sous-alimentées ou mal alimentées qui dépérissent dans l'inanité ou ne sont qu'enflures d'obèses. Il s'agit en l'occurrence d'une alimentation occasionnelle inespérée, pleine de rareté et par conséquent d'attrait. On se jette dessus comme l'âne habitué aux talus pelés d'une route dévore la botte d'avoine tombée inopinément d'une charrette, juste devant lui... On nourrit les bavardages de grands mots, de mots définitifs, de mots péremptoires qui sanctionnent, approuvent ou désapprouvent avec l'assurance dont rend capable la conscience infuse jointe à la science confuse. Chacun propose sa version de l'accident, puis son explication. On ne s'aborde plus qu'avec cette phrase : « Alors, qu'est-ce que vous en dites? » et l'on prend une mine de circonstances qui pourrait être étiquetée : « Expression pour deuil national à l'usage externe. »

Tandis qu'il vous « frictionne », le coiffeur ne « pardonne pas » au patron du bateau d'avoir cédé à « l'appât du gain » en ne renonçant pas à l'excursion malgré la menace de tempête. L'épicier,

qui pèse votre kilo de tomates, affirme : « C'était un trop brave homme, ce patron, il a voulu faire plaisir à ses clients ! Ça lui a coûté cher ! » La buraliste, en vous tendant votre paquet de gauloises s'apitoie sur le sort du bébé noyé avec sa maman. « Si c'est pas malheureux d'emmener en mer des gosses aussi jeunes ! » Le barman, lui, lorsqu'il vous sert l'apéritif, déclare : « Heureusement que la mère et le bébé se sont noyés ensemble ! Vous parlez du coup que ça lui aurait fait à la femme si elle avait été sauvée sans son gosse. Et puis, dans le cas contraire, le gosse aurait été orphelin. C'était pas mieux... » Le garde-champêtre — costumé-en-agent-de-police — se demande si « l'assurance jouera » ; le professeur de culture physique se demande combien de temps on peut rester vivant dans l'eau avec une bouée de sauvetage ; le directeur du syndicat d'initiative se demande comment dans une rade aussi sûre un naufrage a pu se produire. Mais la plupart des estivants ne se demandent rien du tout. Ils n'aiment pas avoir à demander (surtout à eux-mêmes). Ils préfèrent répondre. Cela fait plus intelligent. On peut ainsi donner l'impression qu'on n'est jamais pris au dépourvu et qu'on ne se laisse pas démonter par les événements (surtout lorsque les autres en sont victimes).

On insiste avec un apitoiement exagéré sur les détails les plus excitants, ceux qui mettent en valeur les scènes les plus cruellement inhumaines de ce que les journaux appellent, pour mieux appâter les lecteurs, « une tragédie de la mer, » on collectionne les notations macabres afin de les servir aux amis impressionnables en se gardant de paraître impressionné. On fait remarquer négligemment — sans avoir l'air d'y attacher trop d'importance — que les passagers étaient au nombre de treize. On épilogue sur « la force aveugle de la Nature », sur « la fragilité de la vie » et sur « les arrêts du Destin ». On veut avoir l'air très rassuré pour soi et pour les siens, mais l'obsession du naufrage, qui transparaît dans toutes les conversations, prouve qu'on a soudain touché du doigt sa propre précarité et l'on ne parle tant sans doute que pour n'avoir pas trop à penser.

Mais en face de cette affectation de flegme, il y a le démonstratif affolement de tous ceux et surtout de toutes celles qui ont trouvé dans le drame un prétexte à s'apeurer et à faire peur à autrui. Ce sont les mêmes qui préconiseront les entreprises les plus risquées

tant qu'ils n'en auront pas discerné d'une manière sensible les dangers.

La proximité (ce qu'ils appellent la promiscuité) de l'accident a forcé dans leurs repaires l'atonie ou la passivité de tous ces gens qui ne savent pas « se faire d'idées » sans le secours de leurs sens. Ils découvrent soudain que la mort existe, là, tout à côté, dans un décor familier, qu'elle pourrait les frapper aussi bien que ces noyés dont la veille ils partageaient les jeux sur la plage. D'autres naufrages aussi désolants ont eu lieu le même jour sur les côtes de Bretagne, mais ils ne s'y *intéressent pas*. Leur compassion se limite au territoire de la commune où ils passent leurs vacances. Ici, aucun effort n'a été demandé à leur imagination. Ils n'ont eu qu'à se laisser porter par la réalité qui, à la manière d'un océan, fait à sa guise flotter ou couler les esprits inertes. Le fait divers s'est imposé à eux avec une telle agressivité spectaculaire qu'il ne leur a pas été permis de se dérober à sa signification. Par une réaction, qui n'est pas de l'esprit de contradiction, mais un instinctif dégoût pour les sentiments grégaires, je feins de ne pas prendre grand intérêt au deuil collectif et j'en arrive même à donner l'impression de ne pas y participer de cœur.

Les individus dont les yeux ne savent avoir de larmes que pour ce qu'ils voient, exhibent comme des décorations leurs nobles sentiments, abusent de trémolos théâtraux, et de lamentations opportunes. Ce sont eux qui m'acculent à cette apparence de froideur. Je suis hélas — ou heureusement — du nombre des imaginatifs qui n'ont pas besoin d'assister à un accident ou de pleurer un être cher pour prendre conscience de la permanence de la mort. Et sans l'aide du moindre document photographique, je suis capable de m'indigner autant des supplices infligés aux déportés par les nazis que des souffrances subies par les Japonais atomisés à Hiroshima.

. . . .

Aujourd'hui le baromètre est remonté. La mer a repris son visage de lac inoffensif. Mais on n'aperçoit le long des côtes, en vue de la plage, ni un bateau ni un canoë. Les baigneurs eux-mêmes se montrent moins entreprenants. Il est probable que, dans quelques jours, les excursions en mer, les promenades en canoë reprendront au rythme des semaines précédentes. On assiste, après ce naufrage, à un phénomène psychologique proche parent de celui qui se produit lors de l'augmentation du prix des jour-

naux : au bout d'une semaine seulement, les lecteurs, qui ont boudé contre leur appétit de nouvelles tout de suite après la hausse, recommencent à acheter les journaux comme par le passé.

ROBERT MALLET.

LE MUSÉE GRÉVIN

Qui voudrait trouver un dénominateur commun à toute la vaste et confuse fraction de la littérature d'aujourd'hui qui tient à s'affirmer révolutionnaire, — et de quelque révolution qu'elle se réclame, que ce soit de la révolution surréaliste ou de la révolution marxiste, — devrait sans doute le chercher dans le caractère très curieusement archaïque des types sociaux qu'elle prétend représenter, des situations sociales qu'elle prétend mettre en cause. Ouvrons n'importe quel ouvrage des plus farouches même parmi nos non-conformistes officiels, des plus irréductibles de nos anarchistes patentés. Sur qui les verrons-nous s'acharner, ces durs de durs, lorsqu'il s'agit de donner au lecteur le frisson exaltant du sacrilège, bafouer la société et défier l'ordre établi? Il n'est que trop facile de le deviner : sur les évêques, les généraux, les rentiers, immuables et éternels symboles de la classe dirigeante. Qu'évêques, généraux et rentiers ne représentent aujourd'hui que de bien minces et bien dérisoires personnages auprès de ces très hauts et très puissants seigneurs que sont le fonctionnaire syndical, le policier, l'hygiéniste ou le directeur à la Production industrielle, nouveaux représentants d'une caste aristocratique en pleine vigueur et en pleine ascension, — ces hardis novateurs ne s'en sont pas encore aperçus. Ainsi, aux beaux jours de la Monarchie de Juillet, les « esprits avancés » du siècle dernier continuaient-ils à pourfendre les tenants de la vieille noblesse traditionnelle, en pleine décadence et définitivement refoulée au plus profond de ses manoirs délabrés. La conscience en repos, ils allaient ensuite paisiblement dîner chez les Lafitte, les Péreire, ou chez quelque opulent manufacturier, tyranneau implacable et tout-puissant de plusieurs centaines de pauvres bougres de prolétaires réduits à sa merci. De Béranger aux écrivains chers au cœur de M. Maurice Nadeau, les progrès ne se sont faits que dans le sens d'une aggravation

notable de l'anachronisme. Le monde où se meuvent aujourd'hui nos modernes champions de l'audace est celui des romans de Bourget, pour ne pas dire de Georges Ohnet. C'est au temps de Mac-Mahon qu'ils appartiennent et c'est dans l'atmosphère psychologique et sentimentale de l'Ordre moral qu'il convient de les replacer pour interpréter correctement leur pensée.

Cette obstination de la littérature dans l'anachronisme est souvent irritante. Elle présente cependant quelques avantages, et, entre autres, celui de constituer une excellente introduction à la pensée politique française contemporaine. La bienséance veut que l'on ironise sur nos militaires et nos généraux, toujours en retard d'une guerre sur l'autre, lançant des baïonnettes contre les mitrailleuses, creusant des tranchées pour arrêter les escadres aériennes. Hardis militaires, surprenants généraux ! Nous commençons seulement à nous apercevoir combien nous devrions nous estimer heureux si, — à leur exemple, — nos doctrinaires, nos diplomates, les neuf dixièmes de nos éditorialistes et la quasi-totalité de nos polémistes n'enregistraient sur leur temps et sur les événements qu'un modeste décalage de quelques dizaines d'années. Entendez M. Sartre parler du prolétariat, c'est très exactement entendre Michelet parler du Peuple (tout le monde sait, d'ailleurs, que les réalités sociales auxquelles se réfère habituellement la pensée politique sartrienne viennent tout droit des *Misérables* et des *Mystères de Paris*). C'est s'acharner à faire coïncider la complexité du monde contemporain avec les rigides formules de leur vieux maître que les modernes théologiens du marxisme emploient apparemment l'essentiel de leurs activités intellectuelles. Quant à l'opinion conservatrice on ne comprendra rien à ses réactions présentes si l'on ne pose en principe que M. Thiers demeure pour elle un guide toujours sûr, un directeur de conscience à la présence discrète mais efficace, et aux conseils toujours judicieux... A quoi bon multiplier les exemples? Que dans l'espèce d'aventure politique qu'a cru courir la France de la Libération, tant de fièvre qui se disait, et parfois même se voulait révolutionnaire, n'ait abouti qu'à ce sordide déballage de vieilleries hors d'usage, qu'à ces pitoyables recommencements, à cette monstrueuse foire aux puces étendue à l'échelle nationale, c'est là l'un des faits les plus frappants de l'histoire d'aujourd'hui. Elle n'est pas sans signification, l'importance qu'a prise l'année dernière, et *pas seulement dans la France officielle*, la

célébration de trois anniversaires, celui de la seconde République, celui des traités de Westphalie et celui de l'Affaire Dreyfus. Une révolution avortée, une guerre civile qui n'ose pas dire son nom et l'inaccessible mirage d'une grande politique, — il n'est pas besoin de beaucoup forcer les faits pour voir dans ce triplé commémoratif un excellent raccourci et une parfaite conclusion de quatre années de vie française.

En vérité, comme notre vocabulaire, comme nos doctrines, notre sensibilité politique date du siècle dernier ! C'est dans les cadres de la pensée du XIXe siècle que nous nous obstinons à faire entrer le drame contemporain. C'est à travers une étrange mythologie lentement élaborée dans la longue fréquentation du *Malet et Isaac* que nous apercevons les grandes questions de notre temps. De là sans doute le caractère à peu près entièrement factice du jeu politique français. La plupart des problèmes auxquels nous nous appliquons n'ont aucun rapport avec le réel. La plupart des vérités pour lesquelles nous nous battons sont des vérités mortes. C'est sans y prendre garde que nous voyons autour de nous les vieux équilibres se rompre, les sociétés se renouveler, les centres de gravité du monde se déplacer. Nous nous sommes installés dans un univers fossilisé, un univers figé, cristallisé, formé de débris lentement déposés par les âges, et où se retrouvent inextricablement mêlés les résidus de tous nos espoirs, de toutes nos tragédies, de toutes nos révolutions. On est souvent surpris de la parfaite incompréhension dont font preuve à l'égard des réalités politiques françaises certains ouvrages étrangers, remarquables pourtant par l'étendue de leur information et la richesse de leur documentation. C'est que pour l'étranger qui veut connaître dans son intimité concrète la vie politique française, il ne sert à rien d'être géographe, sociologue ou économiste. Une seule chose lui sera nécessaire (fort rare d'ailleurs) : un sens très averti de l'archéologie.

Prenons garde d'ailleurs qu'à cet irréductible archaïsme ne manque pas de se rattacher la faveur grandissante dont semble jouir l'Histoire parmi nous, ou plus exactement l'usage singulier que nous faisons de plus en plus d'une certaine forme de l'histoire. L'intérêt exceptionnel que paraît montrer le lecteur d'aujourd'hui pour les choses et les gens du passé, intérêt dont témoignent suffisamment la devanture des libraires et le catalogue des éditeurs, constitue de toute évidence l'un des éléments pri-

mordiaux de la chronique intellectuelle des trente dernières années. Mais rien n'est plus significatif que l'orientation très particulière que suit ce développement de la curiosité historique. Ce ne sont plus, en effet, les émotions du dépaysement dans le temps que semble d'abord rechercher le grand public amateur d'ouvrages d'histoire. L'attrait des visages inconnus à découvrir, des mondes ensevelis à explorer, n'entre que pour une bien faible part dans son goût de la contemplation du passé. Ce qu'il demande à l'histoire, c'est essentiellement, semble-t-il, une préfiguration de l'actualité, une image transposée du présent, — ce sont les situations d'aujourd'hui retrouvées dans la vie d'autrefois, et inversement, les situations d'autrefois retrouvées dans les événements d'aujourd'hui. « Rien de nouveau, n'est-ce pas? sous le soleil », comme l'écrivait l'autre jour encore ce chroniqueur plein de hardiesse et de subtile originalité, ornement hebdomadaire d'un grand journal de littérature... Et c'est ainsi que l'histoire devient une sorte de livre de cuisine d'un genre un peu supérieur dont nous attendons ce que les bonnes ménagères réclament généralement des manuels du Docteur de Pomiane et des recueils de tante Jeanne : des formules simples, des recettes pratiques, adaptées à toutes les circonstances, commodément applicables en tous temps. Recettes suffisamment nombreuses d'ailleurs, et suffisamment diverses pour satisfaire tous les goûts, flatter tous les palais. Car on se tromperait étrangement si l'on croyait la manie de la référence historique exclusivement réservée aux modes de pensée traditionalistes. La véhémence avec laquelle l'historicisme conservateur s'est imposé depuis quelques années à l'audience du public ne doit pas nous faire oublier l'existence, parallèlement à lui, d'un historicisme « gauchiste » aux thèmes non moins solidement éprouvés et aux impératifs tout aussi exigeants. Le passé nourrit avec une égale générosité la mythologie révolutionnaire et la mythologie contre-révolutionnaire : il y a 93 et il y a la douceur de vivre, les grands ancêtres et les grands commis, les soldats de l'an II et les corporations de l'ancienne France (O corporations, o jurandes, chefs-d'œuvre lentement élaborés, fêtes joyeuses des confréries, patrons compatissants, vieux artisans laborieux et fidèles, etc.) C'est avec la même indifférence qu'il ouvre à toutes les orthodoxies son immense répertoire de solutions toutes faites. L'initiation du cathéchumène marxiste-léniniste comporte, en

France tout au moins, à peu près autant de rapprochements, comparaisons, assimilations, rappels pseudo-historiques que celle du cathéchumène maurassien. « Travaillez-vous à la Restauration? » Voyez Monck ou Talleyrand » — « A la Révolution? » « Voyez octobre 17. Mais n'oubliez pas de jeter l'indispensable coup d'œil au chapitre Jacobins. » Tout l'inconnu déconcertant du monde s'efface, escamoté, réduit à un certain nombre de cas-types soigneusement inventoriés, méticuleusement catalogués. Aucun problème n'apparaît plus dans son immédiate et dure réalité, mais seulement à travers un système confortable et bien agencé de références et d'analogies.

Rien de plus caractéristique à cet égard que ce débordement de littérature politico-historique qui nous a submergés après la défaite et pendant les années de l'occupation. Dans une situation douloureusement obscure et au fond sans précédent dans notre histoire, il semble que chacun ait voulu trouver dans le passé un alibi, une justification, un apaisement. Et d'évoquer pêle-mêle Catherine de Médicis et Gambetta, Vercingétorix ou Charles Martel! Et d'innombrables bons jeunes gens de chercher à travers la succession de nos révolutions et de nos renaissances, l'élixir souverain, le remède infaillible qui devait encore une fois nous rendre la force et la santé! (Du fatras d'une érudition de quatrième main, les moins ineptes de ces exposés se bornaient à dégager quelques pieux lieux communs, d'autant plus inoffensifs qu'ils étaient plus imprécis, parfaitement interchangeables d'ailleurs, et capables de servir indifféremment les positions les plus contradictoires et les propagandes les plus hostiles). Curieuses années où, des premiers rôles aux plus modestes figurants, chacun se croyait obligé de se choisir une défroque au grand magasin des costumes de l'Histoire... Pauvres choses aujourd'hui sans doute que ces masques et que ces travestis, et qui traînent, piétinés et dérisoires, dans tous les ruisseaux. Mais que tant de gens les aient revêtus à l'heure où tout autour d'eux se dérobait et s'écroulait, que tant de gens même aient joué sur eux leur destin, c'est là un signe dont on ne saurait négliger l'importance. Car pour ceux qui se disaient alors Talleyrand, Saint-Just ou le Grand Ferré (ou Duguesclin, ou Jeanne d'Arc), et qui se voulaient effectivement Talleyrand, Saint-Just ou le Grand Ferré, c'était bien plus qu'une tentative d'explication, bien plus qu'un élément de comparaison qu'ils demandaient au

passé. Ces noms représentaient pour eux bien autre chose que des exemples éternels de courage ou de ruse, d'héroïsme ou d'intrigue. Ils leur offraient un refuge, les points de repère d'un univers familier auquel ils restaient désespérément accrochés. Tragiquement conscients de leur engagement dans l'Histoire, c'est avec fureur qu'ils refusaient pourtant à celle-ci le droit de se présenter à eux avec un visage inattendu, le droit d'être en somme de l'Histoire contemporaine. A travers leurs références au passé, c'est un fiévreux désir de fuite que l'on devine, une suprême tentative pour se dérober devant un présent qu'ils n'étaient préparés ni à comprendre ni à affronter. Et qui dira jamais à quelles impostures, à quels crimes aussi, a pu parfois conduire dans le trouble de ces années incertaines, le rappel d'un soi-disant précédent historique dans le secret d'une conscience ou le mystère d'un cabinet ministériel?

Laissons aux orateurs de distribution de prix et aux amateurs de jeux de société le soin de poursuivre le débat fameux ouvert jadis par Paul Valéry sur l'histoire. On comprend bien que ce n'est pas l'Histoire qu'il s'agit de mettre en cause, — seulement la place singulière qu'elle occupe parmi nous, l'étrange signification que nous lui attribuons. Il est à vrai dire une conception de l'histoire qui aiguise l'intelligence du présent, qui stimule l'audace et l'imagination. Il en est une autre qui les ligote et les écrase. Il est des contacts avec le passé qui ont la valeur d'un appel et d'un point de départ. Il en est d'autres qui engluent et qui paralysent. Sans doute, d'ailleurs, est-ce dans la différence des temps, bien plus que dans leur rapprochement et leurs similitudes qu'il faudrait rechercher l'essentiel de ce qui fait la réalité de l'histoire, — et rien dans ce rabâchage mécanique des souvenirs érodés, rien dans cette naïve mythologie partisane, de plus éloigné de toute science véritable du passé. Rien non plus dans ce jeu simplet de références et d'analogies de plus opposé au sens profond de la tradition vivante : ni Jeanne, ni Talleyrand, ni Saint-Just ne se réclamaient d'un quelconque précédent, ils ne se réclamaient que d'eux-mêmes, de leur mission ou des nécessités du moment ; ils faisaient l'Histoire, ils ne cherchaient pas à la recommencer... « Vous avez vraiment la mémoire courte », vieille semonce, vieux refrain, où chacun tour à tour vient essayer sa voix. S'il y a aujourd'hui pourtant quelque chose d'intensément tragique dans le

destin de notre peuple, ce n'est certes pas sa capacité d'oubli, mais bien cette impuissance presque désespérée à s'évader de ses souvenirs et de son passé. S'il est un symptôme caractéristique d'une certaine sénilité française, c'est bien ce dérèglement de la mémoire qui, dans l'atrophie de tant d'autres facultés intellectuelles, continue à ronronner à vide, à tourner et à retourner inlassablement sur elle-même. La sclérose historique est cependant pour les grandes civilisations la façon la plus commune de s'éteindre, et il est étrange qu'on le fasse si rarement remarquer parmi nous. De pieuses personnes ne cessent de nous entretenir du drame de ces peuples tard venus sur la scène du monde, et qui souffrent, comme d'une inguérissable blessure, de l'absence d'histoire. Il est un autre drame dont il serait temps que nous prenions également conscience : celui d'un peuple que l'histoire accable chez qui la mémoire n'est plus étayée ni par l'imagination ni par l'intelligence du concret, — d'un peuple qui n'est plus maître ni de ses souvenirs ni de ses fantômes.

RAOUL GIRARDET.

ÉTUDE ET DOCUMENT

SYMBOLISME DES « FAUX-MONNAYEURS »

L'auteur des notes qu'on va lire, Jacques Lévy, est un normalien remarquablement doué, qui a disparu en déportation dans des conditions sur lesquelles on n'a pu faire encore la lumière. Il semble en effet qu'il ait encore été en vie lorsque le camp d'Auschwitz où il était interné fut dégagé par les Russes. Le témoignage de ses camarades de captivité est formel : Jacques Lévy qui peu avant la guerre avait connu une période d'obscurité et de dépression à la suite de laquelle il devint chrétien, fut, pour ses compagnons de déportation plus qu'un exemple, une source incomparable de lumière et d'espérance ; tout permet de penser qu'il accéda en ces temps affreux à une véritable sainteté, et que d'ailleurs, même physiquement, des forces insoupçonnées lui furent dispensées mystérieusement, car ce garçon très frêle et qui n'avait été pris que dans le service auxiliaire se révéla capable de faire pendant des mois un travail extraordinairement dur.

Ces circonstances confèrent un intérêt exceptionnel aux pages qu'on va lire, ces pages ne constituant d'ailleurs qu'une esquisse d'une étude plus ample et plus complète qui semble bien avoir été rédigée mais qu'on n'a pu encore retrouver ; il ne semble pas impossible que l'auteur l'ait glissée dans quelque volume de la bibliothèque de Grenoble où il avait été mobilisé sous l'occupation, et il est permis d'espérer qu'un jour ce précieux manuscrit sera retrouvé.

Beaucoup éprouveront sans nul doute un vif étonnement en prenant connaissance de l'interprétation qui est ici donnée des *Faux-Monnayeurs*. Je crois savoir qu'André Gide lui-même a lu ce texte avec un grand intérêt. Nous ne sommes pas

ici dans un domaine où les catégories de l'exact et de l'inexact conservent leur sens littéral et quotidien. Après tout, comme les œuvres de Kafka que Jacques Lévy sans doute ne connaissait pas et auxquelles il est impossible de ne pas penser en lisant ces notes, un livre tel que les *Faux-Monnayeurs* se prête peut-être par essence à des interprétations qui sans doute sont des créations, mais qui épousent et prolongent certaines des lignes de force qui s'inscrivent dans l'œuvre elle-même. On pourrait même dire que le propre des grandes œuvres d'imagination modernes, surtout à partir de Dostoïevsky consistent justement à permettre et comme à encourager ce travail d'interprétation créatrice. En tout cas, nous sommes ici en présence d'un fait que personne n'a le pouvoir de récuser : c'est à travers les *Faux-Monnayeurs* que Jacques Lévy a trouvé le chemin de la Foi. Quelle que soit la position actuelle d'André Gide, il faudrait qu'il eût beaucoup changé depuis telle conversation que nous avons eue ensemble et dont je garde un souvenir précis pour qu'il n'éprouvât pas une satisfaction d'ailleurs paradoxale à constater qu'il en a été ainsi. Paradoxale, dis-je, car telle page de journal publiée il y a quelques mois dans *La Table Ronde* semble bien montrer qu'André Gide n'a jamais été plus loin d'une conversion trop souvent annoncée par des amis catholiques enclins à prendre leurs désirs pour des réalités.

Je crois savoir que les amis de Jacques Lévy se proposent de rassembler quelques lettres et autres témoignages destinés non seulement à perpétuer mais à répandre l'image d'un des êtres les plus attachants et les plus manifestement visités par la grâce qu'il nous ait été donné de rencontrer. On ne saurait en effet trop insister sur ce fait saisissant que même pendant la période où Jacques Lévy était enclin à désespérer de lui-même il gardait sur ses amis une puissance de stimulation bénéfique. Et n'était-ce pas là comme le présage du destin tragique et spirituellement glorieux qui devait être le sien?

GABRIEL MARCEL.

Grenoble, 5 février 1944. — Au cas où il ne me serait pas possible de mener à bien mon travail, je voudrais consigner rapidement par écrit tout ce qui m'est apparu jusqu'ici touchant la signification des *Faux-Monnayeurs*. Toutes les tentatives que j'ai faites jusqu'ici pour rédiger quelque chose d'achevé n'ont abouti qu'à des réalisations fragmentaires qui ne me satisfont ni pour le fond ni pour la forme. Il me faut donc au moins provisoirement prendre mon parti de cette impuissance, rejeter toute prétention à l'achèvement et l'exactitude, pour dire le plus simplement possible tout ce que j'entrevois sur la question. Ce ne sont que des matériaux plus ou moins bruts, que je voudrais laisser aux autres et pour quelle construction? je l'ignore. Ce qui me paraît donc être une voie n'est peut-être en réalité qu'une impasse. Tout ce que je puis dire c'est qu'en ce qui me concerne, ma rencontre avec le livre de Gide ou pour mieux dire avec la signification de ce livre m'apparaît comme le seul événement de ma vie. Ma conversion au catholicisme date de là et je ne veux évidemment pas dire que l'illumination que j'ai reçue ait été en aucune façon la conséquence du travail d'analyse auquel je me livrais alors sur le livre de Gide ; mais les deux choses ont été contemporaines et ceci a pu être l'occasion, la préparation de cela. Peut-être donc ce qui m'a été utile et salutaire, peut-il être utile et salutaire à un autre. En tout cas je ne voudrais pas garder pour moi seul ce qui ne m'appartient pas.



L'idée de chercher aux *Faux-Monnayeurs* un sens caché doit se présenter assez naturellement à l'esprit. Le lecteur ne peut qu'être déconcerté par l'énigme du titre et par la façon dont l'auteur entremêle des épisodes en apparence très différents. Le mystère n'est pas tant d'ailleurs dans la variété des éléments du livre que dans l'unité dramatique qui les relie. Il n'y a rien de mystérieux par exemple dans le *Contrepoint* d'Aldous Huxley qui est simplement la peinture d'une société. Mais tandis que dans *Contrepoint* l'intérêt se diffuse en curiosité naturaliste, il reste dans les *Faux-Monnayeurs* aussi concentré que dans une tragédie classique et l'on ne peut goûter le livre sans en sentir le pathétique intense. Le fait est que la multitude des personnages n'y

constitue pas une foule et qu'ils n'apparaissent en quelque sorte que comme les protagonistes successifs d'un seul et même destin. On est donc conduit naturellement à cette idée que le sujet véritable du livre est quelque chose de plus profond que l'affabulation des divers épisodes par lesquels il s'exprime.



Il y aurait à faire encore beaucoup d'autres remarques sur la forme du roman. Je me contenterai d'indiquer : l'élimination à peu près complète du monde extérieur qui n'intervient ici que pour préciser la réalité poétique des personnages, mais qui n'a pas d'existence en lui-même (on ne pourrait pas concevoir par exemple que le récit d'une bataille ou la description d'un jardin vienne s'intercaler dans le roman) — la précision toute objective avec laquelle l'auteur observe ses personnages et note leurs propos absolument comme si ces personnages étaient des réalités qu'il découvre et non des fictions créées par sa fantaisie — en corrélation avec cette indépendance des personnages, la spontanéité avec laquelle le livre se développe en une suite d'épisodes imprévisibles apparaissent comme autant de prises de vues sur une réalité en devenir — l'étrange façon dont le roman semble préexister à son contenu, les personnages et les événements n'étant pas ici des termes premiers mais venant chacun à son heure se profiler dans un halo d'attente — enfin le redoublement par lequel les mêmes événements nous apparaissent plusieurs fois, tantôt en lumière directe et tantôt à travers le *Journal d'Édouard*, les appréciations des autres personnages ou parfois les jugements de l'auteur lui-même, le roman s'accompagnant ainsi d'une sorte de conscience de lui-même.



Mon hypothèse est simple : l'histoire des *Faux-Monnayeurs* n'est que l'histoire de la conscience de l'auteur. Les personnages de roman sont les puissances qui dialoguent à l'intérieur de cette conscience. Enfin, les événements qu'il contient sont les événements purement spirituels : découvertes ou engagements, ou tous autres événements que nous apprendrons à connaître et qui constituent la vie propre de la conscience.



La valeur d'ensemble d'une telle hypothèse comme celle du détail des interprétations qu'elle comporte ne peut être justifiée que par sa fécondité explicative. Il s'agit de rendre compte de toutes les données d'un roman de cinq cents pages. C'est-à-dire que l'interprétation ne peut se développer et se vérifier que progressivement par une confrontation perpétuelle avec le texte à expliquer. J'avoue qu'elle ne me paraît pas encore complètement au point et que si le principe lui-même peut être considéré comme acquis, bien des significations particulières ne sont pas exactement adaptées aux personnages ou aux événements dont elles doivent rendre compte. Au reste je cherche à indiquer une méthode, une voie de recherche, plutôt qu'à proposer une solution parfaite.



L'intérêt d'une pareille tentative c'est de fournir à la psychologie un document plus authentique que les témoignages suspects de l'introspection ou les données trop extérieures de l'observation d'autrui. Elle pose donc toute une série de problèmes philosophiques que je me contente d'indiquer :

1° L'existence d'une conscience de soi non point directe mais symbolique et mythologique. Une telle conscience de soi se manifeste dans le rêve et dans l'imagination artistique comme l'a montré Freud mais peut-être aussi et plus essentiellement encore dans les représentations religieuses. Dire que nous pouvons dans des instants de détachement et de lucidité provoqués par le sommeil ou par l'enthousiasme, nous être un spectacle à nous-mêmes, n'est-ce pas supposer en effet qu'il existe des situations humaines réelles où notre liberté est limitée non plus extérieurement (comme par un obstacle matériel ou une incertitude de l'esprit) mais intérieurement par l'intervention de puissances transcendantes? Ce qu'il y a de certain en tout cas c'est que le symbolisme est le mode d'expression de l'inavoué et comme le moyen détourné qu'emploie pour se faire jour la sincérité paralysée par la peur ou par le remords.

2° Le problème de l'analyse concrète de la conscience. Il est

certain que le dialogue des personnages tel qu'il se révèle ici nous fait sortir de l'analyse conceptuelle de la conscience dont Bergson a dénoncé le caractère artificiel. Mais dans quelle mesure la pluralité des personnages elle-même est-elle autre chose qu'un symbole? La réflexion philosophique nous enseigne l'unité et la spiritualité du sujet. Mais aussi le sujet est divisé d'avec lui-même et surtout il est vivant. Et peut-il être vraiment vivant sans être à quelque degré réel? Problème (ou pseudo problème) que je ne sais pas résoudre.

3° Enfin, et ceci nous ramène à la première question — la conscience est-elle solitaire par essence? peut-elle si elle rentre vraiment en elle-même y trouver autre chose que Dieu? toute l'interprétation qui suit est suspendue au fait de la grâce et je suis moi-même devenu croyant mais sans savoir situer ma foi dans une représentation cohérente des choses et sans savoir si on peut l'y situer. Et là encore je ne peux que poser le problème.



Il ne peut s'agir que de la vie de la conscience prise en elle-même et sans référence directe au monde extérieur. Mais cette vie ne peut nous être accessible qu'à l'occasion d'une activité, si pure d'ailleurs qu'on la suppose. Cette pure activité est celle de la création artistique. Les *Faux-Monnayeurs* nous racontent donc en premier lieu l'histoire de leur propre genèse. Il n'y a d'ailleurs pas à s'étonner puisqu'il s'agit de l'histoire concrète de l'artiste qu'elle saisisse dans l'acte même de la création. Ceci pose un nouveau problème que je ne résoudrai pas plus que les précédents. Dans quelle mesure la suite d'événements spirituels qui nous est retracée ici est-elle une succession chronologique? pourrait-on rapporter rigoureusement chacun des chapitres des *Faux-Monnayeurs* et du journal intime de Gide à une période déterminée de la vie de l'auteur? Et ne faut-il pas plutôt admettre qu'il s'agit d'actes qui se sont engendrés réellement mais sans proprement se succéder et de telle façon qu'ils puissent empiéter chronologiquement les uns sur les autres et que certains même puissent avoir été consommés durant toute la vie de l'auteur?... Mais c'est assez de problèmes. Entrons dans le vif du sujet.



Le premier anneau de la chaîne, le péché originel du livre, c'est le départ de Bernard. Bernard ne se révèle que dans sa révolte contre le juge Profitendieu. Le juge c'est d'abord le jugement moral qui est la source de tout mérite (d'où son nom de profite-en-Dieu), mais c'est aussi cette attitude spécifiquement puritaine par laquelle l'individu soumettant toutes choses au règne de la Loi morale, et faisant d'autre part de sa propre conscience la norme stable et souveraine de la moralité, en arrive à se poser lui-même comme une incarnation vivante de la Loi. Par une déformation insensible l'individu usurpe l'idéalité de la loi à laquelle il se soumet et la conscience tâtonnante et faillible se durcit en un personnage impassible au verdict toujours arrêté. Le départ de Bernard c'est la révolte d'André Gide contre le légalisme intérieur. La vérité est que nous sommes libres et que nul verdict ne nous astreint. La conscience a d'abord vécu dans l'obéissance et comme Bernard le fils du juge elle s'est longtemps crue la fille de la Loi. Mais au moment d'arriver à la plénitude d'elle-même, elle entend un jour un appel plus profond qui lui révèle sa véritable nature. La vieille lettre d'amour adressée à sa mère que Bernard découvre en préparant son bachot c'est précisément cet appel de la liberté qui est inscrite en nous dès avant notre naissance. Mais liberté est un terme ambigu et de même que Bernard ne peut pas déchiffrer la signature de son vrai père de même il y a dans la révolte d'André Gide quelque chose d'aveugle et d'incertain ; s'il abandonne la sécurité de la loi pour s'engager dans l'inconnu on ne sait pas encore et lui-même ne sait pas si cet inconnu est l'obscurité positive de la foi ou bien la gratuité du caprice, l'abîme ténébreux de la désobéissance. Sans doute les deux appels ont également pénétré en lui, et il faudra toute l'odyssée du roman pour que nous puissions juger son geste initial et discerner à l'épreuve ce que réellement il a cherché.



Il faudrait poursuivre le symbolisme dans le détail pour montrer comment la révolte est apparue chez l'auteur. Solitude de

Bernard à la maison, toute sa famille étant occupée au dehors, c'est-à-dire disponibilité d'une âme que ne peut absorber une activité purement extérieure — chaleur étouffante de la tentation-puis le trouble se précise en une interrogation de l'intelligence, quelque chose comme se demander l'heure qu'il est — puis reviser ses notions — remonter la pendule — puis mettre en doute ce qui paraissait intangible : soulever le marbre du guéridon — puis enfin la révélation : découverte des lettres.



Au moment de quitter la maison familiale Bernard cherche à s'assurer un abri provisoire, c'est-à-dire que l'auteur ayant rejeté l'absolu de la loi morale se met en quête d'un nouveau principe qui puisse le guider. Il se tourne pour cela vers les activités de l'esprit. Au sortir de la maison, le jardin du Luxembourg où l'on cause « art, philosophie, sports, politique et littérature », c'est comme le grand air de la pensée libre. Tout de suite un personnage nous apparaît comme privilégié, c'est Olivier qui va héberger Bernard et qui comme nous le verrons plus tard est le symbole de l'art. C'est-à-dire que dès maintenant la vocation d'André Gide se révèle comme une vocation d'artiste. Au reste le mouvement de Bernard qui va de groupe en groupe représente le progrès de la pensée de l'auteur. A la recherche d'un principe authentique il s'écarte de ces jeunes gens dont chacun, nous dit-il, sitôt qu'il est devant les autres, joue un personnage et perd presque tout naturel. Il rejette les apparences sensibles symbolisées par ce Dhurmer qui prétend ne rien voir sitôt qu'il n'y a plus de couleurs; il rejette aussi les controverses politiques. Ce qu'il demande à son sens d'artiste, à cet Olivier dans la chambre de qui Bernard sera assuré du secret, c'est un instinct plus sûr que des évidences fragiles. Et tout de suite cette consécration de soi-même à l'art, fait naître dans son esprit la première perspective d'une œuvre. Le projet de Lucien Bercail, cette histoire « non d'un personnage mais d'un endroit », n'est-il pas une première formule de ce « pur roman » qui seront les *Faux-Monnayeurs*, ce pur roman qui est toujours ouvert sur la vie et apparaît comme le lien de tout événement possible plutôt que comme le récit d'événements déterminés? Bercail représente quelque chose comme les conceptions

artistiques de l'auteur, conceptions qui se proposent à sa puissance artistique c'est-à-dire à Olivier, mais qu'Olivier écoute à peine, cherchant par delà les idées la liberté intérieure qui lui est apportée par Bernard.

★

Comparable au péché originel le départ de Bernard est un acte pur, c'est-à-dire une option de la liberté qui dépasse le jugement, n'ayant pas de contenu déterminé. Mais la faculté de juger de l'auteur, représentée par Albéric Profitendieu, n'est pas abolie pour autant. La question se pose de savoir comment elle réagira à l'événement et si elle pourra, soit pour la ratifier, soit pour la rejeter, intégrer dans son système de valeurs, cette réalité nouvelle qu'est la liberté radicale. Tout le deuxième chapitre du livre est comme un procès du juge et nous montre dans une exacte analyse, les raisons de son impuissance devant la révolte de Bernard. Ce jugement qui se sent souverain est le jugement d'un homme c'est-à-dire : 1° que sa marge d'activité est limitée et qu'il ne peut s'appliquer à un objet nouveau qu'autant que son exercice antérieur lui laisse la libre disposition de lui-même ; 2° que sa lucidité est sans cesse compromise par la sollicitation des intérêts sensibles. Sur le premier point nous voyons par le menu les servitudes biologiques du jugement : impassible en droit, il ne peut l'exercer en fait sans contrainte et sur lui-même : d'où usure et lésion organique ; et c'est la crise hépatique qui suit les journées trop chargées — il est soumis à la nécessité périodique de se détendre — et c'est le fameux bain auquel aspire vraiment Profitendieu ; il ressent aussi le besoin spontané du divertissement et c'est la barcarolle de Cécile qui vient troubler toutes ses pensées, enfin il ne peut s'appliquer à son objet sans effort et tâtonnements préalables — et ce sont les problèmes et les phrases latines que vient lui soumettre Caloub. Le second point, c'est-à-dire l'altération intime du jugement par la passion, est mis en lumière par le dialogue de Profitendieu avec Oscar Molinier. Nous voyons que Profitendieu rentrant chez lui s'efforce d'entraîner son collègue, plus court, plus positif, plus charnel. Nous voyons aussi que sa volonté de justice a peine à se maintenir contre la mauvaise foi intarissable du procureur Molinier. Ce compagnon pesant ne représente-t-il pas non plus l'activité idéale, mais les tendances

réelles de l'auteur, cet homme de chair, toujours prêt à opposer à l'appel de la justice son inertie et ses sophismes?



Si l'analyse précédente est exacte, il doit exister un rapport entre le départ de Bernard et le scandale que Molinier cherche à faire étouffer ; l'intervention précédant Molinier doit nous faire pénétrer les mobiles secrets qui entraînent l'auteur dans la révolte contre la Loi et s'opposent à ce qu'il mette en question la légitimité de cette révolte. Nous avons vu en effet que l'acte de Bernard est ambigu ; d'un côté, il ne renie le juge que parce que la prétention du juge à posséder l'absolu est en effet indéfendable. Formellement il justifie son départ comme la recherche de plus de vérité et comme un acte de foi dans un Dieu inconnu. Mais partir c'est aussi s'émanciper de toute contrainte et se donner la possession du monde entier. Et c'est aussi parce qu'elle lui apparaît comme une jouissance que l'auteur revendique une liberté pour laquelle il n'est pas mûr. Il la recherche d'autant plus avidement et d'autant plus totalement qu'elle lui était auparavant davantage interdite par son dogme. En sorte que si sa conscience est sincère, et si par delà les justifications idéales elle cherche le contenu réel des actes, elle doit trouver au fond d'elle-même une hâte impatiente à cueillir les fruits de la vie. Les débauches de mineurs dont nous entendons parler au chapitre II sont donc comme le revers de la révolte de Bernard.

JACQUES LÉVY.

Les gérants : SIMONE TOURNIER et MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1949. 60743.